This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educt 1518.87.200

Baldwin

3 2044 102 773 454

THE BERCY TEXT BOOKS

SIMPLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, accompagnée d'un Questionnaire et Basée sur la Réforme de Syntaxe, by Paul Bercy, B.L., L.D., and Georges Castegnier, B. ès-L., B.-ès-S. 12mo, cloth 220 pages.... **$1.00**

SIMPLES NOTIONS DE FRANÇAIS, *or First Steps in French*, with 75 illus., for teaching little children, contains 12 chansons et rondes with music the most popular with French children. Boards..... **75c.**

LIVRE DES ENFANTS. *Pour l'étude du français.* A simple, easy and progressive French Primer, in the natural method, upwards of 50 illus., 12mo, cl, 100 pp. **50c.**

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS. A continuation of **Livre des Enfants,** with over 50 pictures upon which the lessons are based. 12mo, cl, 148 pp... **75c.**

LE FRANÇAIS PRATIQUE. Written for special instruction of Americans intending to travel in France. A first book for every one wishing to make a thorough study of French. 12mo, 191 pp, cl..... **$1.00**

LECTURES FACILES, pour l'Étude du Français, avec notes grammaticales et explicatives. Cl, 256 pp.. **$1.00**
With **Le Français Pratique,** a complete course. Can be used with any other method.

LA LANGUE FRANÇAISE, Méthode pratique pour l'étude de cette langue. 12mo, cl, 292 pp..... **$1.25**

LA LANGUE FRANÇAISE, 2me PARTIE (for intermediate classes), variétés historiques et littéraires. 12mo, cl, 276 pp..... **$1.25**

CONTES ET NOUVELLES MODERNES (*Paul Bercy's French Reader*). With notes. 12mo, cl, 328 pp. **$1.00**

SHORT SELECTIONS for Translating English into French. 12mo, cloth 75c. Key to same..... **75c.**

CONJUGAISON DES VERBES FRANÇAIS. Suivie de nombreux exercices. 12mo, flexible cl, 84 pp..... **50c.**

SANS FAMILLE, by Hector Malot, arranged and abridged by P. Bercy. 12mo, cloth, 85c. Paper..... **60c.**

Published by WILLIAM R. JENKINS CO., New York

o

LA
LANGUE FRANÇAISE

SECONDE PARTIE

VARIÉTÉS
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

PAUL BERCY, B.L., L.D.

AUTHOR OF

"Simples Notions," "Premier Livre des Enfants," "Le Second Livre des Enfants," "Simple Grammaire Française," "Le Français Pratique," etc., etc.

FOURTEENTH EDITION, REVISED

NEW YORK
WILLIAM R. JENKINS CO.
PUBLISHERS
851-853 SIXTH AVENUE
(Cor. 48th Street)

Educt 1518.87.200

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

42*70

COPYRIGHT, 1887
BY PAUL BERCY

All Rights Reserved

PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS CO.
NEW YORK

PRÉFACE.

Il n'est pas un seul professeur qui, au moment de finir avec ses élèves la 1re partie de *La Langue Française*, ou tout autre ouvrage écrit pour l'enseignement du français par la méthode naturelle, ne se soit anxieusement posé cette question:

"Quel livre pourrai-je employer maintenant?"

C'est qu'en effet, si plusieurs livres ont été écrits pour les classes de *commençants*, il n'en existe aucun à l'usage des classes *intermédiaires*.

Or la transition est trop brusque, d'un traité spécial et élémentaire, aux œuvres même les plus simples de notre littérature, et le choix à faire est fort difficile. Lorsqu'ils sont arrivés à la fin du cours des commençants, les élèves sont à même, il est vrai, de comprendre une grande partie de ces œuvres; mais leur connaissance de la langue n'est pas encore assez complète pour qu'ils puissent en apprécier toutes les beautés, jouir de tout le charme qu'ils en attendent. Aussi les voit-on souvent, découragés par les difficultés qu'ils rencontrent, abandonner une étude qui, si elle eût été dirigée plus graduellement, serait bientôt devenue pour eux une source de satisfaction et de plaisir.

Quant aux professeurs, ils savent, mieux que nous ne pourrions le dire, combien de soucis et de fatigue ils

ont endurés pendant la période des classes intermédiaires, pour mener de front les quatre parties indispensables de l'enseignement: la conversation, la grammaire, les exercices écrits, la lecture.

Aussi avons-nous la conviction que cette *Seconde partie de La Langue Française* répond à un besoin urgent, et comble une déplorable lacune.

En écrivant ce livre, nous n'avons jamais perdu de vue que les sujets à traiter devaient tous être de nature à suggérer des conversations intéressantes et très variées, propres en même temps à *élever l'esprit et à inspirer des sentiments nobles et généreux*, ainsi que le veut Labruyère.

Il est facile de voir, par les titres des 25 sections qui composent cette seconde partie, que les sujets n'ont été ni choisis ni placés au hasard, et que nous avons suivi une marche régulière dans notre incursion en France, à travers l'histoire et la littérature. Toutes les fois que l'occasion s'est offerte d'introduire dans nos récits des extraits de nos grands écrivains, nous l'avons saisie avec empressement, pour habituer les élèves à la lecture de leurs œuvres et aux différences de style. Rien ne sera plus aisé pour le professeur que de développer, dans des conversations pleines d'intérêt, les points que nous n'avons fait qu'effleurer.

Nous n'avons pas employé, dans cette seconde partie, la forme du dialogue, afin de ne pas encourir le reproche de monotonie, et aussi pour jouir d'une liberté plus grande dans les choix à faire.

Les *notes et questions grammaticales* étant nécessairement plus développées dans cette seconde partie que dans la première, il nous a paru qu'elles y seraient mieux placées à la fin de chaque section qu'au bas de chaque page.

Les réponses aux questions de grammaire qui sont posées se trouvant dans la première partie, les élèves devront toujours les donner d'une manière satisfaisante.

On trouvera, dans les *notes et questions*, un grand nombre de verbes à conjuguer: la conjugaison est un exercice auquel nous attachons une importance capitale. Tous les verbes irréguliers et des modèles complets des diverses conjugaisons ayant été insérés dans la première partie du cours, on pourra y recourir facilement en toute occasion.

Si l'on nous demande pourquoi nous n'avons pas mis de *questionnaire* relatif aux sujets traités dans ce livre, voici quelle sera notre réponse:

Nous tenons nos collègues en trop haute estime, pour supposer qu'il soit nécessaire de leur fournir les formules de leurs questions; nous sommes sûr qu'ils les trouveront très aisément sans notre aide.

En outre comme il faut, le plus possible, pousser les élèves à s'interroger entre eux, il vaut mieux laisser à leur intelligence le soin de chercher les questions, que confier ce travail à leur mémoire.

La 1re partie de *La Langue Française*, quoiqu'elle ait été écrite spécialement pour l'enseignement du français par la méthode naturelle, a été employée avec succès, comme livre de lecture, dans des Ecoles où cette méthode n'a pas encore pénétré. Un simple coup d'œil jeté sur la *Seconde partie* suffira pour montrer que, beaucoup mieux encore que la *Première*, elle offrira aux élèves de toutes les Ecoles une lecture intéressante, saine et instructive.

PAUL BERCY.

I

LE THÉÂTRE PRIMITIF EN FRANCE.

Le voyageur qui visite aujourd'hui la France peut y voir encore dans certaines villes, notamment à Orange, les ruines de quelques théâtres anciens. Ces théâtres, semblables à ceux de la Grèce et de Rome, avaient été construits par les Romains pour servir à la représentation des œuvres de leurs auteurs dramatiques, après la conquête des Gaules par Jules César, pendant la longue période d'environ cinq cents ans que dura l'occupation du pays conquis.

L'existence de ces ruines atteste le goût qu'avait le peuple vainqueur pour les jeux de la scène. De même, les vestiges d'amphithéâtres que l'on peut voir à Vienne et à Poitiers, et les Arènes parfaitement conservées d'Arles et de Nîmes, témoignent de la passion des Romains pour les combats de gladiateurs et de bêtes féroces, pour les courses de chars, les exercices des athlètes, et les divers autres jeux du cirque.

Les Gaulois devinrent bientôt aussi avides de ces plaisirs que les conquérants eux-mêmes, et le goût s'en maintint en France après la cessation de la domination romaine.

A côté de ces divertissements il en existait d'autres, tels que les représentations des mimes, des pantomimes et des histrions. Plus simples et plus à la portée de la foule, ils survécurent aux représentations théâtrales et aux luttes des arènes, et ils purent continuer à satisfaire l'avidité du peuple pour les jeux scéniques.

Sous la première race de nos rois il est fait mention des histrions, dont le métier consistait à divertir la foule. Ces histrions étaient des acteurs ambulants, des danseurs, des montreurs de bêtes; ils paraissaient principalement dans les foires et jouaient en plein air, se faisant suivre, le plus souvent, par des bouffons et des mimes, qui accompagnaient leurs chants soit avec des gestes soit avec des instruments de musique.

Le clergé ayant remarqué avec quelle assiduité le peuple se pressait à ces jeux, en profita pour l'instruire. Les prêtres mirent en scène des faits pris dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, ou des exemples tirés de la vie d'un saint: les premières compositions furent appelées des *Mystères;* on désigna les autres sous le nom de *Miracles.* Ces pièces primitives, jouées d'abord par les prêtres eux-mêmes dans les églises, furent ensuite représentées dans les parvis.

C'est vers le onzième siècle que prit naissance cette littérature dramatique; elle compte au nombre des premiers monuments de la langue française.

Des corporations de laïques se formèrent bientôt

pour jouer les mystères ; la plus célèbre fut celle des *Confrères de la Passion*, composée de serruriers, de menuisiers, de maîtres-maçons, et d'autres personnes prises dans différents corps de métiers.

Cette troupe loua une grande salle à Paris, pour y donner ses représentations. La scène, à l'une des extrémités de la salle, était divisée en trois étages : le plus élevé représentait le paradis ouvert, entouré d'une balustrade dorée ; en bas était l'enfer, dont l'orifice avait la forme d'une grande gueule, pour laisser entrer ou sortir les démons ; à l'étage intermédiaire on voyait plusieurs compartiments très petits, au milieu desquels il fallait souvent placer un écriteau pour indiquer au public les différents lieux de la terre où se déroulait le drame.

Il n'y avait pas là de coulisses, comme il en existe dans nos théâtres modernes ; quand un personnage avait fini son rôle, il s'asseyait sur une des banquettes placées latéralement, à droite et à gauche de la scène. Le nombre des acteurs, toujours considérable, s'élevait jusqu'à six cents dans le même mystère, et les pièces étaient quelquefois d'une longueur telle, qu'il fallait plusieurs mois pour les jouer en entier.

De pareils spectacles paraîtraient scandaleux aujourd'hui, mais à cette époque on les considérait comme de pieux amusements ; on les donnait le dimanche, et le clergé les favorisait de tout son pouvoir.

Il y eut plus tard des mystères dont on n'em-

prunta pas les sujets aux livres saints ; un des plus célèbres est le *Mystère de Griselidis et de sa merveilleuse constance.* En voici une courte analyse.

Le marquis de Saluces, pressé par ses sujets de se marier, leur promet de les satisfaire dans un délai de quinze jours.

En allant à la chasse il voit Griselidis, fille d'un pauvre laboureur, qui venait de prendre de l'eau à la fontaine. Il cause avec elle ; elle lui plaît ; il la suit dans la cabane de son père, la demande en mariage et l'épouse, après l'avoir fait revêtir de riches vêtements. Ses sujets sont ravis de la douceur et de la beauté de la nouvelle marquise.

Le caprice du marquis trouble ce bonheur. Non content d'avoir fait enlever les deux enfants nés de ce mariage, il veut répudier Griselidis. Il obtient la permission du pape, en quittant son épouse, d'en choisir une autre d'un rang plus convenable à sa naissance. Il ordonne alors à Griselidis de reprendre ses pauvres habits de jeune fille, et de retourner chez son père. Elle obéit sans se plaindre.

Le marquis se fait ensuite amener ses deux enfants, qu'il avait fait élever chez le comte de Pavie, son beau-frère : une fille âgée de douze ans, et un garçon de huit ans. Il feint de vouloir épouser cette jeune fille, et ordonne à Griselidis de lui servir de femme de chambre. La marquise se soumet à cet ordre avec tant de douceur, que son époux, touché de cette rare patience, lui fait connaître ses enfants, et après lui avoir déclaré que tout ce qu'il a fait

n'avait d'autre but que de l'éprouver, il la reprend avec lui, à la grande joie de tous les bergers de la contrée.

Le mystère finit par des danses et des jeux, pour célébrer l'heureux événement.

Après les mystères parurent les *moralités*. Elles furent créées par les juges, les avocats et autres gens de justice, réunis en association sous le nom de *Clercs de la basoche*.

Ces basochiens introduisaient généralement, dans les moralités, des personnages allégoriques chargés d'attaquer les vices, les ridicules et les abus de la société ; les vertus étaient représentées sous des formes belles et attrayantes ; les vices, au contraire, avaient un aspect laid et repoussant.

L'*Histoire de l'Enfant ingrat*, que nous allons résumer, peut donner une idée de ces sortes de pièces.

Le père et la mère de l'Enfant ingrat se félicitent du fils qu'ils ont, et pour lequel ils amassent du bien. Cependant, comme il convient qu'un jeune homme travaille, ils l'envoient chez un marchand pour apprendre le commerce.

Mais bientôt le jeune homme, que ses parents ont habitué à faire ses volontés, ne veut plus s'assujettir aux soins qu'on exige de lui ; il quitte le marchand et va courir le pays, vêtu de beaux habits, et suivi d'un valet qu'il prend à son service. Il trouve à la porte d'un château un seigneur de village qui, le voyant magnifiquement habillé, l'engage à venir se reposer, et l'invite à dîner avec lui.

La femme et la fille du seigneur assistent à ce repas.

— Etes-vous marié ? demande le seigneur à son hôte.

— Non ; mais si je trouvais un parti convenable je me marierais volontiers ; j'ai assez d'argent pour cela.

— Refuseriez-vous la main de cette demoiselle ? continue le seigneur en indiquant sa fille.

— Certes non !

Le jeune homme se vante que son père et sa mère lui feront, quand il le voudra, un abandon général de leurs biens. Cette considération est décisive. Il obtient cet abandon sans peine ; aussitôt après, le mariage est célébré au milieu de grandes réjouissances.

Le père et la mère du nouvel époux se sont si complètement dépouillés de leurs biens, qu'ils se trouvent forcés d'aller lui demander quelque secours pour les aider à vivre. Ils se rendent à la maison de leur fils et lui exposent leur misère. Ce dernier les reçoit avec dureté et ne veut leur donner qu'un morceau de pain bis ; puis il les renvoie en leur disant qu'ils n'auront rien autre de lui. Cette cruelle réponse accable le père et la mère de l'Enfant ingrat ; ils reconnaissent, mais trop tard, la faute qu'ils ont faite, et se retirent en versant un torrent de larmes.

Une seconde fois le père se présente pour demander quelque chose à manger, au moment où son

fils était à table, se disposant à couper un pâté. L'Enfant ingrat fait semblant de ne pas le connaître et le chasse. Alors il ouvre le pâté ; il en sort un crapaud qui lui couvre tout le visage. Sa jeune femme est effrayée; le cuisinier ne comprend rien à ce phénomène.

Le seigneur, entendant un grand bruit dans la maison de son gendre, vient er savoir la cause; tous les voisins accourent ; l'effroi est général. Le maître d'hôtel dit alors que c'est sans doute une punition du ciel, parce que cet homme a méconnu son père et l'a fait chasser devant tous.

Le curé consulté renvoie la cause à l'évêque, qui à son tour la soumet au pape, seul assez puissant pour absoudre d'un crime aussi énorme. Après s'être assuré du repentir du coupable, et lui avoir imposé d'aller, à deux genoux, demander pardon à son père et à sa mère, le pape ordonne au crapaud de tomber. Alors l'Enfant ingrat, accompagné de son beau-père, de sa femme, de ses amis et de ses domestiques, va trouver son père et sa mère, qui sont heureux de lui pardonner.

La conclusion de cette moralité nous la trouvons dans les trois derniers vers, prononcés par la mère:

"Le père qui aura vu jouer cela, regardera au moins de quelle manière il donnera ses biens à son fils."

Il paraît que les moralités étaient souvent trop sérieuses pour la grande masse du public ; les clercs de la basoche composèrent alors d'autres pièces plus

simples et plus gaies, appelées *farces*, auxquelles le peuple accourait toujours en foule. Le roi Louis XII leur permit de donner leurs représentations sur une immense table de marbre qui se trouvait dans la grande salle du Palais de justice.

Une autre troupe avait été formée entre quelques jeunes gens de riches familles, joignant à une bonne éducation beaucoup de goût pour le plaisir : c'était la société des *Enfants sans souci*. Elle avait pour chef le *Prince des sots* qui, dans les grandes cérémonies, se couvrait la tête d'un capuchon surmonté de longues oreilles d'âne.

Dans leurs pièces, désignées sous le nom de *soties*, qu'ils composaient et jouaient eux-mêmes, les Enfants sans souci critiquaient tous les défauts du genre humain ; ils attaquaient les prêtres, les nobles, les grands fonctionnaires de l'Etat, le roi lui-même. Leur but, comme celui des auteurs des moralités, était de corriger les vices; mais leurs pièces plus courtes, plus badines, s'attachaient le plus souvent à critiquer un événement du jour.

Une des meilleures soties est celle qui a pour titre *Le Vieux Monde*. On y voit le principal personnage, *Abus*, essayant d'organiser une société nouvelle pendant le sommeil du vieux monde, où tout lui paraît défectueux et mauvais; mais à quoi aboutissent ses longs efforts ? à créer un monde nouveau pire que l'ancien.

Dans la troupe des Enfants sans souci se trouvait un certain Pont-Alais, auteur et acteur d'un assez

grand mérite, et qui ne perdait jamais l'occasion d'un bon mot ou d'une plaisanterie, quoi qu'il pût en résulter pour lui. L'aventure suivante le prouve.

A cette époque on n'annonçait pas les spectacles au moyen d'affiches placardées sur les murs, ainsi qu'on le fait aujourd'hui. Un acteur, accompagné d'un homme qui jouait du tambourin, parcourait les rues de la ville ; il s'arrêtait de temps en temps aux endroits les plus fréquentés, faisait rassembler les curieux au son de cet instrument, et publiait ensuite, à haute voix, la représentation du jour, en engageant le public à y assister. Un dimanche matin Pont-Alais, chargé d'annoncer une pièce nouvelle, fit battre du tambourin près de l'église Saint-Eustache. En ce moment le curé prêchait. Le bruit du tambour l'interrompit au milieu de son sermon, et il vit ses auditeurs sortir en foule pour aller entendre l'annonce du spectacle. Alors il descend de la chaire, sort de l'église, et, abordant Pont-Alais :

— Pourquoi, lui dit-il, êtes-vous assez hardi pour faire jouer du tambour pendant que je prêche ?

— Et vous, monsieur le curé, riposte insolemment l'acteur, pourquoi êtes-vous assez hardi pour prêcher pendant que je tambourine ?

Le curé pensa qu'il valait mieux ne pas discuter avec un pareil personnage ; mais il porta plainte contre lui, et Pont-Alais fut condamné à six mois de prison.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1°. Quelle est la règle pour l'emploi de l'adjectif démonstratif *ce*, *cet*, *cette*, *ces?*

Donner des exemples.

2° Quelle est la règle pour l'emploi de l'article contracté *du*, *des*, *au*, *aux?*

Quand faut-il employer *de la*, *à la*, *de l'*, *à l'?*

Exemples.

3° Indiquer la règle générale de la formation du féminin dans les adjectifs, et les exceptions principales.

Donner le féminin des adjectifs *beau*, *nouveau*, *mou*, *fou*, *jeune*, *vieux*, *large*, *doux*, *faux*, *actif*, *vif*, *neuf*, *heureux*, *jaloux*, *cruel*, *gentil*, *bon*, *aimable*, *gracieux*, *ancien*, *pareil*, *complet*, *premier*, *entier*, *blanc*, *frais*, *sec*, *public*, *gros*, *épais*, *bas*, *long*, *flatteur*, *dernier*, *muet*, *joli*, *laid*.

4° Conjuguer le verbe auxiliaire *avoir* à tous les temps de l'indicatif.

5° Traduire en français les phrases suivantes :

My children play in the garden. Will you play billiards? — I don't play billiards, but we can play ball if you like. I do not play the piano, I play the violin. Does not that actress act very well? — Oh yes, indeed, she acts beautifully.

6° Expliquer les expressions ci-après :

Les acteurs jouaient *en plein air*. Ne restez pas en *plein soleil*. Un vol a été commis *en plein jour*. Nous étions en *pleine mer* quand la tempête a éclaté. La pluie nous a surpris *en pleine campagne*. Je n'aime pas à voyager *en plein hiver*.

7° Dans quel cas *vingt* et *cent* prennent-ils un *s* au pluriel ? Exemples.

Les autres nombres cardinaux sont-ils variables ?

8° *D'immenses* théâtres. *De pieux* amusements.

Pourquoi n'y a-t-il pas : *Des* immenses, *des* pieux ?

Comment faudrait-il dire si *immenses* et *pieux* étaient placés après les substantifs ?

9° Quelle est la règle générale pour la formation :

1° Du comparatif de supériorité ? 2° Du comparatif d'infériorité ? 3° Du comparatif d'égalité ? 4° Du superlatif absolu ? 5° Du superlatif relatif ?

Indiquer les comparatifs et les superlatifs :

1° Des adjectifs *bon*, *mauvais*, *petit* ?

2° Des adverbes *bien*, *mal*, *peu* ?

10° Conjuguer l'auxiliaire *avoir* aux temps du conditionnel, de l'impératif, du subjonctif, de l'infinitif et du participe.

11° Expressions idiomatiques à expliquer :

Comment *vous portez-vous* ? Comment *se porte* madame votre mère ? La nuit *porte conseil*. Il est absurde de croire que le nombre 13 *porte malheur*. Je *porterai plainte* contre vous. J'ai acheté hier un *porte-cigares*, un *porte-allumettes*, un *porte-montre* et un *porte-monnaie*. Hier j'ai été chez vous, mais j'ai trouvé *porte de bois*. Il dit que chez vous on lui a fermé *la porte au nez*.

12° Traduire en français les phrases suivantes : *Is your brother married? — Yes; he has married miss D. — How long has he been married? — He has been married since the 10th of last January.*

In what city were you married, Mrs. P.? — I was married in Baltimore.

II

LA FARCE DE MAITRE PATHELIN.

Vers la fin du 15e siècle parut *La Farce de Maître Pathelin.* Cette farce, dont on ne connaît pas exactement l'auteur, est considérée comme le chef-d'œuvre du théâtre français avant Molière, et, à ce titre, nous en donnerons ici le résumé.

Il y a, dans la pièce, cinq personnages:

Maître Pierre Pathelin, avocat;

Dame Guillemette, sa femme;

Guillaume Joceaume, marchand drapier;

Aignelet, berger;

Un juge.

Au commencement nous assistons à une conversation entre maître Pathelin et sa femme. L'avocat n'est pas content, son métier ne lui rapporte guère; il se flatte cependant d'être très rusé, très habile, et les clients devraient accourir à lui.

Mais à quoi lui servent son habileté et sa ruse, observe sa femme? les voilà avec des vêtements tout râpés, ils se trouvent réduits à la misère, et le moment approche où ils mourront de faim.

Une idée surgit tout à coup dans l'esprit de maître Pathelin, et, s'adressant à dame Guillemette:

— Je vais sortir, dit-il, pour acheter du drap ou

quelque autre etoffe ; combien vous en faut-il, et quelle couleur préférez-vous ?

— Vous n'avez pas d'argent, répond la femme, vous ne pouvez donc rien acheter ; si l'on vous prête de l'étoffe, vous ne serez pas libre de choisir.

Mais le mari a fait son plan, et ce qu'il veut il l'obtiendra. Il entre dans la boutique d'un marchand de drap nommé Guillaume. Il commence par lui demander des nouvelles de sa santé, il s'enquiert ensuite de ses affaires ; puis il lui parle de son père qui était, assure-t-il, un homme savant, un marchand excellent et sage.

Guillaume, très flatté de ces compliments, offre un siège à un homme aussi poli. L'avocat s'assied après quelques cérémonies et, d'un air indifférent, il touche une pièce de drap qui se trouvait sur le comptoir. — Que ce drap est bien fait ! remarque-t-il, comme il est doux et souple ! En venant ici je n'avais nullement l'intention d'en acheter ; mais la couleur de celui-ci me plaît tant, que je ne sais si je pourrai resister à la tentation d'en prendre quelques aunes. Vous aurez, je le vois bien, vingt ou trente des quatre-vingts écus que j'ai mis de côté pour racheter une rente.

Quand il entend ces mots, le marchand met la pièce entière à la disposition de ce nouveau client. Pathelin marchande ; on convient enfin du prix. Le drapier mesure alors six aunes d'étoffe ; il les portera plus tard chez l'acheteur, où il en touchera le montant.

Mais ce n'est pas ainsi que l'entend l'avocat ; il veut emporter son drap lui-même, et pour que Guillaume y consente : — Lorsque vous viendrez chez moi ce soir pour toucher votre argent, lui dit-il, je vous ferai goûter mon bon vin, et manger d'une oie que ma femme fait rôtir. Alléché par cette offre, le marchand consent. Pathelin sort, serrant le paquet sous son bras et murmurant : "Il m'a vendu cela à son prix, mais il sera payé au mien."

Il arrive chez lui tout joyeux et montre le drap à sa femme. Celle-ci ne peut en croire ses yeux. Il lui raconte alors comment il s'y est pris pour arriver à ses fins.

— Cela me rappelle, observe la femme, la fable du renard et du corbeau : c'est en flattant le corbeau que le renard s'empara du fromage que l'oiseau tenait dans son bec.

Les deux époux conviennent de ce qu'ils auront à faire quand le drapier viendra pour recevoir le prix de sa marchandise.

L'avocat se couche. A peine est-il au lit que le marchand arrive, demandant à être payé. Dame Guillemette feint de ne pas le comprendre ; son mari est alité depuis plusieurs semaines, c'est insense de prétendre qu'il a acheté du drap ce jour-là.

— Hélas ! ajoute-t-elle, il n'a plus besoin de robe ! Il ne portera plus d'autre vêtement qu'un vêtement blanc, et il ne sortira d'ici que les pieds devant.

Et lorsque Guillaume lui demande si elle n'a pas une oie au feu :

— Une oie ! la belle question ! ce n'est pas de la viande pour les malades.

De retour dans son magasin, le marchand pense à sa triste situation ; tout le monde le trompe, même son berger Aignelet, qui lui tue ses moutons et lui a causé, depuis dix ans, de grandes pertes. Ses réflexions sont interrompues par l'arrivée du berger. Celui-ci, qu'il a menacé de la justice, vient essayer de l'apitoyer ; c'est en vain : Guillaume reste sourd à ses prières.

Aignelet est obligé de chercher un avocat pour le défendre ; le hasard le conduit chez maître Pathelin. Il lui expose son affaire :

— De temps en temps je tuais quelques moutons, lui confie-t-il ; je disais qu'ils étaient morts de la clavelée, et mon maître m'ordonnait alors de les jeter. Moi, au lieu de les jeter, je les vendais ou je les mangeais. Mais j'en ai assommé et tué tant, que mon maître s'est douté de quelque chose ; il m'a épié, et j'ai été pris sur le fait.

Ma cause est mauvaise, je le sais bien ; j'espère cependant que vous découvrirez quelque moyen pour la gagner, et quoique vous me voyiez mal vêtu, ce n'est pas en sous mais en bon or que je vous paierai.

— Présentez-vous seul devant le juge, lui conseille l'avocat ; je me trouverai dans la salle d'audience, sans avoir l'air de vous connaître. Quand le juge vous interrogera, répondez-lui seulement *bée !* Je demanderai la permission de dire quelques

mots en votre faveur ; je ferai alors observer que vous êtes idiot, et à mes questions vous répondrez aussi *béc*, toujours *bée!*

Lorsque tout est bien convenu, l'avocat et le berger se rendent séparément au tribunal. Le drapier est déjà là ; comme demandeur, c'est lui que le juge interroge d'abord. Il commençait à exposer au juge les larcins de son berger, quand il aperçoit maître Pathelin, qui se couvrait le visage avec la main pour ne pas être reconnu trop vite.

Alors il se trouble et s'embrouille ; il mêle continuellement, dans sa déposition, les moutons que son berger a tués, et le drap qui lui a été soustrait par l'avocat. Le juge l'écoute d'un air ébahi :

— Il n'y a dans vos paroles ni rime ni raison, et je n'y comprends goutte ; *revenons à nos moutons*, répète-t-il vainement à plusieurs reprises.

C'est le tour du défendeur maintenant. Celui-ci, fidèle aux instructions qu'il a reçues, ne donne pour toute réponse aux questions du juge que *bée, bée!*

Maître Pathelin fait alors observer qu'Aignelet est sans doute niais, et il offre de le défendre. Il interroge à son tour le berger, qui lui répond en imitant encore le cri des moutons.

— Vous voyez bien, dit-il au juge, que ces deux hommes sont fous et sans cervelle ; quant au berger, renvoyez-le garder ses bêtes.

A chaque instant, pendant sa plaidoirie, l'avocat est interrompu par le drapier qui lui réclame son

drap. Le juge, impatienté, acquitte le berger et le renvoie à son troupeau.

Lorsque le juge et le malheureux drapier ont quitté le tribunal, l'avocat s'adresse à son client :

— Je vous fais mon compliment, Aignelet, vous avez fort bien joué votre rôle ; convenez que mon conseil était excellent, et que je vous ai bien défendu.

— Bée ! bée !

— Le juge et le drapier sont partis, vous n'avez plus besoin de dire *bée*, il ne vous reste maintenant qu'à me payer mes honoraires.

— Bée ! bée !

Maître Pathelin ne trouve pas cette plaisanterie bien drôle ; mais il a beau se fâcher, il n'obtient pas d'autre réponse.

— Eh quoi ! s'écrie-t-il exaspéré, moi qui croyais être le plus grand des trompeurs, je me laisse dépasser par un simple berger ! Si je vois un bon sergent je te fais pendre.

— S'il me trouve je lui pardonne, répond le berger en s'enfuyant.

C'est le dernier vers de cette farce.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Maître Pathelin parle au marchand *de son* père, *de sa* santé.

Quelle est la règle pour l'emploi de l'adjectif possessif et sa répétition? Différences entre le français et l'anglais.

2° Vous n'avez *pas d'*argent. Ce n'est *pas de la* viande pour les malades.

Pourquoi l'article est-il supprimé dans la première phrase et non dans la seconde ? Indiquer les adverbes après lesquels on supprime l'article.

3° *Assure-t-il; remarque-t-il.*

Pourquoi ce *t* placé entre deux traits-d'union ?

Ecrire à la forme interrogative, à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif, du passé indéfini et du futur, les verbes *aller*, *venir*, *devoir* et *faire*.

4° Il m'a vendu cela *à son prix*, mais il sera payé *au mien*.

Quels sont les pronoms possessifs, et en quoi diffèrent-ils de l'adjectif possessif ? Exemples.

5° Conjuguer le verbe auxiliaire *être* négativement à tous les temps de l'indicatif.

6° La couleur de ce drap *me plaît* beaucoup.

Avec les mots *livre*, *concert*, *maison*, *robe*, *gants*, et le verbe *plaire*, adresser des questions au présent de l'indicatif et au passé indéfini. Répondre affirmativement et négativement à chaque question.

7° *Celui-ci*, *celui-là*, *ceux-ci*, *celles-ci*, *ceux-là*.

Comment ces pronoms sont-ils employés ? Exemples.

8° Idiotismes à expliquer.

Combien me *prendrez-vous* pour ce vêtement ?

Venez *me prendre* chez moi à six heures. — Qu'est-ce qu'il *vous prend?* Qu'est-ce qu'il *lui prend?* . Vous *prenez mal* ce que je dis. — *Je vous y prends.* — *Vous vous y prenez mal.* — La rivière *est prise.* — *Avez-vous pris* votre billet pour Boston? — Vous ne savez pas *prendre cet homme.* — Je viens *prendre congé* de vous.

9° Les réflexions du marchand *sont interrompues.* Les moutons *étaient morts* de la clavelée. Le juge et le drapier *sont partis.*

Pourquoi *interrompues*, *morts*, *partis?* Donner la règle de l'accord du participe accompagné de l'auxiliaire *être.*

10° Le berger lui *a causé* des pertes. Les moutons qu'il *a tués.* Les instructions qu'il *a reçues.* Ils *ont quitté* le tribunal.

Donner la règle du participe accompagné de l'auxiliaire *avoir.*

11° Je vendais les moutons, mais *j'en ai tué* tant, que...

Lorsque *en* est le complément du participe, celui-ci est invariable, même quand le pronom *en* (comme dans l'exemple ci-dessus) représente un nom pluriel.

Donner des exemples avec les verbes *voir*, *acheter*, *vendre.*

12° Conjuguer le verbe *être* négativement, aux temps du conditionnel, de l'impératif, du subjonctif, de l'infinitif et du participe.

13° Idiotismes à expliquer :

Vous n'avez pas *besoin de* répéter ce que vous avez dit, je vous ai compris. *Avez-vous besoin de* quelque chose? — Non, merci, *je n'ai besoin de rien.*

Vous avez beau faire et *beau dire*, je ne sortirai pas d'ici.

III

UNE AVENTURE DE RABELAIS.

LES MOUTONS DE PANURGE.

Maître Pathelin était encore une pièce presque nouvelle dans l'enfance de François Rabelais, un de nos plus anciens et de nos meilleurs prosateurs (1483-1543).

Les souvenirs de cette farce affluent dans ses écrits, et nous sommes naturellement amené à dire quelques mots de cet homme étrange, qui fut tour à tour moine, médecin, bibliothécaire, secrétaire d'ambassadeur et curé. Il était de l'humeur la plus gaie et la plus bouffonne, et dans sa conduite aussi bien que dans ses écrits il s'abandonnait à tous les caprices de son imagination vagabonde.

Le cardinal du Bellay ayant été envoyé comme ambassadeur à Rome par François 1er, emmena Rabelais en qualité de médecin. Celui-ci montra fort peu de respect au pape, et il se conduisit de telle sorte, qu'il fut obligé de quitter Rome à la hâte, et de se sauver en France à pied, mal vêtu, sans argent.

Après de nombreuses journées de marche, il arriva enfin à Lyon. Mais pour continuer sa route

avec moins de fatigue jusqu'à Paris, où il voulait se rendre, il s'avisa d'un plaisant stratagème qui aurait été fort dangereux pour un homme moins connu.

A la porte de la ville il se procure de méchants haillons de diverses couleurs, et les enferme dans une petite valise qu'il portait à la main; puis il entre dans une auberge et demande une bonne chambre. Quoiqu'il soit à pied et couvert de vêtements en mauvais état, il est homme à très bien payer, assure-t-il.

On lui monte dans sa chambre du pain et du vin, et il prie l'hôtesse de lui envoyer un jeune garçon sachant lire et écrire. Une fois seul il fait quelques petits paquets de cendre.

Le jeune garçon arrive avec du papier, une plume et de l'encre. Rabelais lui dicte plusieurs billets. Sur l'un on lisait ces mots : *Poison pour faire mourir le roi*; sur un autre : *Poison pour faire mourir la reine*; sur le troisième: *Poison pour faire mourir le dauphin*... Une étiquette semblable était préparée pour chacun des enfants de France.

Rabelais applique sur chaque paquet une des étiquettes, et dit au garçon: "Mon enfant, gardez-vous bien de parler de ceci à votre mère ni à personne, car il y va de votre vie et de la mienne". Il enferme ensuite le tout dans sa valise et demande à dîner.

Pendant qu'il était à table, l'enfant courut tout raconter à sa mère. Celle-ci, transie de peur, se hâta d'aller prévenir le prévôt de la ville.

Le prévôt, sur cette simple dénonciation, se rend

aussitôt à l'auberge, et après une perquisition minutieuse dans la chambre du voyageur, se saisit de lui et de sa valise.

La mauvaise mine de Rabelais, rendue plus piteuse encore par les souffrances qu'il avait endurées pendant sa longue route à pied, ses réponses évasives dans l'interrogatoire qu'il eut à subir, firent peser sur lui de graves soupçons. Il répétait sans cesse : prenez bien garde à ma valise, et conduisez-moi vers le roi, j'ai à lui révéler des choses étranges.

On lui attacha les mains, on le prit en croupe sur un bon cheval, et on l'emmena à Paris. Il fit bonne chère pendant toute la route sans avoir à dépenser un sou, et dès son arrivée dans la capitale il fut traduit devant le roi.

François Ier le connaissait bien. En le voyant, il lui demanda tout d'abord qui l'avait mis dans ce piteux état, et où il avait laissé monsieur le cardinal du Bellay. Rabelais raconte alors son histoire. Sa valise est ouverte ; en présence de tous il avale un peu du contenu de tous les paquets, et prouve ainsi qu'ils étaient complètement inoffensifs.

La Cour rit beaucoup du moyen ingénieux qu'il avait imaginé pour finir à cheval son long voyage, sans bourse délier.

Dans le roman satirique où Rabelais raconte la vie de Gargantua et de Pantagruel, se trouve l'anecdote amusante qui a donné naissance à ce dicton : *Faire comme les moutons de Panurge*, c'est-à-dire imiter les autres bêtement et sans réflexion.

Un des personnages de ce roman, Panurge, se trouva en mer avec un marchand de moutons nommé Dindenaut, qui avait un de ses troupeaux sur le navire, et plusieurs bergers pour le soigner. Après une violente querelle Panurge et Dindenaut finirent par se donner la main, et vidèrent ensemble quelques verres en signe de réconciliation.

Mais Panurge, vindicatif et malin, voulut se venger quand même, et procurer en même temps un peu de plaisir à ses compagnons de voyage. Il prie Dindenaut de lui vendre un de ses moutons. Celui-ci rit de la proposition, car l'autre n'a pas l'air d'un homme avec beaucoup d'argent en poche. Et comme Panurge insiste, il se moque de lui tout en faisant valoir ses bêtes. Il vante leur belle toison, dont on pourra faire le drap le plus fin; leur peau, qui deviendra un maroquin superbe ; leurs boyaux, dont on fabriquera d'excellentes cordes pour les harpes et les violons ; leur chair si savoureuse et si délicate qu'on pourrait la servir sur la table d'un roi. En concassant et en pilant leurs cornes, ajoute le marchand, en les enterrant dans une terre exposée au soleil et arrosée souvent, vous verrez pousser, dans quelques mois, les plus belles asperges du monde.

Panurge l'écoute en silence. Mais le patron du bateau, fatigué d'entendre tant d'absurdités, intervient enfin :

— C'est trop barguigner, dit-il à Dindenaut; vendez-lui un mouton si vous voulez ; et si

vous ne voulez pas, ne l'amusez pas davantage.

— Je le veux pour l'amour de vous.

Acheteur et vendeur discutent le prix ; Dindenaut exige un prix exorbitant. Panurge paye, choisit le mouton le plus beau et l'entraîne au bord du navire. L'animal criait et bêlait ; les autres criaient et bêlaient aussi en voyant emporter leur compagnon. Soudain Panurge le jette à la mer ; les autres sautent par dessus bord à la file. Impossible de les arrêter, "car c'est le naturel du mouton de suivre toujours le premier".

Le marchand, effrayé de voir périr tous ses moutons, s'efforçait de les retenir ; mais ils sautaient tous et tous étaient noyés. Enfin il en saisit un, grand et fort, par la toison ; il espérait l'empêcher de se jeter à l'eau, et sauver ainsi les autres. L'animal était si fort qu'il entraîna Dindenaut, et le malheureux fut noyé aussi.

Les bergers essayèrent en vain de retenir quelques-unes des bêtes par les jambes, la toison ou les cornes : eux aussi furent entraînés dans la mer.

Cependant le féroce Panurge était debout sur le pont du navire, tenant un aviron à la main pour empêcher les hommes de se sauver en grimpant au bateau. En même temps il leur faisait un grand sermon sur les misères de ce monde, exaltant le bonheur qui les attendait dans l'autre vie.

Le nom de Rabelais est resté dans une expression proverbiale. Au moment où l'on est obligé de payer une dette, comme aussi à tout instant désagréable,

on se trouve, dit-on, au *quart d'heure de Rabelais.* Ce quart d'heure était bien connu du grand satirique.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Remplacer les points par la préposition voulue, dans les phrases suivantes :

Voulez-vous aller... voiture ? moi j'irai... pied. — J'ai fait une promenade... cheval. — Comment avez-vous été à Saratoga ? J'ai été... bateau de New York à Albany, et... chemin de fer d'Albany à Saratoga. Irez-vous... omnibus ? — Je préfère aller... tramway.

2° *Quoiqu'il soit à pied.*

Indiquer dix autres conjonctions (conjonctions simples ou locutions conjonctives) qui exigent toujours le subjonctif. Exemples.

3° Rabelais enferma ses vêtements dans une valise *qu'il* portait *à la main.*

Pourquoi ne faut-il pas dire à *sa* main ?

Donner deux exemples avec l'emploi de l'article, et deux avec l'emploi de l'adjectif possessif.

4° *Chaque*, *chacun*, *chacune.*

Expliquer la différence entre *chaque* et *chacun.* Donner quelques exemples.

5° *Gardez-vous de* parler de ceci. — *Prenez garde à* ma valise.

Idiotismes à expliquer :

Gardez-vous de répéter ce que je vous ai dit. — *Pre-*

nez garde. Tenez-vous sur vos gardes. — *Prenez garde à* la peinture. — *Prenez garde* de faire du mal à cet enfant. — Votre fils *garde-t-il* encore *le lit ?* — Non, mais *il garde* encore *la chambre.. Prenez garde de* glisser. — Nous avons un *chien de garde.* — Ce soldat *monte la garde.* — Cette femme est une excellente *garde-malade.*

6° Verbes *parler*, *finir*, *recevoir*, *rendre.*

Conjuguer ces verbes au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps.

7° L'enfant alla *tout* raconter. Il fit bonne chère pendant *toute* la route. — En présence de *tous* il prit un peu du contenu de *tous les paquets.*

Dans quels cas *tout* est-il variable? Dans quels cas est-il invariable ?

Remplacer les points, dans les phrases suivantes, par *tout*, *tous*, *toute* ou *toutes.*

Mon ami est venu avec... ses frères et...ses sœurs ; ils passeront...la semaine avec nous. Les demoiselles paraissent... contentes et... heureuses; mais leurs frères semblent... tristes et... ennuyés. Soyez... yeux et... oreilles pour bien comprendre mes explications.

8° *Il y va* de votre vie. Idiotismes à expliquer :

Comment *allez-vous?* — Cela *va sans dire.* — Cette robe *vous va* fort bien, madame. — *Allons donc!* — *Allons*, *allons*, ne vous fâchez pas — *Je vais* sortir. — Le docteur est sorti, mais *il va* rentrer. Dans cette affaire *il y va de* mon honneur.

9° Pendant que Rabelais *dînait*, l'enfant *alla* tout raconter à sa mère ; celle-ci *courut* prévenir le prévôt.

Expliquer pourquoi le verbe *dîner* est ici à l'imparfait, et pourquoi les verbes *aller* et *courir* sont au passé défini.

10° Verbes *faire*, *dire*, *aller*, *sortir*. — Conjuguer ces verbes à la forme affirmative interrogative, au présent de l'indicatif et du conditionnel. — Indiquer la 1re personne des autres temps, à la même forme.

IV

FRANÇOIS Ier ET LA RENAISSANCE.

En racontant la manière originale dont Rabelais se fit conduire à cheval à Paris, sans payer les frais du voyage, nous avons prononcé le nom du roi François 1er, devant lequel il comparut.

François 1er régna dans la première moitié du 16e siècle, un des plus glorieux de l'histoire (1515-1547). Ce fut l'époque du réveil de la raison humaine. Tout fut renouvelé, les lettres, les arts, les sciences et la philosophie ; et l'on a donné à ce mouvement le nom de *Renaissance*.

Ce nom indique très exactement le caractère particulier à cette révolution : les hommes d'alors regardaient plus dans le passé que dans l'avenir, l'antiquité semblait *renaître*. Un retour à l'antiquité était un retour au beau, au vrai, à l'indépendance de l'esprit.

La Renaissance commença au 15e siècle. Elle fut provoquée par les Grecs qui, chassés de Constantinople lors de la prise de cette ville par les Turcs en 1453, se réfugièrent en Italie. Les Grecs répandirent dans leur nouvelle patrie les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et l'étude de ces chefs-d'œuvre trans-

forma non seulement les lettres et les sciences, mais aussi les beaux-arts.

De l'Italie, le mouvement se propagea dans toute l'Europe.

C'est au 16e siècle que Michel-Ange acheva la basilique de Saint Pierre, commencée par le Bramante, orna de son admirable fresque du *Jugement dernier* la voûte de la chapelle Sixtine, et tailla dans le marbre sa grande statue de Moise.

Au commencement de ce même siècle, Raphaël peignit les superbes fresques du Vatican et ses divines madones.

En Allemagne Martin Luther réforma l'église, et traduisit la Bible en langue allemande. Peu de temps après, la dynastie des Tudor, en Angleterre, substitua la religion protestante au catholicisme ; et avant l'an 1600 Shakespeare avait déjà produit Roméo et Juliette, Hamlet, Le Marchand de Venise et plusieurs autres de ses incomparables chefs-d'œuvre.

A la fin du 15e siècle un grand évènement s'était accompli : Christophe Colomb avait découvert le Nouveau Monde. Un commerce considérable s'établit entre l'Europe, les Indes et l'Amérique ; l'Angleterre, la France, l'Espagne et les autres pays situés au bord de l'océan atlantique s'enrichirent beaucoup par cet immense trafic, et cet accroissement de richesse fournit les moyens de payer les magnifiques constructions qui s'élevèrent de tous côtés, et les œuvres d'art qui les embellirent.

C'est de l'Espagne qu'était parti le gênois Christophe Colomb pour faire sa merveilleuse découverte, en 1492, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; sous Charles-Quint, leur successeur, ce royaume fut la puissance prépondérante de l'Europe. Ce prince, en même temps roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, combla de dons et d'honneurs le célèbre peintre vénitien le Titien, qui exécuta pour lui des tableaux admirables.

Alfred de Musset, dans une de ses charmantes nouvelles qui a pour titre *Le fils du Titien*, met dans la bouche de son héros l'anecdote suivante :

« C'était à Bologne. Il y avait eu une entrevue entre le pape et l'empereur ; il s'agissait du duché de Florence, ou, pour mieux dire, du sort de l'Italie. On avait vu le pape et Charles-Quint causer ensemble sur une terrasse, et pendant leur entretien la ville entière se taisait. Au bout d'une heure tout était décidé ; un grand bruit d'hommes et de chevaux avait succédé au silence. On ignorait ce qui allait arriver, et on s'agitait pour le savoir ; mais le plus profond mystère avait été ordonné. Les habitants regardaient passer avec curiosité et avec terreur les moindres officiers des deux cours ; on parlait d'un démembrement de l'Italie, d'exil et de principautés nouvelles.

Mon père travaillait à un grand tableau, et il était au bout de l'échelle qui lui servait à peindre, lorsque des hallebardiers, leur pique à la main, ouvrirent la

porte et se rangèrent contre le mur. Un page entra et cria à haute voix : « César » !

Quelques minutes après, l'empereur parut, raide dans son pourpoint, et souriant dans sa barbe rousse. Mon père, surpris et charmé de cette visite inattendue, descendit aussi vite qu'il pouvait de son échelle ; il était vieux ; en s'appuyant à la rampe il laissa tomber son pinceau. Les assistants restaient immobiles, car la présence de l'empereur les avait changés en statues. Mon père était confus de sa lenteur et de sa maladresse, mais il craignait, en se hâtant, de se blesser ; Charles-Quint fit quelques pas en avant, se courba lentement et ramassa le pinceau. — Le Titien, dit-il d'une voix claire et impérieuse, le Titien mérite bien d'être servi par César. Et avec une majesté vraiment sans égale il rendit le pinceau à mon père, qui mit un genou en terre pour le recevoir. »

La renaissance, en France, avait commencé au temps de Louis XII ; mais elle fit de grands progrès pendant le règne de François Ier et celui de son fils Henri II.

Assurément tout l'honneur de ce grand mouvement ne revient pas à François Ier ; mais les artistes et les savants reçurent de ce monarque une libérale et puissante protection, et c'est à juste titre qu'on lui a décerné le nom de *Père des lettres*. Il fonda à Paris le collège de France, où des cours publics et gratuits sur toutes les branches des connaissances humaines attirent, encore de nos jours, un public avide de s'instruire. Il emprunta à l'Italie des

maîtres et des modèles, et il enrichit la France de nombreux chefs-d'œuvre qui ornent aujourd'hui les belles galeries du Louvre.

Par ses égards, par son amitié autant que par ses faveurs, il attira les maîtres les plus distingués de l'Italie, et parmi eux Léonard de Vinci, le Primatice, Andrea del Sarto et Benvenuto Cellini. Par ces grands artistes il fit bâtir des châteaux et décorer ses palais, en même temps qu'il excitait l'émulation des artistes français.

C'est lui qui fit construire dans la vallée de la Loire le château de Chambord, la merveille de son règne. Dans cette même vallée fut commencé, par ses ordres, le château de Chenonceaux, en même temps que s'achevait celui d'Amboise ; le palais de Fontainebleau s'éleva au fond de la plus belle forêt de France. Pour cette résidence royale de Fontainebleau, surtout, Benvenuto Cellini produisit des chefs-d'œuvre de sculpture et de ciselure. L'artiste florentin, qui fut, pendant cinq ans, comblé de faveurs à la cour de France, raconte dans ses mémoires ce qui lui arriva au sujet de la *Nymphe de Fontainebleau* (bronze superbe qui orne maintenant le musée du Louvre), que lui avaient commandée François Ier et sa favorite, la duchesse d'Etampes.

Cellini ayant montré au roi les modèles de ce bronze avant de les montrer à la duchesse, celle-ci fut irritée contre lui, se montra dès lors hostile à tous ses projets, et chercha même à le perdre dans l'esprit de son protecteur. "L'humeur querelleuse

et excentrique de l'artiste, ses violences, ses orgies, les tours pendables qu'il jouait à tous les gens auxquels il avait affaire, lui aliénèrent aussi plusieurs personnages de la cour.

François Ier n'en continua pas moins de l'honorer de sa bienveillance, et chercha par tous les moyens à le retenir à son service. Un jour que Cellini s'était rendu à Fontainebleau pour présenter au roi une statue de *Jupiter tonnant*, en argent doré, la duchesse d'Etampes réussit à empêcher François Ier d'aller voir ce Jupiter pendant le jour. Les ennemis de Benvenuto espéraient que son œuvre perdrait la plus grande partie de son mérite à être regardée le soir, à la lumière. Mais l'artiste éclaira si habilement sa statue, en mêlant une torche aux foudres qu'elle avait à la main, que toute la cour fut saisie d'admiration en la voyant, et que François Ier s'écria, en regardant la duchesse d'Etampes : "Ceux qui ont voulu nuire à cet homme lui ont fait une grande faveur."

Les superbes constructions dont nous avons parlé subsistent encore ; aucun de ceux que la curiosité ou le désir de s'instruire attirent en France, n'y passe sans aller admirer ces merveilles d'architecture, si riches de souvenirs.

Jusqu'au règne de François Ier les nobles avaient vécu indépendants et libres dans les massifs et tristes châteaux féodaux du moyen-âge. Mais sous ce monarque une cour brillante s'organisa, et l'on y donna des fêtes splendides. Les nobles quittèrent

sans peine leurs vieilles demeures et renoncèrent à leur indépendance, pour venir vivre auprès du roi. Comme lui, et par imitation, ils aimèrent les lettres et les arts ; le goût des belles choses se répandit, et la haute société française fut la plus policée du monde.

Le cérémonial de l'étiquette commença alors à s'introduire; ce fut un honneur d'aller voir le roi s'habiller, d'assister debout à son dîner, de danser devant lui, de le suivre à la promenade ou à la chasse.

Mais la royauté devint trop puissante et trop orgueilleuse. De cette époque date ce qu'on a appelé *l'ancien régime*, c'est-à-dire un gouvernement sous lequel les sujets n'avaient aucune garantie contre l'oppression même la plus inique, et le prince aucun obstacle à sa volonté même la plus capricieuse.

Malheureusement ce régime durera trop longtemps; il ne sera anéanti que le 14 juillet 1789, sous les ruines de la Bastille.

C'est sous le règne de François Ier, il est bon de le rappeler, que le navigateur français Jacques Cartier explora le golfe et le fleuve Saint Laurent, et découvrit la plus grande partie du Canada. Cette province fut déclarée colonie française, et gouvernée par un vice-roi.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° *Un chef-d'œuvre, des chefs-d'œuvre. Les beaux-arts.*

Donner les règles de la formation du pluriel des noms composés. Ecrire au pluriel les mots suivants :

Un grand-père. Une eau-forte. Un procès-verbal. Un vice-président. Un bas-relief. Un chef-lieu. Un essuie-main. Un cure-dents. Un couvre-pieds. Un ver-à-soie. Un chou-fleur. Un tire-bouchon. Un porte-plume. Une garde-robe. Un beau-frère. Une belle-sœur. Un contre-ordre. Une contre-proposition.

2° L'échelle qui *lui* servait. Il rendit le pinceau à mon père, qui mit un genou en terre pour *le* recevoir.

Où doit être placé le pronom complément direct ou indirect : 1° Avec un verbe à la forme affirmative à l'impératif ?

2° Avec un verbe à la forme négative à l'impératif?

3° Avec un verbe à un mode autre que l'impératif ?

3° La Renaissance *commença.*

Quel est le son de la consonne *C* devant *a*, *o*, *u*, et devant *e*, *i*, *y*?

Dans quel cas et pourquoi faut-il mettre une *cédille* sous le *c* dans les verbes terminés en *cer* et en *cevoir* ?

4° Le mouvement se *propagea.* (Passé défini du verbe *propager*). Quel est le son de la consonne *g* devant *a*, *o*, *u*, et devant *e*, *i*, *y*, ? Pourquoi faut-il écrire *il propagea. nous propageons*, au lieu de il propa*ga*, nous propa*gons?*

5° Verbes *commencer*, *propager*, *mettre*, *servir.*

Conjuguer ces verbes, *à la forme négative*, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps.

6° *Il s'agissait du* sort de l'Italie. Idiotismes à expliquer :

*De quoi s'agit-il? Il s'agit d'*une affaire très importante. — Il faudra *faire agir* le député X. qui a beaucoup d'influence. — *Il s'agit de* savoir où le trouver. Voici *ce dont il s'agit. Il ne s'agit pas de* cela. *Vous avez agi en* ami, mais votre oncle *a mal agi* envers moi. — *Il a agi* d'après les conseils de son avocat.

7° *La Renaissance, la science, la présence, le silence.*

Tous les noms terminés en *ance* ou *ence* sont féminins, excepté le *silence.*

8° Ce qui *allait arriver.* Les habitants *regardaient passer* les officiers. Le peintre *laissa tomber* son pinceau.

Certains verbes ne demandent pas de préposition avant les infinitifs employés comme compléments. Tels sont les verbes *aller, croire, devoir, entendre, faire, falloir, oser, pouvoir, savoir, sembler, sentir, vouloir,* et quelques autres ; le verbe *laisser* dans le sens de permettre : *laissez parler* cet homme, et dans les expressions *laisser tomber, se laisser tomber.*

9° Avant l'année 1600 Shakespeare *avait* produit Hamlet. A la fin du 15e siècle un grand évènement *s'était accompli* : Christophe-Colomb *avait découvert* le Nouveau-Monde.

Le *plus-que-parfait de l'indicatif* exprime une action *passée*, accomplie *avant* une autre qui est également *passée.*

Expliquer l'emploi de ce temps dans les phrases ci-dessus.

10. Les nobles quittèrent leurs demeures pour *venir vivre* auprès du roi.

Quelle est la différence entre: *Je viens de voir* vos tableaux, et : *je viens voir vos tableaux*?

Idiotismes à expliquer:

Ma mère *vient de* sortir, venez la voir ce soir. *Venez me voir* souvent. *Venez voir* mon cheval. *D'où vient* que vous arrivez si tard? Que *venez-vous faire* ici? Je comprends où vous voulez *en venir*.

11° Indiquer la différence qui existe entre l'anglais et le français dans l'emploi de l'article avant les noms de pays.

Traduire en anglais depuis les mots : *A la fin du 15e siècle* (page 33), jusqu'à : *C'est de l'Espagne* (page 34).

12° *Les massifs et tristes* châteaux du moyen-âge.

Quand deux adjectifs qualifient un seul et même nom, il ne faut pas répéter l'article. Il faut le répéter, au contraire, quand ils qualifient des noms distincts.

Pourrait-on dire : *Les anciens et nouveaux* châteaux? *Les bons et mauvais* livres?

13° Verbes *venir*, *prendre*, *savoir*.

Conjuguer ces verbes, à la forme négative interrogative, au présent de l'indicatif et du conditionnel.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps à la même forme.

14° *Le foudre* de Jupiter. — *Foudre* est masculin dans ce cas, et aussi quand il sert à marquer la supériorité: *Un foudre de guerre*.

Ce mot est féminin dans le sens de fluide électrique: *La foudre* a éclaté sur cette maison.

Foudre, grand tonneau, est masculin. Exemples : J'ai *un grand foudre* dans ma cave.

V

HISTOIRE DE JACQUES AMYOT.

Le mouvement artistique et littéraire continua sous le règne de Henri II, qui succéda à son père François 1er en l'année 1547.

Un des écrivains les plus remarquables de cette époque fut Jacques Amyot. Nous allons raconter sa vie, très intéressante à connaitre, parce qu'elle montre ce qu'un homme peut faire par le travail joint à une volonté opiniâtre.

Jacques Amyot naquit à Melun le 3 octobre 1513. Son père était mercier, mais il avait beaucoup de peine à nourrir sa famille qui se composait d'un garçon, Jacques, et de deux filles.

Celles-ci, les aînées, s'occupaient des affaires de la boutique ; quant à Jacques, il n'avait aucun goût pour le commerce ; se procurer des livres pour les dévorer en secret, telle était sa seule ambition. Sa mère, dont il était le préféré, l'avait mis à l'école, et il y apprit vite à lire. Son père le traitait de grand paresseux quand il le trouvait un livre à la main.

Un jour Jacques résolut d'aller à Paris. Il avait treize ans à peine lorsqu'il quitta ses parents, sans même leur dire adieu ; et sans argent, mal vêtu, chaussé de gros souliers, il prit, en plein hiver, le

chemin à peine tracé qui conduisait de Melun à Orléans.

Il fallait plusieurs jours, à cette époque, pour se rendre de Melun à Paris ; mais le pauvre enfant, très ignorant de la distance, s'était imaginé qu'il pourrait y arriver le soir même. Après avoir marché jusqu'à la nuit sans rencontrer personne à qui demander son chemin, comme il n'avait pas encore aperçu le clocher d'Orléans, il pensa qu'il s'était égaré. Engourdi par le froid, exténué de faim et de fatigue, il se coucha près d'un buisson, ne reconnaissant plus sa route à travers la neige qui commençait à tomber.

Heureusement un cavalier passa près de là et entendit ses gémissements. Il fit prendre l'enfant en croupe par un domestique, et quelques gouttes de cordial le ranimèrent vite. Le petit Jacques raconta alors son escapade ; mais quand on arriva à Orléans, il était pris d'une grosse fièvre et avait perdu connaissance.

Le gentilhomme qui l'avait recueilli sur la route le conduisit à l'hôpital de cette ville, et le confia aux soins des religieuses, dont il connaissait la charité. Le lendemain il revint le voir, lui remit une lettre de recommandation pour un maître d'un des nombreux collèges de Paris, et s'éloigna en lui promettant d'aller, le soir même, rassurer sa mère à Melun, où il devait se rendre.

Trois jours de repos guérirent complètement le petit Jacques, et il put se remettre en route. On

lui donna douze sous et quelques provisions avant sa sortie de l'hôpital, de sorte qu'il fit gaiement le reste du chemin. En quittant l'Hôtel-Dieu il jura que, si jamais il devenait riche, il doterait cet établissement.

Il arriva à Paris par un temps clair, ce qui lui permit d'aller bien vite admirer le palais du roi, les belles églises et les autres monuments de la capitale.

Dans la lettre qu'il avait donnée à Jacques, le bon gentilhomme demandait qu'on employât son protégé en qualité de commissionnaire et domestique des professeurs et des élèves, sauf à le recevoir plus tard dans l'intérieur de l'école, s'il montrait des dispositions frappantes pour l'étude.

Le maître à qui Jacques remit cette lettre était un homme affairé et naturellement bourru : "Choisis ta place à la porte", lui dit-il, "et nous verrons à te faire faire des commissions". Puis d'un geste brusque il le congédia.

Mais Jacques était d'une nature résolue et persistante qui ne se décourageait point. Aux murs des collèges, des couvents, des églises et de tous les monuments de cette époque, étaient presque toujours adossées de petites constructions parasites. Contre la façade de l'établissement d'où Jacques venait de sortir s'étalaient une échoppe de cordonnier, une autre occupée par un imagier qui vendait des livres d'église, puis une petite hutte où nichaient un aveugle et son chien. L'enfant se choisit une place dans un enfoncement, et y porta une grosse botte de paille ; il s'établit dans cette espèce de gîte, et soupa

gaiement des restes des provisions que les sœurs d'Orléans lui avaient données.

Le lendemain matin, en se rendant aux classes, les écoliers virent le petit commissionnaire, assis, jambes pendantes, sur la paille fraîche, lisant dans un livre d'évangiles ; sa bonne mine les charma. Plusieurs d'entre eux l'interrogèrent, et ayant appris qu'il était commissionnaire, l'employèrent aussitôt ; il gagna ainsi, dès le premier jour, quelque menue monnaie. Il s'arrangea pour prendre sa nourriture chez le marchand d'images et s'y chauffer ; pour comble de bonheur, il put lui emprunter quelques livres.

Dès son arrivée à Paris Jacques avait écrit à sa mère ; il reçut bientôt d'elle l'avis qu'un gros pain lui arrivait par le bateau de Melun. Chaque semaine elle devait lui en envoyer un semblable, pour l'empêcher de mourir de faim dans la grande ville.

Il rêvait à ce qu'il pourrait faire pour prouver un jour sa reconnaissance à cette tendre mère. Franchir le seuil du collège, y être admis comme élève et devenir un savant, c'était, lui semblait-il, le moyen le plus sûr ; mais comment parvenir à ce but ?

Le lendemain d'un jour de congé une dame passa ramenant ses deux fils au collège : "A votre service, madame et messieurs", leur dit le petit Jacques, suivant l'habitude qu'il avait de s'adresser à tous les passants. — "Tiens, c'est notre petit commissionnaire," dit un des écoliers à son frère, "il faut le recommander à maman, elle lui fera gagner plus

que nous." Et aussitôt ils le désignèrent à leur mère. Celle-ci le regarda et fut charmée de son visage et de sa gentillesse. Ayant vu le livre qu'il tenait à la main, elle l'interrogea et apprit son ardeur passionnée pour la lecture et l'instruction. "Veux-tu" lui dit-elle avec bonté, "accompagner chaque jour mes fils au collège ? J'obtiendrai des professeurs que tu assistes à toutes leurs leçons, tu pourras ainsi apprendre quelque chose."

L'enfant, ne sachant comment prouver sa gratitude à la bonne dame, s'agenouilla devant elle, en baisant les bords de sa robe. Il fut bientôt admis à l'intérieur du collège ; il eut une petite chambre sous les toits, et on l'autorisa à partager les études des écoliers. Sa vie devint, dès lors, un combat plein d'ardeur.

Le gros pain qu'il recevait de Melun chaque semaine assurait sa subsistance ; il put y ajouter quelques fruits et quelques légumes, et s'acheter un habit avec les petits gages que lui avait assurés la bonne dame ; il put, bonheur plus grand, s'acheter aussi quelques livres ! Il songea alors à surpasser tous ses condisciples dans ses études.

Quel exemple admirable donna dès ce moment ce pauvre enfant du peuple, servant les autres aux heures des récréations, et, aux heures des leçons, le plus empressé au travail ! Il prenait même sur ses nuits pour étudier ; n'ayant pas de lumière, il lisait et écrivait à la lueur de charbons embrasés.

Après de rapides progrès dans l'étude de la

langue latine, il voulut apprendre cette belle langue grecque qu'à peine quelques savants connaissaient alors en France. A force de travail il parvint à comprendre le grec. Le roi François 1er ayant institué une chaire pour l'enseignement de cette langue, on vit Jacques, assidu aux leçons des professeurs, interrogé par eux, les étonner et les éblouir. Ils l'examinèrent un jour en présence de François 1er et de sa sœur Marguerite de Navarre qui, elle aussi, savait le grec. Le roi et la princesse, émerveillés de son savoir, le comblèrent de louanges, et prirent sous leur protection ce jeune écolier, une des gloires futures de la France.

Peu de jours après, le bateau de Melun déposa à Paris un pauvre homme et sa femme, vêtus des humbles habits des artisans de ce temps : c'était le père et la mère de Jacques Amyot. "Oh ! mon cher fils" lui dit l'heureuse femme en le pressant tendrement sur son cœur, "je t'amène ton père qui t'a pardonné, et qui est bien fier de toi."

Amyot fut ordonné prêtre, puis nommé professeur de grec ; plus tard il devint précepteur des enfants du roi Henri II, et enfin évêque d'Auxerre. Il laissa par son testament un legs à l'hôpital d'Orléans, ainsi qu'il en avait pris l'engagement dans son enfance.

On lui doit une traduction complète des œuvres de Plutarque, dont on admire le style simple et naïf : c'est un des monuments les plus intéressants de notre langue au 16e siècle.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1o *Des livres d'église. Un marchand d'images.*

Certains noms sont joints à d'autres au moyen d'une préposition, *de*, *à*, *en*, *sans*... Celui qui est le complément du premier se met au singulier s'il renferme une idée d'unité, et au pluriel s'il renferme une idée de pluralité. On peut le mettre indifféremment au singulier ou au pluriel, si l'idée d'unité ou celle de pluralité ne s'impose pas naturellement à l'esprit. Par exemple on peut écrire : *La confiture d'abricot* (ou, *d'abricots*) *marchand de vin* (ou, *de vins*).

Mettre au singulier ou au pluriel, dans les exemples ci-après, les mots écrits entre parenthèses :

Un bouquet de (rose). Un marchand de (piano). Un marchand de (musique). La confiture de (cerise, groseille, prune). Un œuf de (poule). L'huile d'(olive). Une paire de (soulier). Une paire de (gant). Une maison sans (habitant). La pomme est un fruit à (pépin), la pêche un fruit à (noyau).

2o *Sa mere dont* il était le préféré. *Les religieuses dont* il connaissait la charité. *Les œuvres de Plutarque, dont* on admire le style.

Expliquer l'emploi du pronom *dont*. Par quoi pourrait-on le remplacer dans ces phrases ?

3o Il n'avait *pas encore* aperçu le clocher. Il ne reconnaissait *plus* sa route. Il n'avait *pas* de lumière.

Donner deux exemples pour l'emploi de chacun de ces mots *pas encore*, *plus*, *pas*. En indiquer la signification exacte.

4o Le cavalier *devait* se rendre à Melun. La mère de Jacques *devait* lui envoyer un pain chaque semaine.

Traduire les phrases suivantes en employant le verbe *devoir*:

How much do I owe you ? There must be another glass in the sideboard. You ought to come and see me in the country. I have to go to my sister's to-night. We must obey the laws. I am to start in a few days. That child should behave himself otherwise.

5o Verbes *devoir*, *connaître*, *conduire*.

Conjuguer ces verbes, affirmativement, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps

6o Il jura que, *s'il devenait* riche, *il doterait l'hôpital.*

La conjonction *si*, exprimant une condition, n'est pas suivie du futur, ni du conditionnel; elle est suivie du présent, du passé indéfini, de l'imparfait ou du plus-que-parfait de l'indicatif.

Quand elle est suivie du présent ou du passé indéfini, on emploie le futur dans le second membre de phrase.

A l'imparfait correspond le présent du conditionnel.

Au plus-que-parfait correspond le passé du conditionnel.

Mettre aux temps voulus les verbes qui sont entre parenthèses :

Si vous venez me voir vous me (faire) *plaisir.*

Si j'ai fini ma lettre ce soir je (sortir).

Si vous vouliez bien travailler, vous (faire) *des progrès rapides.*

Si vous aviez écouté vous (comprendre) *mes explications.*

7o *C'était* le père et la mère de Jacques.

Pourquoi ne faut-il pas écrire *c'étaient ?*

Dans quel cas le verbe *être* précédé de *ce* doit-il s'écrire au pluriel ?

8° *Tiens!* c'est notre commissionnaire. Idiotismes à expliquer :

Tenez-vous a ce bijou ? — Oui, *j'y tiens* beaucoup.

De qui tient cet enfant? — *Il tient* de son père.

Avec vous on ne sait jamais *a quoi s'en tenir.*

Tenez bon et vous obtiendrez ce que vous désirez. — Mais... — Il n'y a pas de mais *qui tienne.*

Je voudrais sortir mais je n'ai pas ma voiture. — *Qu'à cela ne tienne*, je vous prêterai la mienne.

Tiens! c'est vous ! *Tenez*, prenez cela.

9° Verbes *tenir*, *vouloir*, *lire.*

Conjuguer ces verbes, négativement, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps

VI

BERNARD PALISSY ET LA CÉRAMIQUE.
LA MANUFACTURE DE SÈVRES.

Un des artistes les plus remarquables de cette époque et qui, lui aussi, dut ses succès à son énergie et à sa persévérance, c'est le célèbre potier de terre Bernard Palissy, le plus connu et le plus populaire de tous les hommes qui se sont adonnés à l'art de la terre.

Avant de raconter l'histoire des travaux et des luttes de ce grand artiste, il nous paraît utile de dire quelques mots sur la céramique, un des arts les plus anciens, et un de ceux que l'on cultive le plus aujourd'hui.

L'art de la céramique est l'art de façonner des vases et autres ustensiles de terre cuite. Cette industrie remonte au berceau même de l'humanité. Dans aucun pays elle ne fut plus en honneur qu'en Grèce ; les Athéniens avaient une telle considération pour quelques-uns de leurs artistes céramistes, qu'ils leur élevèrent des statues et firent frapper des médailles en leur honneur. On leur doit ces vases si remarquables par l'élégance des formes, l'harmonie des couleurs, le grand caractère du dessin, la beauté de la composition, qui font la gloire et la richesse de nos musées.

Suivant Hérodote, Homère aveugle, pressé par les potiers de Samos de leur chanter des vers en échange de quelques-uns de leurs produits, accepta leurs offres et se mit à chanter la pièce suivante, nommée depuis *Le Fourneau* ou *Les Potiers :*

« Si vous me donnez une récompense, ô potiers, je me mettrai à chanter. Viens ici, Minerve, protège ce fourneau ! Que les gobelets, que tous les vases prennent une bonne couleur ; qu'ils cuisent à point ; qu'ils soient d'un grand prix ; qu'on en vende beaucoup à l'Agora (*place publique transformée le matin en marché*) et beaucoup dans les rues ; qu'ils rapportent un gros bénéfice : voilà comme en votre faveur je chanterai.

« Mais si vous êtes enclins à l'indolence, si vous me trompez, je convoque soudain les mauvais génies des fourneaux : Brise-tout, Furibond, Inextinguible, Possédé et Cuisant, le plus capable d'apporter à votre art des maux infinis ! Détruisez par le feu la maison et le portique ; que le fourneau soit bouleversé et que les pots craquent avec fracas ; que le four fasse entendre des grincements semblables à ceux des mâchoires des chevaux, lorsque les vases voleront en éclats.... Que les Centaures piétinent rudement les poteries, que le fourneau s'écroule, et qu'eux-mêmes gémissent en voyant le dégât qu'ils auront fait. Moi cependant je me réjouirai en admirant leur terrible adresse. Que ceux qui se pencheront sur la fournaise aient le visage brûlé, afin que tous apprennent à pratiquer la justice. »

Si les Egyptiens, les Grecs et les Etrusques donnaient à leurs vases d'argile des formes parfaites, leurs vernis et leurs couleurs n'atteignaient pas le même degré de perfection. Les Arabes inventèrent et firent connaître à l'Espagne et à l'Italie une poterie plus fine que celle des anciens, où l'argile, mêlée de sable, est recouverte d'un vernis blanc. C'est à Faënza, en Italie, que l'on faisait cette poterie à la fin du 13e siècle : de là le nom de *faïence* qu'on lui a donné en français.

Ces produits étaient rares et très recherchés en France, où l'art du potier ne brilla pas d'un éclat bien vif, jusqu'au moment où Bernard Palissy parvint, après des efforts inouïs, à produire ses chefs-d'œuvre de céramique.

On sait peu de chose sur la jeunesse de Bernard Palissy. Il naquit dans les environs d'Agen vers l'année 1500. Comme la plupart des artistes et des artisans de cette époque, il commença par voyager, exerçant plusieurs métiers, entre autres ceux de géomètre et d'arpenteur, et s'occupant aussi de la vitrerie, qui comprenait la peinture et l'assemblage des vitraux. Partout où il passait il recueillait des observations géologiques et des remarques, qu'il consigna plus tard dans ses écrits.

Vers l'année 1542 on le retrouve établi à Saintes, chargé d'une nombreuse famille, et déjà aux prises avec la pauvreté, malgré l'exercice de ses divers métiers. Se rappelant une coupe de terre tournée et émaillée qu'il avait vue vingt ou vingt-cinq ans

auparavant, il se mit en tête de chercher la composition de l'émail, c'est-à-dire de ce verre fondu et durci dont les Italiens eux-mêmes avaient perdu le secret. Il chercha, dit-il, " comme un homme qui tâte en ténèbres ;" ce fut la cause des misères qu'il eut à supporter pendant quinze ans, mais aussi la raison de sa force et de sa supériorité.

Bernard Palissy a raconté ses efforts et ses luttes dans un de ses livres intitulé: *De la nature des eaux et fontaines, des métaux, des terres et des émaux.*

Il commence par apprendre la chimie, puis il construit des fourneaux, pile, broie, mélange, fait fondre les terres argileuses. Il passe les nuits à surveiller ces terres en fusion, il y dépense son argent, sa santé.

Un jour, ne pouvant payer un ouvrier il lui donne ses vêtements. Une autre fois, à bout de ressources et voyant son fourneau près de s'éteindre faute de combustible, il y jette les pieux de son jardin, ses meubles et jusqu'au plancher de sa chambre. "J'étais en une telle angoisse que je ne saurais dire" écrit-il, " car j'étais tout desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau. Même ceux qui me devaient secourir allaient crier par la ville que je faisais brûler le plancher ; par ce moyen on me faisait perdre mon crédit et passer pour fou. Les autres disaient que je fabriquais de la fausse monnaie ; et je m'en allais par les rues la tête baissée, comme un homme honteux."

Pour imposer silence à ses créanciers et nourrir sa

nombreuse famille, il est obligé d'avoir recours à son ancien métier d'arpenteur. Mais aussitôt qu'il a quelque argent il reprend la recherche des émaux. Ayant réussi dans une de ses expériences, il est encouragé à continuer : "Je dis à mon âme : qu'est-ce qui t'attriste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchais ? travaille à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs."

Cet homme infatigable voulut alors frapper un grand coup. Il prit avec lui un ouvrier par qui il faisait tourner les vases qu'il dessinait ; il construisit un nouveau four, allant chercher lui-même l'eau, le sable et les pierres ; puis il prépara ses émaux, les broyant "sans aide, à un moulin à bras auquel il fallait ordinairement deux puissants hommes pour le virer."

Hélas ! tant de travaux devaient être encore perdus. Le mortier qui avait servi à maçonner le four était plein de cailloux; sous la véhémence du feu ils éclatèrent et s'incrustèrent dans l'émail qui commençait à se liquéfier.

Cet échec fut d'autant plus sensible à Bernard Palissy que, se croyant sûr du succès, il avait invité tous ses voisins, presque tous ses créanciers, à venir jouir de son triomphe. Il avait mis dans cette fournée ses dernières ressources ; il avait emprunté le bois pour la cuire ; il devait la nourriture de sa famille et de son potier pendant les derniers mois, et en quelques heures il voyait s'effondrer tout un échafaudage d'espoir et de richesse élevé au prix des plus rudes labeurs.

Aussi tomba-t-il malade "et non sans cause" dit-il, "car je n'avais plus le moyen de subvenir à ma famille; je n'avais en ma maison que reproches; au lieu de me consoler on me donnait des malédictions."

Mais sa nature énergique et indomptable reprit bientôt le dessus ; il "considéra en lui-même que le devoir d'un homme tombé en un fossé serait de se relever." Après avoir regagné un peu d'argent dans la pratique de son métier de verrier, il fit encore quelques essais et parvint enfin à se rendre entièrement maître de son art. Il alla se fixer alors à Paris, où sa réputation grandit vite ; ses curieuses et remarquables vaisselles de terre furent très recherchées, et lui donnèrent l'aisance dans laquelle il oublia ses misères passées, et la gloire qui rayonne autour de son nom. Ses plats ornés de serpents, de grenouilles, de poissons, de lézards moulés en relief, sont restés les monuments les plus populaires de son génie; c'est au poids de l'or qu'on paye aujourd'hui ses ouvrages.

Bernard Palissy devint, à la fin de sa vie, une des victimes de l'intolérance religieuse: enfermé à la Bastille pour avoir embrassé la Réforme, il y mourut en 1589, à l'âge de 89 ans.

Après les œuvres exclusivement artistiques de la Renaissance italienne, la faïence française occupe la place la plus importante dans l'histoire de la céramique en Europe ; elle y brille au premier rang par ses qualités exceptionnelles d'originalité, de variété

dans la conception et l'exécution de la forme et du décor.

A côté s'éleva une autre industrie, la fabrication de la porcelaine, connue des Chinois de temps immémorial, mais dont l'Europe n'est en possession que depuis la fin du 17e siècle.

On fabriqua d'abord une porcelaine tendre, qui se prêtait merveilleusement à la décoration, mais d'une qualité médiocre dans ses applications aux usages domestiques. La découverte du kaolin, en Allemagne, dans les premières années du 18e siècle, apporta un élément considérable à l'industrie européenne, en permettant la fabrication de la porcelaine dure.

La première manufacture fut établie à Meissen, en Saxe, et dès ce moment la porcelaine de ce pays acquit une réputation universelle. Elle devint à la mode dans toutes les contrées de l'Europe, et on l'employa à tous les usages. On en fit des tabatières, des pommes de cannes, des manches de couteaux, de cuillères et de fourchettes, et jusqu'à des ornements pour la toilette des dames : de gros papillons en porcelaine de Saxe servaient quelquefois à relever des draperies.

Vers le milieu du 18e siècle Louis XV fonda à Sèvres, près de Paris, la célèbre manufacture qu'on y voit encore aujourd'hui. Pendant quelques années on y fabriqua seulement la porcelaine tendre, parce que la Saxe gardait avec un soin jaloux le secret de sa découverte ; mais au point de vue

artistique les produits de Sèvres furent sans rivaux.

"Tous les ans sous le règne de Louis XV" lisons-nous dans Lacroix, "la manufacture de Sèvres faisait dans une salle du Palais de Versailles une exposition de ses produits, dont le roi lui-même fixait le prix. Les visiteurs cédaient trop souvent au coupable penchant du vol. Un jour Louis XV aperçut le comte*** qui mettait une tasse dans sa poche. Le lendemain un employé de la manufacture se présenta chez le voleur pour lui rapporter, avec la facture à payer, la soucoupe qu'il n'avait pas eu le temps d'enlever.

"Une autre fois, c'est une dame qui s'empare d'un objet de moindre valeur. Le commis préposé à la garde de l'exposition s'approche de cette dame en lui tendant un petit écu. "Madame, lui dit-il avec une extrême politesse, la pièce que je viens de vous vendre ne vaut que vingt-et-une livres, il vous revient donc trois livres sur le louis que vous allez me remettre."

La découverte faite en 1768, près de Limoges, de riches gisements de kaolin, permit à Sèvres de rivaliser glorieusement avec la Saxe, et bientôt de l'éclipser. Cette manufacture est maintenant la première et la plus renommée, et l'on peut y visiter, outre l'exposition de ses admirables produits, un musée curieux de l'art céramique.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Un des arts *les plus* anciens, un de ceux que l'on cultive *le plus.*

Expliquer dans quel cas, avant les mots *plus*, *mieux*, *moins*, l'article prend le genre du sujet auquel il se rapporte.

2° *Que* le fourneau *soit* bouleversé. *Que* le four *fasse* entendre...

Pourquoi le subjonctif dans ces phrases ?

3° *Un vase d'argile*, *une coupe de terre*, *des papillons de porcelaine.*

La préposition *de* est généralement employée pour indiquer la matière ; on emploie aussi la préposition *en.* Le nom de la matière n'est pas précédé de l'article.

Une robe *de soie* ; un chapeau *de paille* ; une montre *d'or ;* un service *de porcelaine* ; des couverts *d'argent*; une cheminée *de marbre...*

4° Quel est le singulier des mots *vitraux*, *chevaux*, *travaux*, *émaux*, *rivaux ?*

Quel est le pluriel des mots *bal*, *carnaval*, *bail* [lease], *éventail*, *hôpital*, *canal*, *détail*, *portail*, *gouvernail ?*

5° Il voulut frapper un grand *coup.*

Idiotismes à expliquer:

Cet homme a reçu un coup d'épée. Ce banquier est sous le coup d'une faillite. Mon cheval est mort d'un coup de sang. J'ai attrapé un coup de soleil. Jetez un coup d'œil sur ce livre. Vous avez fait d'une pierre deux coups. Donnez-moi un coup de main. Je sortais, quand tout à coup je me suis souvenu que... Ce jeune homme a fait un coup de tête. J'ai manqué mon coup. Pour le coup, je n'y comprends plus rien. Cet

enfant est tombé et il est mort sur le coup. Un grand coup de vent a brisé cet arbre.

6° Verbes *protéger*, *voir*, *recueillir*.

Conjuguer ces verbes, à la forme affirmative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps.

NOTA. — Se rappeler que dans les verbes qui ont un *é* fermé à l'avant-dernière syllabe, cet *é* fermé est remplacé par un *è* ouvert devant une syllabe muette, excepté au futur et au conditionnel: *je protège*, *je protégerai*.

7° *Un verrier*. Remarquer les terminaisons *er*, *ier*, dans un grand nombre de noms indiquant les personnes qui exercent un métier, un commerce.

Définir les noms suivants: Un menuisier, un serrurier, un plâtrier, un tapissier, un vitrier, un plombier, un boucher, un boulanger, un épicier, un pâtissier, un drapier, un chapelier, un cordonnier, un carrossier, un horloger, un bijoutier, un quincaillier, un mercier, un papetier.

8° *La verrerie*. — La terminaison *erie*, substituée aux terminaisons *er*, *ier*, sert à former les noms des objets faits ou vendus, et le nom du métier exercé par les personnes ci-dessus désignées. — Faire ce changement, et définir *la menuiserie*, *la chapellerie* [deux *l*]... NOTA. Tous ces noms en *rie* sont féminins.

9° Il y *jette* les pierres de son jardin, *se rappelant* que... *Jette* [infinitif *jeter*]; *rappelant* [infinitif *rappeler*].

La plupart des verbes terminés à l'infinitif en *eler*, *eter*, prennent tantôt un seul *l*, ou un seul *t*, et tantôt deux. Quelle est la règle?

Indiquer quelques verbes en *eler*, *eter*, faisant exception à cette règle.

10° Expliquer l'emploi de l'imparfait, du passé défini et du passé indéfini dans la page 53 depuis : *Si les Egyptiens, les Grecs..*, jusqu'à : *Vers l'année 1542.*

11° Il exerçait *plusieurs métiers. Peu d'*argent, *peu de* chose, *beaucoup de peine.*

Observer que la préposition *de*, employée après les adverbes *peu*, *beaucoup*, ne l'est pas après l'adjectif *plusieurs.*

Indiquer la différence qui existe entre ces deux phrases: *J'ai plusieurs tableaux remarquables. Plusieurs de mes tableaux sont remarquables.*

12° Verbes *appeler*, *jeter*, *acheter*, *peler.*

Conjuguer ces verbes, à la forme négative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps.

VII

LE LOUVRE — LA SAINT-BARTHÉLEMY.

A l'époque où Bernard Palissy produisait ses belles faïences, le Louvre, où nous pouvons les admirer maintenant, n'était pas ce qu'il est devenu depuis, un immense et riche musée contenant les œuvres des plus grands artistes anciens et modernes. Ce superbe palais n'était qu'une simple forteresse au onzième et au douzième siècle ; plus tard il devint la résidence habituelle de presque tous les rois jusqu'à Louis XIV.

C'est François Ier qui, sur l'emplacement de la forteresse primitive, fit commencer le palais actuel par l'architecte Pierre Lescot. Le Louvre fut continué sous Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XVI et Napoléon Ier, et terminé sous le règne de l'empereur Napoléon III ; on y trouve le style de la Renaissance réuni au plus beau style antique.

Dans cette résidence royale habita la reine d'Ecosse Marie Stuart, pendant les dix-huit mois que dura son union avec le roi François II. C'est là aussi qu'elle fut admirée, avant de devenir reine de France, au milieu de la cour brillante et polie du roi Henri II. Ecoutons ce que dit à ce sujet

madame de La Fayette dans le roman qui a pour titre *La Princesse de Clèves* :

"Marie Stuart, reine d'Ecosse, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps ; elle avait été élevée à la cour de France, elle en avait pris toute la politesse, et elle était née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne."

Une autre souveraine, femme de sinistre mémoire, séjourna au Louvre bien plus longtemps que l'infortunée Marie Stuart C'est Catherine de Médicis, épouse du roi Henri II, dont la funeste influence pesa sur la France pendant les règnes de ses trois fils, François II, Charles IX et Henri III. Le massacre de la Saint-Barthélemy, préparé et ordonné par cette reine cruelle, restera éternellement attaché à son nom comme une flétrissure ineffaçable.

Catherine de Médicis, voulant détruire en masse tous les chefs protestants, chercha le moyen de les réunir à Paris. Afin de parvenir à son but, elle proposa de marier sa fille Marguerite avec Henri de Béarn, prince protestant, fils de la reine de Navarre Jeanne d'Albret.

La nouvelle de cette alliance parut, en effet, ainsi que l'avait pensé Catherine, le gage de la réconciliation du parti catholique et du parti protestant.

Les préparatifs de la cérémonie nuptiale attirèrent à Paris une foule immense. On organisa, pour cette occasion, des spectacles, des ballets, des

festins et des jeux. Le mariage fut célébré en grande pompe à Notre-Dame, le 15 août 1572. Un auteur contemporain prétend que lorsque, selon l'usage, le prêtre demanda à Marguerite si elle consentait à prendre pour époux le roi de Navarre, elle ne répondit rien ; alors le roi Charles IX, son frère, lui mit la main sur le cou et la força à baisser la tête ; ce mouvement fut considéré comme un consentement. Après la cérémonie, les mascarades, les ballets, les festins et autres divertissements, occupèrent la cour quatre jours entiers.

Le 23 août, en entrant le soir dans sa chambre au Louvre, Marguerite fut surprise de voir le lit entouré d'une quarantaine de protestants. Ils se trouvaient là pour protéger, pendant la nuit, les nouveaux époux. Au point du jour Henri sortit de la chambre, accompagné de tous ces gentilshommes. Marguerite, que ces précautions avaient empêchée de dormir, dit à sa nourrice de la laisser reposer quelques heures. Mais à peine est-elle endormie, qu'un homme frappe des pieds et des mains à la porte en criant : Navarre ! Navarre ! La nourrice ouvre aussitôt, pensant que c'est le roi. C'était un gentilhomme protestant, M. de Léran, frappé déjà de plusieurs coups d'épée, et poursuivi par quatre archers qui se précipitent avec lui dans la chambre. M. de Léran, pour se garantir de leurs coups, saute sur le lit et se jette dans la ruelle. Le capitaine des gardes arrive, reproche aux archers leur indiscrétion, et les force à se retirer. Il raconte alors à

Marguerite les massacres dont Paris a été le théâtre pendant cette nuit terrible, mais lui assure que son mari est dans la chambre du roi, à l'abri de tout danger.

Suivant une autre version, les assassins vinrent chercher le roi de Navarre jusque dans son appartement, et pour échapper à leurs coups il dut se cacher sous le vertugadin de sa femme (vertugadin était le nom que l'on donnait à des jupes très amples, à la mode à cette époque). Cette version donne une idée de l'ampleur du vertugadin, mais elle est dénuée de toute vraisemblance ; en outre, elle s'accorde fort mal avec le caractère chevaleresque de celui qui fut plus tard Henri IV.

L'historien d'Aubigné raconte que le roi Charles IX, d'une des fenêtres du Louvre, tirait lui-même sur les passants et sur les malheureux qui traversaient la Seine à la nage.

D'après une tradition, pendant la journée du 24 août, le célèbre sculpteur Jean Goujon travaillait à ses sculptures de la cour du Louvre ; le roi, sachant qu'il était huguenot, le coucha en joue, voulant terminer ses massacres par un chef-d'œuvre. Le coup partit, Jean Goujon chancela, s'appuya un instant à son échafaudage, puis roula le long de l'échelle et tomba pour ne plus se relever.

Heureusement pour la mémoire de ce roi sanguinaire, cette tradition ne repose sur aucun témoignage historique.

Le Louvre, depuis Louis XIII, a cessé d'être la

demeure des rois ; mais il est encore aujourd'hui le plus vaste et le plus splendide palais de l'Europe. Là se trouvent réunis les spécimens les plus remarquables de l'art et de l'industrie de tous les pays et de tous les temps. Antiquités assyriennes, grecques, étrusques et égyptiennes ; bas-reliefs, cariatides, fragments d'architecture et mosaïques ; bronzes, pièces d'orfèvrerie, bijoux, ivoires, verreries, cristaux, porcelaines, émaux, faïences et terres-cuites ; fresques, pastels, aquarelles, gravures et dessins ; bustes, statues, groupes de marbre et de bronze ; chefs-d'œuvre de peinture de toutes les écoles ; tapisseries, riches étoffes tissées de soie, d'or et d'argent... tout captive le regard, tout soulève l'admiration dans les galeries superbement décorées de ce somptueux édifice.

Au Louvre était joint le palais des Tuileries, que la reine Catherine de Médicis avait fait commencer par l'architecte Philibert Delorme. Ce palais, où Louis XVI résida peu de temps, fut habité par tous les souverains après lui. Il a été complètement détruit par l'incendie pendant la Commune, en mai 1871.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Faut-il employer les nombres cardinaux ou les nombres ordinaux pour indiquer l'ordre des souverains ?

L'article est-il placé devant le nombre, comme il l'est en anglais : *Charles the first, the second...?*

2° *Au* onzième *et au* douzième *siècle.*

La répétition de l'article n'est pas indispensable. On pourrait dire : *Aux* onzième et douzième *siècles.* Et *Au* onzième *siècle et au* douzième.

3° *La nouvelle* de cette alliance parut, ainsi que *l'avait pensé* Catherine...

Le participe passé qui a pour complément direct le pronom *le, représentant une proposition,* est invariable.

Expliquer la phrase ci-dessus et donner le sens des deux suivantes :

Cette phrase, comme vous *l'avez comprise,* ne serait pas correcte.

Cette phrase, comme vous *l'avez compris,* ne serait pas correcte.

4° Afin de *parvenir à* son but...

Idiotismes à expliquer :

Etes-vous parvenue à comprendre cette règle, madame ? — Je n'ai pas pu y parvenir. Ma lettre vous est-elle parvenue ? Après beaucoup de fatigue nous sommes parvenus au sommet de la montagne. Il n'est pas facile de parvenir à la fortune. Travaillez et vous parviendrez.

5° Verbes *appuyer, envoyer, partir.* Conjuguer ces verbes négativ., au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la première personne du singulier des autres temps.

6° On organisa *des* spectacles, *des* ballets, *des* jeux... *Les* mascarades, *les* festins... L'article doit être répété

devant chaque nom pris dans un sens déterminé.

Mais quand deux noms au pluriel sont unis de manière à former une seule expression, on place l'article devant le premier seulement. Exemple : Un ingénieur des ponts et chaussées. L'école des eaux et forêts. L'impôt des portes et fenêtres. L'académie des inscriptions et belles-lettres.

On peut dire aussi : Les frères et sœurs ; les pères et mères ; les officiers, sous-officiers et soldats... et autres expressions analogues.

7° *Au point du jour.* — Idiotismes à expliquer :

Nous partirons demain au point du jour. Vous arrivez à point. Ce rôti est cuit à point. Je vois qu'avec vous il faut mettre les points sur les i. Cet enfant a été sur le point de mourir. Vous m'avez contrarié au plus haut point. Suivez les instructions du docteur de point en point. Je pourrais vous rendre des points. Tout vient à point à qui sait attendre.

8° Bronzes, bijoux, porcelaines, cristaux, *tout captive* le regard...

Dans une énumération, on supprime l'article pour donner plus de rapidité à la phrase.

Le verbe [*captive*] est au singulier, parce qu'il s'accorde avec *tout*, qui est ici pronom indéfini, masculin singulier.

9° Verbes *pouvoir*, *entrer*, *dormir*.

Les conjuguer à la forme négative interrogative, au présent de l'indicatif et du conditionnel.

Indiquer la première personne du singulier des autres temps.

VIII

MONTAIGNE. — MALHERBE.

"Tandis que les guerres de religion ensanglantaient la France, et que la Saint-Barthélemy donnait au monde le hideux spectacle d'un roi conspirateur et assassin", le meilleur écrivain français du XVIe siècle, Michel Montaigne, écrivait ses *Essais* dans son château du Périgord.

"L'enfance de Montaigne, lisons-nous dans l'Histoire de la Littérature de M. Demogeot, s'était épanouie dans une atmosphère de liberté et de bonheur. Le matin c'est le son harmonieux des instruments qui terminait son sommeil: l'étude, qui coûte aux autres enfants de si pénibles efforts, s'effaçait pour lui sous les apparences des jeux de son âge : il apprit le latin comme sa langue maternelle, par la conversation des personnes qui l'entouraient.

"Cette éducation en serre chaude, qui n'est peut-être pas la meilleure en général, se trouva la mieux appropriée au génie de Montaigne.... Il n'eut point d'ambition: sa vie était si douce sans elle! point ou peu d'affaires: sa vie sans elles était si bien remplie ! Il veut le bonheur par la sagesse, non pas la sagesse triste et chagrine, mais douce, agréable, *mère nourrice des plaisirs humains. Qui me l'a masquée,*

s'écrie-t-il, *de ce faux visage pâle et hideux? Il n'est rien de plus gai, de plus enjoué et presque de plus folâtre. La vertu n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Qui sait son adresse y peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes.*"

Montaigne semble n'obéir qu'à son imagination et à sa fantaisie, "il choisit un sujet, le quitte, le reprend, promet une matière dans le titre, en traite une autre dans le chapitre... Malgré toutes ses excursions, il a constamment en vue un seul objet, qu'il nous peint, qu'il nous montre, qu'il nous explique sans cesse, c'est lui-même, ou plutôt c'est nous, c'est l'homme tel qu'il fut, tel qu'il sera toujours : et c'est là le secret de l'immortalité de son ouvrage."

Dans la tristesse et dans la joie, dans la misère comme dans la prospérité, on trouve, en parcourant les *Essais*, quelque page qui vous apporte une consolation ou un conseil. Un chapitre nous dira que l'aisance et l'indigence dépendent de l'opinion d'un chacun ; que la richesse, la gloire, la santé, n'ont de beauté et de plaisir que ce que leur en prête celui qui les possède, et que notre âme est seule cause et maîtresse de sa condition heureuse ou malheureuse. "De même que pour un fainéant l'étude est un tourment ; que c'est l'abstinence du vin pour un ivrogne· que la frugalité est un supplice pour le luxurieux, et l'exercice une torture pour l'homme délicat et oisif: il en est ainsi du reste... Pour juger des choses grandes et hautes il faut une

âme de même ; autrement nous leur attribuons le vice qui est le nôtre : un aviron droit semble courber dans l'eau ; il n'importe pas seulement qu'on voie la chose, mais comment on la voit."

Ailleurs Montaigne nous montrera le merveilleux effort de la conscience, " qui nous fait trahir, accuser et combattre nous-mêmes, nous sert de bourreau et nous frappe sans cesse de fers invisibles.

La peine naît à l'instant où la faute est commise ; quiconque attend la peine la souffre, et quiconque l'a méritée l'attend... La méchanceté fabrique des tourments contre soi, comme la guêpe pique et blesse autrui, mais plus encore elle-même, car elle y perd son aiguillon et sa force pour jamais, et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite.... Aucune cachette ne sert aux méchants, disait Epicure, parce qu'ils ne se peuvent assurer d'être cachés, la conscience les découvrant à eux-mêmes.

Comme elle nous remplit de crainte, elle nous remplit aussi d'assurance et de confiance ; et je puis dire avoir marché en plusieurs hasards d'un pas bien plus ferme, en considération de la secrète science que j'avais de ma volonté et de l'innocence de mes desseins. Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, dit Ovide, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance."

Transcrivons maintenant un passage du chapitre sur *La Colère.*

"Il n'est passion qui ébranle tant la sincérité des jugements que la colère. Aucun n'hésiterait à

punir de mort le juge qui par colère aurait condamné son criminel ; pourquoi est-il plus permis aux pères et aux pédants (*maîtres d'école*) de fouetter les enfants et de les châtier étant en colère? Ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment sert de médecine aux enfants: et souffririons-nous un médecin qui fût animé et courroucé contre son patient ?

Nous-mêmes, pour bien faire, ne devrions jamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la colère nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'émotion, remettons la partie: les choses nous sembleront autres quand nous serons apaisés et refroidis. Pour lors c'est la passion qui commande, c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous : au travers d'elle, les fautes nous apparaissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillard. Celui qui a faim use de viande ; mais celui qui veut user de châtiment n'en doit avoir ni faim ni soif. Et puis, les châtiments qui se font avec poids et discrétion sont reçus bien mieux et avec plus de fruit par celui qui les souffre ; autrement, il ne pense pas avoir été justement condamné par un homme agité de colère et de furie....

Suétone raconte que Caïus Rabirius ayant été condamné par César, ce qui lui servit le plus envers le peuple, auquel il en appela, pour lui faire gagner sa cause, ce fut l'animosité et l'âpreté que César avait apportées en ce jugement. "

On voit, par ces extraits qu'il serait facile de mul-

tiplier à l'infini, quels fruits on peut retirer de la lecture des Essais, et quelles sources intarissables de réflexions ils renferment.

Montaigne prit pour devise: *Que sais-je?* montrant ainsi le doute qui envahissait son âme et qui la troublait. Malgré cette devise, il n'a jamais douté de Dieu ni de la vertu; les beaux sentiments, les actions nobles et grandes lui ont inspiré plus d'une page admirable, de même que les erreurs et les vices de l'humanité lui ont arraché d'éloquentes protestations.

Son scepticisme était complet en matière de langage, et il ne s'arrêtait pas aux subtilités de la grammaire. Pour lui, la pensée l'emportait sur la manière de la rendre, le fond dominait la forme: « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent l'imagination de celui qui écoute, de façon qu'il n'ait aucune souvenance des mots. »

Un autre s'enorgueillit d'être appelé le tyran des mots et des syllabes : ce fut un poète, Malherbe, né vingt-deux ans après Montaigne (1555), et qui mourut trente-six ans après lui, en l'année 1628.

Malherbe ne se piquait pas d'être savant; il se bornait à bien posséder le français, à l'étudier continuellement, à l'épurer de plus en plus, et à débarrasser la poésie du jargon barbare qu'on y avait récemment introduit. Presque tous les soirs, dans sa chambre, on faisait des conférences sur la langue et sur la poésie française.

Ce tyran des mots travaillait à faire une langue expressive et correcte. Quand on lui demandait son avis sur quelques mots français, il renvoyait ordinairement aux portefaix, disant qu'ils étaient ses maîtres pour le langage.

Il écrivait peu, et ne parvenait qu'à force de travail à terminer ses ouvrages. On a calculé que, pendant les onze années les plus fécondes de sa vie, il n'a pas composé, en moyenne, plus de trente-trois vers par an.

Malherbe était vif et brusque dans sa conversation et dans ses manières. Il disait tout ce qu'il pensait, tout ce qui lui venait à l'esprit, avec une liberté allant souvent jusqu'à la licence. Ainsi, un jour l'archevêque de Rouen l'invita à dîner, pour qu'il allât ensuite entendre un de ses sermons. Malherbe s'endormit au sortir de table ; et comme le le prélat le fit réveiller pour le mener au sermon : "Dispensez-m'en, je vous prie" lui dit-il, "je dormirai bien sans cela."

Le roi Henri IV l'avait en grande estime et lui accorda une pension; la reine Marie de Médicis et son fils Louis XIII le traitèrent fort bien aussi ; mais malgré toute la considération dont il jouissait, il ne fut jamais riche. Il logeait ordinairement dans une chambre garnie, pauvrement meublée, où se trouvaient seulement sept ou huit chaises de paille ; aussi, quand elles étaient toutes occupées, s'il survenait quelque autre visiteur il lui criait à travers la porte: "Attendez, il n'y a plus de chaises."

Une fois il avait invité quatre amis à dîner. Le poète Racan et un autre gentilhomme descendirent chez lui la veille, et furent invités à prendre part au festin ; il devait donc y avoir sept personnes à table. Malherbe donna l'ordre à son domestique d'acheter sept chapons ; on les fit bouillir et l'on en servit un à chaque convive. Ce fut là tout le dîner.

Cette uniformité de mets surprit les invités. L'amphitryon se tira d'affaire en leur disant: "Messieurs, je vous aime tous également, c'est pourquoi je veux vous traiter tous de la même manière; il ne faut pas que l'un de vous ait quelque avantage sur l'autre"

Si Malherbe était brusque dans ses manières, c'était avec les hommes seulement; avec les femmes au contraire, on le voyait, le plus souvent, prévenant et doux: "Dieu, disait-il, se repentit d'avoir fait l'homme, il ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme."

Il avait eu plusieurs enfants; il eut le chagrin de leur survivre, apprenant ainsi, par une cruelle expérience, ce qu'il exprimait par ces quatre vers dans une Elégie restée célèbre :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le dernier de ses enfants fut tué en duel en 1627; la douleur que Malherbe en éprouva abrégea ses jours, et il mourut l'année suivante. Une heure

avant de mourir, après une espèce d'agonie il se réveilla en sursaut pour reprendre sa garde sur un mot qui lui choquait l'oreille. Son confesseur l'ayant réprimandé pour cela, Malherbe lui répondit qu'il défendrait jusqu'à sa mort la pureté de la langue française.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Il n'est rien de *plus* gai, de *plus* enjoué, de *plus* folâtre.

Le mot *plus* doit être répété devant tous les adjectifs au comparatif. Il faut aussi répéter le mot *moins* devant tous les adjectifs au comparatif d'infériorité.

Au comparatif d'égalité (*aussi.....que*), *aussi* doit être répété devant chaque adjectif, lorsque ces adjectifs se rapportent au même nom et qu'on ne les compare pas entre eux.

Par exemple, il faudrait dire: Cette demoiselle est *aussi* bonne, *aussi* belle et *aussi* aimable *que* sa mère.

Et: Cette demoiselle est *aussi* bonne *que* belle.

2° *Quiconque* attend la peine la souffre...

Quiconque est un pronom qui n'a pas de pluriel; il est employé *seulement pour les personnes.*

Il est du masculin, à moins que la phrase n'indique clairement qu'il représente une femme.

Mesdemoiselles, quiconque sera attentive, sera récompensée.

3° *Soi, soi-meme.*

Il faut employer *soi* au lieu de *lui*, d'*elle*, après un

verbe à l'infinitif, et aussi avec un pronom indéfini (*quiconque*, *chacun*, *tout le monde*, *personne....*)

Chacun ponr soi est un commun proverbe.... *On* a souvent besoin d'un plus petit *que soi*. *Vivre chez soi* vaut mieux que vivre chez les autres.

Soi est employé de préférence à *lui* ou *elle*, avec un nom déterminé de chose: *La méchanceté* fabrique des tourments *contre soi*.

Soi est quelquefois employé avec un nom de personne déterminé; mais dans ce cas on emploie généralement *lui*, *elle*.

Même est souvent placé après un nom et un pronom, pour donner plus de force à l'expression.

Cet homme est la patience *même*. Est-ce lui, vraiment, qui a fait cela? — Oui, c'est *lui-même*.

4° C'est lui-même ou *plutôt* c'est nous.

Quelle est la différence entre *plutôt* et *plus tôt*?

Exemples.

5° *Dispensez-m'en*. Vous allez à campagne? *Menez-m'y*.

Quelle est la règle pour placer deux pronoms:

1° Après un verbe à l'impératif?

2° Avant un verbe à un autre temps?

En est placé *après* tous les autres pronoms, soit avant soit après un verbe.

Exemple: Cette demoiselle veut des fleurs, je *lui en* donnerai, donnez-*lui-en* aussi.

Il n'y a pas de glace dans cette eau, mettez-*y-en*. — *J'y en* mettrai.

Y est toujours placé avant *en*, mais après tous les autres pronoms: Cet enfant veut aller au cirque, menez-*l'y*. — Je *l'y* ai mené une fois, je *l'y* mènerai encore.

Nota. — Pour l'euphonie il faut ajouter un *s* à l'impératif avant *en* et *y*, à la seconde personne du singulier de la première conjugaison: *vas-y*, *prêtes-en.*

6° Rechercher les subjonctifs qui sont dans ce chapitre et expliquer l'emploi de ce mode.

7° Traduire en anglais ces expressions: Il n'y a plus de chaises. Il y a plus de chaises qu'il n'en faut. Vous étudiez plus que moi. Plus vous étudierez le français, plus vous comprendrez les beautés de cette langue. Pendant les années les plus fécondes de sa vie, il n'a pas composé plus de trente-trois vers par an. J'apprécie de plus en plus l'intelligence et l'énergie des américains. Cet auteur a plus d'imagination que de talent.

8° Quelle est la signification de *près de* et de *prêt à*?

IX

LA MODE ET LE LUXE

Un écrivain anglais, Mrs. Troloppe, écrivait ceci vers l'année 1835: "Allez où vous voudrez, vous y verrez les modes françaises; mais à Paris seulement vous verrez la manière de les porter.... Le dôme des Invalides, les tours de Notre-Dame, la colonne Vendôme, les moulins de Montmartre appartiennent moins essentiellement et moins exclusivement à Paris, que le style d'un chapeau, d'un bonnet, d'un châle, d'une boucle de cheveux, d'un gant, portés là par une Parisienne."

Il n'était pas nécessaire de faire cette citation pour prouver que le type du costume féminin a généralement son origine à Paris, et que la mode se répand de là dans la province, en même temps qu'elle pénètre dans toutes les régions de l'Europe, en Amérique et dans une partie de l'Asie.

Comme c'est au 16e siècle seulement que le costume commença à prendre, en France, une forme élégante, il nous a paru intéressant et instructif de consacrer ici quelques pages à ce sujet.

Jusqu'à cette époque, malgré la richesse des étoffes et la recherche des ajustements, l'épaisseur des tissus employés s'opposait à la souplesse des

draperies; mais lorsque les progrès de l'industrie firent adopter la soie et d'autres étoffes légères, le vêtement féminin subit des transformations importantes.

La plus grande innovation dans le costume, au 16e siècle, fut l'apparition du *vertugadin*. Cet appareil se composait de larges cerceaux de fer, de bois ou de baleine, qui faisaient remonter la robe autour de la taille, et lui donnaient une ampleur immense. Cette machine ronde et monstrueuse, comme l'appelle madame de Motteville dans ses Mémoires, subsista jusque vers l'année 1630; alors elle s'éclipsa tout à coup. Mais l'éclipse n'en fut que momentanée; le vertugadin reparut plus tard sous le nom de *panier*, et de nos jours sous celui de *crinoline*.

Si les femmes étaient énormes, les hommes le devinrent aussi: on rembourra leurs hauts-de-chausses avec du crin, de la laine ou du coton, en sorte que leur ampleur, de la taille aux genoux, atteignit des dimensions exagérées.

Catherine de Médicis introduisit d'Italie en France la *fraise*, espèce de col double à plis tuyautés, fortement empesé, qui entourait le cou et s'élevait parfois jusqu'au-dessus des oreilles. La fraise était très incommode, elle devint cependant à la mode aussi bien pour les hommes que pour les dames.

Brantôme raconte qu'un jour un gentilhomme, causant avec la reine, exprima sa surprise de voir ces grands cols tuyautés ; il pensait qu'un ornement aussi

volumineux devait être très gênant à table. Catherine se mit à rire. Un instant après, un domestique lui apporta la bouillie qu'elle avait l'habitude de manger dans l'après-midi. Elle prit une longue cuillère, mangea sa bouillie très aisément et sans tacher sa fraise, puis, s'adressant au gentilhomme qui l'avait observée pendant cette opération: " Vous voyez, lui dit-elle, qu'avec un peu d'attention on vient à bout de tout."

Cette reine introduisit aussi en France la mode de se peindre la figure avec du rouge et du blanc.

Vers la même époque, quelques dames adoptèrent l'habitude de porter de petits masques de velours noir, qui couvraient à moitié la figure. Le prétexte de cette mode était de protéger le teint, mais en réalité les dames cherchaient seulement à se cacher sous ce masque: de là le nom de *cache-laid* donné quelquefois à cet objet ridicule. On le désignait plus souvent sous le nom de *loup*, à cause de la frayeur qu'inspiraient aux enfants les personnes affublées de ce morceau de velours noir. L'usage du loup, quoique très incommode, se maintint jusqu'au début du règne de Louis XV.

Les premiers bas de soie furent tricotés en France en 1559: le roi Henri II les porta. Les bas, auparavant, étaient formés de morceaux d'étoffes cousus ensemble; plus anciennement, au moyen-âge, on se couvrait les jambes avec du drap, de la toile ou de la peau, serrés avec des cordons ou de minces lanières de cuir.

Tant que la toile fut grossière, on la dissimula le plus possible. Mais le tissage se perfectionna beaucoup au 16e siècle; on fabriqua des mousselines légères; les dentelles firent aussi leur apparition. Alors, pour montrer ces fines toiles, ces dentelles et ces mousselines, on découpa à l'excès tous les vêtements, ceux des hommes comme ceux des dames; on ne vit plus que pourpoints tailladés, corsages ouverts, manches à crevés. La mousseline apparut partout; il fallut lui donner des appuis, comme on avait donné à la soie les cerceaux du vertugadin; les collerettes des dames et les fraises des hommes furent maintenues raides au moyen de fils de laiton; et l'on vit se dresser, derrière la tête des dames, d'immenses cols amidonnés, ressemblant à de larges niches de mousseline.

Sous Henri IV et même sous le règne de son prédécesseur Henri III, on ouvrit beaucoup les corsages des robes; et quoique la dentelle fût partout à profusion, la décence n'était pas toujours observée.

Henri IV aimait beaucoup les plaisirs et les fêtes; là, comme sur les champs de bataille, il était sans rival: aussi régnait-il à la cour un très grand luxe, trop bien soutenu par les nombreuses favorites du roi. Ce fut à partir de cette époque, surtout, que toutes les nations de l'Europe demandèrent leurs inspirations à la France, acceptèrent ses modes avec enthousiasme, et s'empressèrent de les imiter.

Marguerite de France, épouse de Henri IV, appelée par les courtisans la déesse, était fort belle

et aussi extrêmement aimable et gracieuse, mais très grosse. Comme on ne connaissait pas alors le corset tel qu'il existe aujourd'hui, elle comprimait sa taille au moyen de lames d'acier fixées dans ses corsages; son exemple trouva bien des imitatrices.

Les parfums étaient prodigués partout, même sur la chaussure. Les dames, pour avoir de l'éclat, couvraient leurs joues de couches de blanc de plomb et de vermillon; elles conservaient la fraîcheur de leur teint en appliquant du lard sur leur figure pendant la nuit.

L'emploi des couleurs persista longtemps; les dames se peignaient les joues, les lèvres, les sourcils et les épaules même: c'étaient de vrais pastels. On raconte qu'un ambassadeur turc à la cour de Louis XIV, ayant été interrogé sur la beauté des dames françaises, répondit: " Il m'est impossible de donner mon opinion là-dessus, je ne suis pas connaisseur en peinture. "

La coiffure des hommes subit une modification importante sous le règne de François Ier. Avant lui, les rois de France portaient les cheveux longs et ne laissaient pas croître leur barbe. François Ier commença par observer cette coutume. Mais un jour de fête, se trouvant à Romorantin pendant l'hiver, il s'amusait avec quelques seigneurs de sa suite à attaquer à coups de boules de neige le logis du comte de Saint-Pol; ce dernier se défendait avec trois ou quatre amis. Un tison, jeté par mégarde, atteignit le roi à la tête et le blessa grièvement; il

fallut lui couper les cheveux très courts. Or, comme il avait un très beau front, que d'ailleurs les Suisses et les Italiens portaient les cheveux courts et la barbe longue, il trouva cette mode plus à son gré et la suivit. Son exemple fit adopter cet usage dans toute la France. Le clergé et le parlement résistèrent longtemps, mais ils finirent par se soumettre.

Sous le règne de Henri IV, tous les hommes, sans distinction de classe, portaient la barbe longue; on se servait de cire pour lui donner une tournure élégante.

Nous aurons à revenir encore sur ce sujet de la mode, aussi inépuisable que les inventions de la mode elle-même.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Les noms terminés en *ion* sont généralement féminins. Exceptions principales: Un bastion, un champion, un lampion, un million, un scorpion.

Tous les noms terminés en *ure* sont féminins.

2° *Commencer a, commencer de.*

Après quelques verbes on peut employer indifféremment la préposition *à* ou la préposition *dé* avant l'infinitif qui suit. Tels sont: aimer, commencer, consentir, continuer, contraindre, demander, forcer, s'efforcer, etc,.

3° Ce col devait être *gênant.*

Idiotismes à expliquer:

Cet habit *me gêne.* Nous sommes trop *gênés* dans

cette voiture. *Vous me gênez.* Vous êtes vraiment *sans gêne.* Vous n'êtes vraiment *pas gêné.* Etes-vous dans la *gêne?* *Ne vous gênez* pas avec moi si vous avez besoin d'argent. *C'est gênant* de ne pas trouver de voiture aujourd'hui. Ce paquet *vous gêne-t-il?* Non, il ne me *gêne pas.*

4° *Venir à bout de....* Idiotismes à expliquer: Ce travail est trop difficile, je n'en viendrai jamais *a bout.* Je suis à bout de forces. Ne me poussez pas à bout. Cet homme est *à bout* d'argent. Cet avocat est *à bout* d'arguments. Cette famille est très économe, cependant elle parvient difficilement à *joindre les deux bouts.* Cet homme a été tué d'un coup de pistolet *à bout portant.*

5° Les joues, les lèvres, les sourcils, les épaules *même.*

Même est adverbe, et par conséquent invariable:

1° Après plusieurs noms [Exemple ci-dessus];

2° Quand il modifie un adjectif ou un verbe. Exemples: Tous les hommes, *même* les plus malheureux, tiennent à la vie. Ses amis lui ont prêté et *même* donné de l'argent.

Il est adjectif, et par conséquent variable, quand il accompagne un nom ou un pronom.

Exemples: J'ai déjà vu ces *mêmes* tableaux. — Ces demoiselles font leurs chapeaux *elles-mêmes.* — Ici toutes les maisons sont *les mêmes.*

Lorsque *même* suit un seul nom au pluriel et qu'il peut être déplacé et mis devant le nom, on peut l'écrire au singulier ou au pluriel.

Les sauvages *mêmes* reconnaissent un Dieu créateur ; ou: Les sauvages *même* reconnaissent...

6° Pronom indéfini *on* (quelquefois *l'on* par euphonie).

L'attribut de *on* est généralement au masculin singulier. Mais si le sens indique clairement que *on* représente un nom féminin ou un nom pluriel, l'attribut s'accorde avec le nom représenté. Exemple: Quand *on* est *riches* et *bonnes*, *mesdames*, la charité est un devoir et un plaisir.

On doit être répété devant chaque verbe dont il est le sujet.

7° Indiquer les raisons de l'emploi de l'imparfait et du passé défini dans les pages 82 et 83, depuis: *Marguerite de France*, jusqu'à: *La coiffure des hommes.*

8° Quelle est la place des adjectifs en français ?

9° Verbes *peindre*, *croître*, *couvrir*.

Les conjuguer à la forme affirmative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps.

10° Expliquer les phrases suivantes:

Le roi trouva la mode plus à son gré. Cette affaire ne va pas à mon gré; bon gré mal gré j'en viendrai à bout. J'ai acheté une maison de gré à gré; il faudra que le locataire actuel en sorte, de gré ou de force. Je vous sais gré, monsieur, de ce que vous avez fait pour moi. Dans ce magasin je n'ai rien trouvé à mon gré.

X

RICHELIEU ET L'ACADEMIE FRANÇAISE.

CORNEILLE.

Malherbe, nous l'avons vu plus haut, fixa le style et la langue poétique dont nos grands poètes se servirent ensuite. A côté de ce tyran des mots et des syllabes, un autre tyran surgit, qui voulut compléter son œuvre : ce fut le cardinal de Richelieu.

Le grand ministre de Louis XIII n'était pas seulement un profond politique, il ambitionnait aussi la gloire littéraire, et après avoir brisé l'orgueil de l'aristocratie et complété l'unité de la France, il voulut donner de la fixité à la langue; dans ce but il créa l'Académie Française. Cette institution remonte à l'année 1635; mais tandis que beaucoup d'autres, moins anciennes, sont depuis longtemps disparues, l'Académie a survécu à tous nos bouleversements politiques.

Les académiciens sont au nombre de quarante; à la mort de l'un d'eux, on pourvoit par l'élection à son remplacement. Occuper un fauteuil à l'Académie est l'ambition de bien des hommes : écrivains, orateurs, personnages politiques même, comptent dans leurs rangs de nombreux candidats, toujours prêts à solliciter les suffrages. La réception d'un nouveau

membre est une grande solennité, et un auditoire choisi se presse chaque fois au palais de l'Institut pour entendre le discours du récipiendaire.

Lors de la création de l'Académie, le directeur seul occupait un fauteuil, les autres membres étaient assis sur de simples chaises. Mais le cardinal d'Estrées, devenu très infirme et cherchant un adoucissement à son état dans son assiduité aux séances, demanda la permission de faire apporter pour lui un siège plus commode. On transmit cette demande à Louis XIV. Le roi, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du Garde-Meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Institut, et confirma par là l'égalité de tous les membres.

Le cardinal de Richelieu voulait être auteur dramatique; il esquissait parfois le plan d'une tragédie, et en faisait écrire les vers par quelques poètes, au nombre desquels se trouvait Pierre Corneille.

Chaque poète faisait son acte; le cardinal jugeait, corrigeait et payait. Corneille s'avisa de changer quelque chose au plan d'un acte dont il était chargé; cette indiscipline déplut au cardinal, et il licencia l'audacieux poète. Libre alors de suivre sa voie " Corneille trouva dans le sujet du Cid la révélation de son génie; il y découvrit le principe tragique qui fit désormais toute sa force. L'admiration fut le sentiment qu'il chercha à faire naître.... Du premier pas il atteignit le but suprême de l'art: il sut à la fois émouvoir les âmes et les agrandir." Plus tard

nous étudierons ses œuvres, maintenant nous nous contentons de les signaler, au moment où l'ordre chronologique les rappelle à notre souvenir.

L'apparition du *Cid* (1636) fut saluée d'un cri d'enthousiasme. Ce chef-d'œuvre rehaussait la gloire des lettres, et Richelieu aurait dû en être fier; mais la jalousie de l'écrivain l'emporta sur le patriotisme de l'homme d'Etat. Il demanda à l'Académie qu'il venait de fonder de juger cette œuvre, et les académiciens, en serviteurs dociles, la critiquèrent par obéissance pour leur maître. Le jugement de l'Académie ne put rien contre la sublime tragédie. Le public fut plus juste, et le proverbe *beau comme le Cid* devint la formule par laquelle il manifesta son admiration.

Corneille devait monter plus haut encore. En 1639 parut *Cinna*, que l'on peut considérer comme son chef-d'œuvre. « Cinna est une conception dramatique d'une grandeur imposante, c'est la royauté divinisée par la clémence. »

L'année suivante le grand poète donna *Polyeucte*, dont la conception est regardée par quelques critiques comme plus hardie et l'exécution plus parfaite. Avant de publier Polyeucte, Corneille l'avait lu à l'hôtel Rambouillet, où se réunissaient les Précieuses, dames d'une société d'élite qui se proposait de *dévulgariser* la langue. Ces beaux-esprits en écoutèrent froidement la lecture; au théâtre, au contraire, Polyeucte ne rencontra que des admirateurs.

Le cardinal de Richelieu reconnut enfin l'injustice dont il s'était rendu coupable, et l'Académie se montra fière d'admettre dans son sein le sublime poète qu'elle avait eu la faiblesse de critiquer.

Corneille est considéré comme le vrai créateur de l'art dramatique en France. Jusqu'à l'époque où parurent ses tragédies, le goût du théâtre, très répandu parmi le peuple, n'était pas en faveur dans les classes élevées de la société. Au parterre, où l'on se tenait debout, des querelles surgissaient sans cesse, à chaque instant le spectacle était interrompu par des cris, des coups de sifflets, des conversations à voix haute. Mais la protection que Richelieu, et plus tard Louis XIV, accordèrent au théâtre, et aussi le mérite éclatant des œuvres dramatiques qui parurent alors, modifièrent les dispositions des classes élevées, et propagèrent parmi elles le goût du spectacle.

Les représentations avaient lieu dans l'après-midi, de deux heures à quatre heures et demie; les femmes commencèrent à s'y montrer, ce qu'elles n'auraient pas pu faire, auparavant, sans scandale. La mise en scène était des plus simples: une estrade sur des tréteaux, quelques toiles peintes, quelques lampes rangées le long de la rampe; rien de plus.

Des loges, très mal disposées, on pouvait à peine voir et entendre les acteurs; aussi les jeunes gens nobles préféraient-ils s'asseoir autour de la scène, pour mieux voir et pour être vus. Cet usage, très gênant pour les acteurs, avait l'inconvénient de

détruire toute illusion; il persista néanmoins jusqu'au milieu du 18e siècle.

C'est dans Andromède, tragédie de Corneille représentée en 1650, que l'art du machiniste se déploya pour la première fois en France. On y vit le char de Junon et l'étoile de Vénus. La déesse de la beauté était assise au milieu d'un nuage, le visage éblouissant de lumière; les rayons qu'elle projetait formaient une immense étoile suffisante pour éclairer la scène. Le grondement du tonnerre, la lumière rapide des éclairs, furent parfaitement imités.

Aujourd'hui tout cela nous paraîtrait bien primitif et bien simple; le machiniste, en utilisant les belles découvertes de la science, parvient, pour ainsi dire, à dévoiler à nos yeux tous les secrets et toutes les merveilles de la création. Mais il ne faut pas oublier, pour apprécier les progrès accomplis au commencement du 17e siècle, qu'à l'époque de Corneille quelques lampes fumeuses composaient tout l'éclairage de la scène et de la salle.

Le public, avons-nous dit, ne se gênait pas pour troubler les représentations et interrompre une pièce; parfois aussi il se montrait de très bonne composition et plein d'indulgence. Ainsi un jour un des meilleurs acteurs de l'hôtel de Bourgogne, Baron, vieux alors, jouait le rôle du Cid. Quand il arriva à ces vers:

> "Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années",

un rire général éclata parmi les auditeurs à la fin du

premier hémistiche. Baron recommença en accentuant ces mots: *Je suis jeune, il est vrai*; les rires redoublèrent. Alors il s'avança au bord de la scène, et, s'adressant au public: "Messieurs", dit-il, "je vais recommencer une fois encore; mais j'ai l'honneur de vous prévenir que, si l'on rit de nouveau, je quitterai le théâtre pour n'y plus reparaître." Un acteur qui se permettrait aujourd'hui une pareille incartade serait sifflé à outrance, et devrait se soumettre à faire des excuses avant de reparaître devant le public; mais Baron était aimé, on aurait regretté de ne plus l'entendre, on l'écouta sans rire.

Un autre trait encore pour prouver la tolérance des spectateurs. Une tragédie de Thomas Corneille, frère du grand Corneille, avait eu plus de quatre-vingts représentations, et toujours on la redemandait. Les acteurs étaient ennuyés de jouer si longtemps la même pièce. L'un deux s'avança un jour vers la rampe et dit: "Messieurs, vous ne vous lassez pas d'entendre Timocrate (c'était le titre de la tragédie), quant à nous, nous sommes las de le jouer et nous risquons d'oublier nos autres pièces; trouvez bon que nous cessions de le représenter." Le public consentit à laisser retirer Timocrate. En rappelant cette anecdote, nous nous demandons ce que diraient aujourd'hui ces mêmes acteurs, fatigués après quatre-vingts représentations, s'ils avaient un rôle à remplir dans une des pièces, souvent très médiocres, qui tiennent l'affiche pendant trois et quatre cents soirées consécutives.

Les deux frères Corneille vivaient dans une grande intimité. Ils habitaient, à Rouen, une maison d'un seul étage sur rez-de-chaussée, qu'on y montre encore. Pierre occupait le haut. Lorsque après s'être longuement promené en gesticulant dans sa chambre, il ne pouvait venir à bout d'un vers, il soulevait une trappe pratiquée dans le plancher et criait : "Thomas, donne-moi une rime pour tel mot." Thomas, qui trouvait facilement les rimes, donnait aussitôt à son frère celle qu'il demandait. Celui-ci, adaptant le mot à sa pensée, continuait de dicter à sa femme des vers qu'elle écrivait sur ses genoux.

Bien des échecs attristèrent la vie du grand poète. Vieux et découragé, il assistait aux succès d'un émule dont nous aurons à parler bientôt. De plus, il était pauvre. Un autre poète, Boileau, son admirateur et son ami, demanda pour lui une pension au roi Louis XIV; grâce à cela Corneille put passer les dernières années de sa vie à l'abri du besoin. Il mourut en l'année 1684, à l'âge de 78 ans; sa statue orne une des places de Rouen, sa ville natale.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Un autre tyran surgit, *qui voulut....*

Le pronom relatif doit être placé auprès de son antécédent, pour éviter toute équivoque ; mais il peut en être séparé par des verbes ou des adjectifs. Exemples.

2° *Après avoir brisé... Après s'être promené.*

Quand la préposition *après* est suivie d'un infinitif, c'est le passé de l'infinitif que l'on doit employer.

Si *après* est suivi de la conjonction *que*, il faut employer un des temps composés de l'indicatif. Exemples: *Après qu'il eut brisé; après qu'il s'était promené; après qu'il aura fini...*

3° D'autres institutions *sont* depuis longtemps *disparues.*

Quels sont les verbes neutres (ou intransitifs) qui sont toujours employés avec l'auxiliaire *être*?

Quels sont ceux qui sont employés tantôt avec l'auxiliaire *être*, tantôt avec l'auxiliaire *avoir?*

4° Quelques poètes au nombre *desquels...* Un acte *dont* il était chargé.

Dont peut-être souvent employé pour remplacer *de qui*, *duquel*, *desquels...*

Pourrait-on dire: Quelques poètes au nombre *de qui?*

Quelques poètes au nombre *dont?* Un acte *de qui?*

Comment faut-il employer *dont?*

5° *Le cardinal jugeait, corrigeait et payait!*

Pourquoi l'imparfait? Pourquoi le sujet n'est-il pas répété?

6° Verbes *payer*, *vivre*, *pourvoir.*

Les conjuguer, à la forme négative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la première personne du singulier des autres temps.

7° *Le goût du spectacle.*

Donner les différentes significations du mot *goût*, avec des exemples.

8° Ce qu'elles *n'auraient pas pu* faire auparavant....

Le verbe *pouvoir* est au conditionnel passé. Ce temps exprime qu'une chose serait arrivée ou aurait pu arriver à une époque passée, si une autre chose avait eu lieu, et aussi qu'une chose ne serait pas arrivée si une autre n'avait pas eu lieu.

Expliquer l'emploi de ce temps dans la phrase ci-dessus, et donner d'autres exemples.

9° On l'écouta *sans rire.* Un autre trait *pour prouver. En rappelant* cette anecdote.

Quel temps du verbe faut-il employer après les prépositions?

10° Une tragédie *avait eu* plus de *quatre-vingts* représentations. *Quatre cents* soirées.

Pourquoi le verbe *avoir* est-il au plus-que-parfait?

Pourquoi *vingt* et *cent* ont-ils un *s*?

NOTA. — *Vingt* et *cent* ne prennent jamais de *s* quand ils sont employés pour *vingtième*, *centieme.* Exemples: Ouvrez le livre à la *page quatre-vingt* (pour: à la quatre-vingtième page). L'an *mil huit cent quatre-vingt.* Je demeure avenue Madison *numéro deux cent* (deux centième numéro).

11° *Bien des* échecs attristèrent....

Quel est ici le sens de *bien*? Pourquoi y a-t-il *bien des* au lieu de *bien de*? Comment faudrait-il écrire, si *bien* était remplacé par *beaucoup*?

Idiotismes à expliquer:

Voulez-vous sortir avec moi? Je le veux bien. — Comment va votre frère aujourd'hui? Il est bien mieux. — Vous avez bien fait de consulter un médecin. — Ne dites jamais: J'ai bien le temps de faire cela; il vaut bien mieux ne jamais remettre les choses au lendemain. — C'est bien, j'observerai ce précepte. — Croyez bien que je n'ai pas voulu vous blesser. — J'ai fait cet exercice tant bien que mal. — L'avez-vous trouvé difficile? Je le crois bien! — Cet homme fait beaucoup de bien. — Les gens de bien sont dignes de respect. — Un proverbe dit que le bien mal acquis ne profite jamais.

12° Verbes *écrire*, *naître*, *devoir*.

Les conjuguer, à la forme affirmative au présent de l'indicatif et du conditionnel.

Indiquer la première personne du singulier des autres temps.

XI

MOLIÈRE ET LA COMÉDIE

Au moment où les belles tragédies de Corneille attiraient la foule à Paris, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une troupe de comédiens ambulants parcourait les principales villes de France, recevant partout un brillant accueil. A sa tête se trouvait un homme qui en était non seulement le directeur, mais un des acteurs les plus remarquables, et qui composait aussi des pièces toujours applaudies par un public enthousiaste. Cet homme c'était Molière.

Molière naquit à Paris en 1622. Poquelin de son vrai nom, il ne prit celui de Molière qu'au moment où il embrassa la carrière théâtrale. Il était avec ses acteurs à Rouen, lorsqu'il obtint l'autorisation d'aller jouer à Paris devant toute la cour. La représentation eut lieu le 24 octobre 1658. Louis XIV en fut si ravi, qu'il donna aussitôt des ordres pour que cette troupe se fixât dans la capitale.

Les Précieuses ridicules, parues en 1659, marquèrent l'entrée du poète dans la grande comédie. L'immense succès de cette pièce fit accourir la foule au théâtre, et l'affluence des spectateurs obligea les comédiens à doubler le prix des places dès la deuxième représentation.

Au mois de février de l'année suivante, Molière épousa une jeune actrice de sa troupe, Armande Béjard. Cette femme était charmante, pleine de talent et de grâce, mais d'une coquetterie qui fit le désespoir de son mari. Aussi ce dernier regretta-t-il bientôt la folie qu'il avait commise en épousant une femme plus jeune que lui de vingt ans, et sa vie domestique fut un tourment continuel. Malgré l'inconduite de sa femme, il l'aimait beaucoup : " Si vous saviez ce que je souffre à cause d'elle " confiait-il à un de ses amis, " vous auriez pitié de moi. "

C'est que Molière avait un cœur bon et généreux; tendre et dévoué pour les siens, son obligeance pour tous était inépuisable, et jamais un ami ne recourut à lui en vain; les pauvres aussi connaissaient bien sa charité. Dans l'histoire de sa vie, écrite par Voltaire, nous trouvons les deux traits suivants, qui témoignent de la générosité du poète:

" Un jour, Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelques légers secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner. Celui-ci répondit au hasard: " Quatre pistoles. " — " Donnez-lui quatre pistoles pour moi, " lui dit Molière; " en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous. " Et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique.

" Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il

venait de donner l'aumône à un pauvre; un instant après le pauvre court après lui et lui dit: « Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. » — « Tiens, mon ami, » dit Molière, « en voilà un autre. » Et il s'écria: « Où la vertu va-t-elle se nicher! » Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre. »

Les plus grands seigneurs de la cour recherchaient la société de Molière, pour jouir des charmes de sa conversation; Louis XIV avait pour lui une estime particulière; il lui accorda une pension de mille livres, et prit à son service la troupe du poète, à laquelle il donna une subvention de sept mille livres, et le titre de *Troupe du roi.*

Les comédies de Molière sont une série de chefs-d'œuvre. Ce que son génie a de plus remarquable, c'est qu'en peignant les hommes de son siècle il a peint l'homme tel qu'il a toujours été, et tel qu'il est encore aujourd'hui: « Il est si grand, » a dit Gœthe, « que chaque fois qu'on le relit on éprouve un étonnement nouveau.... Quel homme que Molière! Quelle âme grande et pure! Je le connais et je l'aime depuis ma jeunesse, et pendant toute ma vie j'ai appris de lui. »

En 1673 il donna la comédie *Le Malade imaginaire*, par laquelle il termina sa carrière. Le jour de la quatrième représentation il se sentit plus incommodé qu'à l'ordinaire d'une maladie de poitrine à

laquelle il était sujet. « Ses amis le pressaient de ne point paraître dans cette pièce, où il remplissait le rôle d'Argan. « Comment voulez-vous que je fasse? répondit-il. Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre: que feront-ils, si je ne joue pas! Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. » Le grand poète, qui se montrait en cette circonstance, comme toujours, un homme de bien, se rendit au théâtre, et joua avec de grands efforts et de vives douleurs. En prononçant le mot *juro*, dans la cérémonie, il fut saisi d'une crise qu'il eut encore la force de déguiser; mais il était épuisé; on le reporta chez lui, rue Richelieu, dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro 34, et qui se trouve en face du monument consacré à sa mémoire. Là, il fut pris d'un accès de toux convulsive. Se sentant mortellement frappé, il demanda le secours de la religion, et envoya quérir successivement deux prêtres de la paroisse Saint-Eustache, qui refusèrent de se rendre auprès de lui. Un troisième ecclésiastique arriva, mais trop tard. Le malade s'était rompu un vaisseau dans la poitrine, et il était mort, suffoqué par le sang, à dix heures du soir, le 17 février 1673. Deux sœurs de charité, qui venaient tous les ans quêter à Paris, et qui recevaient l'hospitalité dans sa maison, reçurent ses derniers soupirs..." (*Ch. Louandre.*)

Après une requête adressée par la veuve du poète à l'archevêque de Paris et une démarche

auprès du roi, le curé de Saint-Eustache fut autorisé à donner la sépulture à Molière dans le cimetière de la paroisse, à la condition que ce serait sans pompe, avec deux prêtres seulement et hors des heures du jour.

« La cérémonie funèbre eut lieu conformément aux ordres de l'archevêque. Le jour où l'on porta le poète à sa dernière demeure, il s'amassa une foule incroyable de peuple devant sa porte. La veuve en fut épouvantée. Elle ne pouvait pénétrer l'intention de cette populace. On lui conseilla de répandre une centaine de pistoles par les fenêtres. Elle n'hésita point; elle les jeta à ce peuple amassé, en le priant, avec des termes si touchants, de donner des prières à son mari, qu'il n'y eut personne de ces gens-là qui ne priât Dieu de tout son cœur. »

Les restes de l'illustre mort furent exhumés plus tard, et son mausolée se trouve aujourd'hui au cimetière du Père-Lachaise, à côté de celui de son ami La Fontaine.

L'Académie Française n'avait pas voulu recevoir ce poète-comédien; mais un siècle après sa mort elle fit placer son buste dans la grande salle des séances, avec cette inscription:

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Le 15 janvier 1844 on inaugura un monument qui lui a été élevé à Paris, en face de la maison où il est mort. La statue du poète est en bronze; assis dans un fauteuil, il tient une plume à la main et médite. A droite et à gauche du piédestal, deux

statues de marbre par Pradier: elles sont debout L'une représente la comédie sérieuse, l'autre la comédie légère, et chacune déroule une feuille où sont gravés les titres des œuvres du grand homme. Un génie couronne le front de Molière.

Louis XIV, dit-on, demanda un jour à Boileau quel était le plus grand poète du siècle. L'auteur de *L'Art poétique* répondit sans hésiter: " C'est Molière. " — Je ne le croyais pas, reprit le roi, pour qui rien n'égalait les vers harmonieux de Racine. La postérité a confirmé la réponse de Boileau.

Nous terminerons ces quelques pages sur Molière par une scène de la comédie de *Don Juan*, une de ses conceptions les plus fortes. C'est la scène entre Don Juan et un de ses créanciers, M. Dimanche, qui vient l'ennuyer sans cesse pour se faire payer. Les valets voudraient renvoyer cet importun; — " Non, au contraire, faites-le entrer, leur dit Don Juan, c'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double. "

ACTE IV, SCENE III.

DON JUAN.

Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à ses valets.*

Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, *à monsieur Dimanche.*

Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis !

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu....

DON JUAN.

Allons, vite, un siège pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN.

Point, point; je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN.

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, et....

DON JUAN.

Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur....

DON JUAN.

Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais....

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE.

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour....

DON JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je....

DON JUAN.

Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE.

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

DON JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE.

Je voudrais bien....

DON JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN.

C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE.

Elle est votre servante, monsieur. Je venais....

DON JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Le mieux du monde.

DON JUAN.

La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous....

DON JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

MONSIEUR DIMANCHE.

Toujours de même, monsieur. Je....

DON JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Plus que jamais, monsieur.

DON JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE.

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je....

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN.

Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE,

Vous m'honorez trop. Je....

DON JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN.

Et cela est sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur....

DON JUAN.

Oh çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Non, monsieur, il faut que je retourne tout à l'heure. Je....

DON JUAN, *se levant.*

Allons, vite un flambeau, pour conduire monsieur Dimanche ; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE, *se levant aussi.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais....

DON JUAN.

Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE.

Ah ! monsieur....

DON JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE.

Si....

DON JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Ah! monsieur, vous vous moquez ! Monsieur....

DON JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° *Il donna* des ordres *pour que* la troupe se *fixât* à Paris.

Quand le verbe de la proposition principale est à un temps *passé* ou au *conditionnel*, on met le verbe de la

proposition subordonnée *à l'imparfait du subjonctif*, si l'on veut exprimer une *action présente ou future* (Exemple ci-dessus).

On met ce verbe au *plus-que-parfait du subjonctif*, si l'on veut exprimer une *action passée*.

Exemple: Je ne croyais pas que vous fussiez allé en Europe l'année dernière.

NOTA. — Quand le verbe de la proposition principale est au *présent* ou au *futur*, on met le verbe de la proposition subordonnée au *présent du subjonctif*, si l'on veut exprimer une action présente ou future.

Écrire la phrase ci-dessus en la commençant ainsi qu'il suit:

Il donne des ordres... Il donnera des ordres...

Il donnait des ordres... Il a donné des ordres...

Il aura donné des ordres... Il avait donné des ordres...

Si l'on veut exprimer une action *passée*, on met le verbe de la proposition subordonnée au *passé du subjonctif* quand le verbe de la proposition principale est au *présent*.

Exemple: Vous avez acheté cette maison? Je souhaite *que vous ayez fait* une bonne affaire.

2° La comédie par *laquelle* il termina sa carrière.

On ne pourrait pas dire par *qui*; *qui* comme complément indirect ne peut représenter que des personnes: L'ami *avec qui*, *de qui*, *a qui* je parle.

3° Rien ne *manque à* sa gloire, *il manquait a* la nôtre.

Expliquer ces idiotismes et ceux qui suivent:

Vous manque-t-il quelque chose? — Oui, il me manque un livre. Il ne faut jamais manquer à sa parole.

J'ai manqué une bonne affaire. Ne manquez pas de venir me voir demain. — Je n'y manquerai pas. Pourquoi l'affaire dont vous vous occupiez a-t-elle manqué? — Parce que nous manquions d'argent.

4° Je vous ferai *connaître* les gens. Je *sais* ce que je vous dois.

Connaître est généralement employé dans le sens de *to be acquainted with*, *to know by sight*, *to perceive*, *to be familiar with*...

Savoir est généralement employé dans le sens de *to know by heart*, *to have a knowledge of*, *to be aware of*, *to know how to*...

Remplacer les points par le verbe *connaître* ou le verbe *savoir* au présent de l'indicatif, dans les phrases suivantes:

.... — vous cet homme? — Non je ne le .... pas.

.... — vous la Bibliothèque nationale? — Je ne la.... pas mais je .... que cette Bibliothèque est la plus riche du monde. ....-vous les œuvres d'Alfred de Musset? — Je les .... toutes et je .... par cœur la plupart de ses vers. — ....-vous dessiner? — Non, je ne le .... pas. Mademoiselle ....-elle chanter? — Non, elle .... jouer du piano, mais elle ne .... pas chanter. ....-vous ce qui est arrivé? — Non, je ne le .... pas.

5° *Que* je suis ravi et *que* je veux de mal à...

Quel est ici le sens de *que*? Donner quatre exemples de *que* employé dans le même sens.

6° Je *n'y suis pas*. — Je *suis* votre serviteur.

Idiotimes à expliquer: Où en êtes-vous de ce volume? — J'en suis au chapitre trois, page quatre-vingt. Vous ne comprenez pas pourquoi...? Eh bien, voici ce qui en est. Y êtes-vous maintenant? — Oui, j'y suis, grâce à

vos explications. Etes-vous pour quelque chose dans cette affaire? — Non je n'y suis pour rien. Vous avez tort de croire cela; il n'en est rien. Avez-vous été blessé dans cet accident? — Non, j'en ai été quitte pour la peur. Voulez-vous être des nôtres. Enfin, ça y est.

7° C'est une *brave femme.* Molière est un *grand homme.*

Indiquer la différence qui existe entre:

Une brave femme et une femme brave.

Un grand homme et un homme grand.

Un petit homme et un homme petit.

Différents objets et des objets différents.

Un triste temps et un temps triste.

Un maigre dîner et un dîner maigre.

Un seul homme et un homme seul.

8° Il n'y a *rien que je ne fisse* pour vous.

C'est là une manière de parler, une affirmation trop générale pour être absolument vraie; elle renferme certainement un élément négatif, un doute. Le subjonctif doit être employé dans ces sortes de phrases.

Ainsi l'on dirait: Il n'y a pas un sculpteur moderne qui soit capable de faire une Vénus de Milo, pas un architecte qui puisse construire un Parthénon.

9° Verbes *courir*, *sentir*, *croire.*

Conjuguer ces verbes, à la forme affirmative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la première personne du singulier des autres temps.

10° Le verbe *quérir*, que l'on a vu à la page 100, n'est employé qu'à l'infinitif, et après les verbes *aller envoyer*, *venir.* C'est une expression familière.

XII

LA COUR DE LOUIS XIV A VERSAILLES

Nous avons dit, en parlant de Molière, que le roi avait pour lui une estime particulière et s'attacha sa troupe; dès ce moment le comédien-poète devint l'âme de toutes les fêtes royales. Les plus belles de ces fêtes furent données à Versailles, où Louis XIV établit la Cour et le siège du gouvernement.

Avant ce monarque les rois de France séjournaient ordinairement à Paris, à Chambord, à Saint-Germain ou à Fontainebleau.

Mais Paris rappelait trop à Louis XIV les troubles qui avaient agité le début de son règne; il ne voulait pas rester à Saint-Germain parce qu'il n'aimait pas à voir dans le lointain, de la terrasse du château, les clochers de l'église Saint-Denis, où se trouvent les tombeaux des rois; Chambord et Fontainebleau gardaient trop de souvenirs de François Ier et de Henri IV, pour plaire à ce monarque orgueilleux qui ne souffrait aucune rivalité. Comme il voulait dominer la noblesse et l'avoir toujours sous la main, il eut l'idée de la réunir dans un palais immense, auquel il donnerait une splendeur incomparable, en y réunissant toutes les magnificences. Là on joui-

rait de tous les plaisirs, la noblesse se ruinerait par le jeu et le luxe, et elle serait obligée d'accepter des pensions et des dons qui la mettraient sous la dépendance du souverain.

C'est dans ce but que Louis XIV songea à faire construire le palais de Versailles, à la place même où le roi Louis XIII, son père, avait fait élever un petit château.

La première grande fête y fut donnée en octobre 1663, en l'honneur de Mademoiselle de la Vallière. La troupe de Molière y prit une part importante; elle y représenta *L'impromptu de Versailles*, comédie qui fut composée, apprise et jouée en huit jours.

L'année suivante eut lieu une fête splendide, dans laquelle furent déployées une richesse et une pompe dont la cour n'avait pas encore donné d'exemple.

Un carrousel remplit la première journée: le roi entra dans la lice tout couvert de diamants, précédé de pages et d'écuyers tous très richement équipés. La cavalcade était suivie d'un char colossal, figurant le char du Soleil, entouré des Saisons, des Heures et des Ages d'or, d'argent, de fer et d'airain.

La nuit venue, les divinités mythologiques qui entouraient le char du Soleil s'avancèrent sur une montagne mue par un mécanisme caché; sur des tables magnifiques on servit les mets les plus exquis, et, sur un théâtre dressé dans le fond, des musiciens dirigés par Lulli exécutèrent de douces symphonies pour charmer les convives.

Tandis qu'avaient lieu ces fêtes, les travaux de construction se poursuivaient toujours, sous la direction de l'architecte Mansart. Le peintre Lebrun, dans les vastes peintures dont il orna le palais, y déifia Louis XIV sous toutes les formes, dans la paix et dans la guerre, dans les arts et dans l'administration du royaume; il célébra ses amours comme ses victoires, ses passions et ses travaux.

Le roi trouva un troisième artiste, Le Nôtre, pour compléter l'œuvre de Lebrun et de Mansart. De superbes jardins furent créés, on transporta des bosquets entiers du fond des plus belles forêts de France; un peuple immense de statues anima les bocages et les pelouses. Lorsque le célèbre jardinier développa au roi ses idées pour l'embellissement des jardins et déroula ses plans devant lui, Louis XIV l'interrompit plusieurs fois en disant: " Le Nôtre, je vous donne vingt mille francs. " Cette magnifique approbation, trop souvent répétée, fâcha cet homme, dont l'âme était grande et noble. A la quatrième interruption il s'arrêta et dit brusquement: " Sire, votre majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais. "

Le Nôtre mourut âgé de 88 ans. Un mois avant sa mort, le roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans les jardins et, à cause de son grand âge, le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne. L'artiste tout ému dit alors: " Ah! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils,

se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie! "

La manufacture des Gobelins, que le ministre Colbert acheta exclusivement pour la couronne, exécuta pour les vastes salles du palais de Versailles non seulement des tapisseries merveilleuses, seuls ouvrages qu'elle produise encore de nos jours, mais aussi des chefs-d'œuvre de marqueterie et d'orfèvrerie.

En l'année 1682 Versailles devint le siège du gouvernement; c'est là que Louis XIV, entouré de la cour brillante et nombreuse qu'il avait réunie dans les immenses bâtiments du palais, déploya une splendeur et une magnificence qui excitèrent la curiosité de tous les souverains, dans toutes les parties du monde.

Mais quand, après la mort de la reine Marie-Thérèse, madame de Maintenon eut amené le roi à l'épouser en secret, l'existence au palais devint triste et monotone, l'étiquette y fut plus rigoureuse et plus fatigante que jamais. La licence des mœurs se couvrit d'un voile d'hypocrisie, et tout le monde affecta une dévotion de parade. Les Mémoires de Saint-Simon, qui sont une des plus grandes œuvres de notre littérature, nous donnent à ce sujet de curieux détails. " Le major des gardes Brissac, lisons-nous dans ces Mémoires, fit un étrange tour aux dames. C'était un homme droit qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames l'hiver au salut, les

jeudis et les dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas; et, sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes de petites bougies devant elles, pour les faire connaître et remarquer.

"Un soir que le roi devait aller au salut, et qu'on faisait à la chapelle la prière de tous les soirs qui était suivie du salut, quand il y en avait, tous les gardes postés et toutes les dames placées, arrive le major vers la fin de la prière, qui, paraissant à la tribune vide du roi, lève son bâton et crie tout haut: "Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas."

"Aussitôt les gardes obéissent; murmures tout bas entre les femmes, les petites bougies s'éteignent, et les voilà toutes parties, excepté la duchesse de Guiche, madame de Dangeau, et une ou deux autres qui demeurèrent.

"Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, et qui les firent reprendre leurs postes sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi qui, bien étonné de ne point voir de dames remplir les tribunes, demande par quelle aventure il n'y avait personne. Au sortir du salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans s'espacer (s'étendre) sur la piété des dames de la cour. Le roi en rit beaucoup, et tout ce qui l'accompagnait. L'histoire s'en répandit incontinent

après ; toutes ces femmes auraient voulu étrangler le major. "

Il y avait à Versailles une grotte superbe, qu'on appelait la grotte de Thétys. Madame de Maintenon, en trouvant les décorations trop mondaines, la fit détruire et remplacer par une chapelle dont Mansart dessina le plan.

Cependant un grand souvenir se rattachait à cette grotte et aurait dû la faire respecter. En 1668 le parc de Versailles avait été visité par quatre personnages qui occupent une place glorieuse dans le règne de Louis XIV : La Fontaine, Racine, Boileau et Molière qui, nous l'avons vu, était un habitué du palais.

Ces quatre amis se réunissaient souvent ; au milieu de causeries aimables, ils se communiquaient leurs projets et se lisaient leurs ouvrages. "Souvent, dans les beaux jours, Racine proposait une promenade en quelque lieu hors de Paris, qui fût eloigné et où peu de gens entrassent. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. La Fontaine lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses."

C'est le grand fabuliste lui-même qui parle ainsi. Après avoir fini son poème de Psyché, il voulut le lire à ses trois amis. Boileau proposa d'aller à Versailles, où l'on pourrait, après avoir entendu les aventures de Psyché, admirer, en se promenant, les jardins et les fleurs. L'avis de Boileau fut adopté. Les quatre amis admirèrent les parterres, l'oran-

gerie, l'ameublement et les tapisseries de la chambre et du cabinet du roi ; ils assistèrent aux grandes eaux, qu'on fit jouer en leur honneur; ensuite ils s'assirent dans la grotte de Thétys, où la Fontaine lut son poème.

Il est impossible de parler de Versailles sans dire un mot de la galerie des glaces. Cette galerie, "la plus belle qui soit au monde", a 72 mètres de longueur sur dix mètres de largeur, et une hauteur de 13 mètres. Elle est éclairée par dix-sept larges croisées, en face desquelles sont autant d'arcades dont le fond est garni de glaces où se reflètent les jardins et les pièces d'eau. Le plafond, peint par Lebrun, représente sous des figures symboliques et allégoriques une partie de l'histoire du *roi-soleil*, ainsi qu'on appelait Louis XIV.

Mais il paraît que les plus grandes richesses de cette galerie étaient les meubles qu'on pouvait y admirer, tables, candélabres, vases, aiguières, le tout en argent massif, ciselé aux Gobelins sur les dessins de Lebrun.

Toutes ces merveilles n'existent plus. Lorsqu'en 1688 Louis XIV fut obligé d'avoir cinq cent mille hommes sous les armes pour résister aux ennemis qui attaquaient la France sur toutes ses frontières, il dut recourir à des expédients de toute sorte pour subvenir aux dépenses. Il fit alors porter à la monnaie toute l'argenterie, et même les robes tissées d'or et d'argent dont les princesses étaient vêtues dans les grandes cérémonies. Ainsi disparurent

ces belles œuvres d'art, dont les gravures seules nous donnent aujourd'hui l'idée.

C'est dans le palais de Versailles que Louis XIV expira, le 1er septembre 1715, après un règne de 72 ans, laissant le trésor public épuisé, et le peuple dans une affreuse misère.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° *Là on jouirait de tous les plaisirs.* — Pourquoi ce conditionnel?

Différence entre le verbe français *jouir* et l'anglais *to enjoy*, qui doit se traduire souvent par: *avoir du plaisir*, *être enchanté*, *être satisfait*, *content*, *s'amuser*... Exemples.

On dit *jouir de*. Cet homme jouit d'une bonne santé, d'une bonne réputation.

2° Comédie qui *fut composée*, *apprise* et *jouée* en huit jours. Les trois verbes sont ici à la forme passive. Ces verbes étant toujours conjugués avec l'auxiliaire *être*, le participe s'accorde avec le sujet.

Mettre à la forme active cette phrase ainsi que ces deux autres:

Sur des tables magnifiques furent servis des mets exquis.

La première grande fête y fut donnée en 1663.

3° Quelle différence y a-t-il entre: *En huit jours* et *dans huit jours?*

Je pourrai écrire cet exercice *en* deux jours.

Je pourrai écrire cet exercice *dans* deux jours.

4° Si tu vivais et *que tu pusses* voir ton fils.

Que tenant la place de *si*, est toujours suivi du subjonctif. Exemple: Si vous venez chez moi et *que* je n'y *sois* pas, attendez-moi. (Pour: *Et si je n'y suis pas*).

Que remplaçant une conjonction exprimée auparavant, *bien que*, *quoique*, *puisque*, *quand*... est suivi de l'indicatif ou du subjonctif, selon que la conjonction qu'il remplace exige l'un ou l'autre de ces modes:

Quoique vous ayez promis cela et *que* vous ne *l'ayez pas fait*...

Puisque vous avez promis cela et *que vous ne l'avez* pas fait...

5° Quand madame de Maintenon *eut amené* le roi à l'épouser. *Eut amené* est au passé antérieur. Ce temps, de même que le plus-que-parfait de l'indicatif, exprime une action passée avant une autre qui est également passée.

Mais le passé antérieur est ordinairement en relation avec le passé défini, tandis que le plus-que-parfait est ordinairement en relation avec l'imparfait :

Quand elle eut amené.... elle fit.

Quand elle avait amené.... elle faisait.

6° *Excepté la duchesse.* — Les participes *excepté*, *supposé*, *approuvé*, *passé*, *certifié*, *y compris*, *non compris*, *ci-joint*, *ci-inclus*, *ouï* sont considérés comme prépositions, et sont par conséquent invariables, lorsqu'ils précèdent le nom et qu'ils commencent la phrase.

Ces mots sont considérés comme participes et s'accordent lorsqu'ils suivent le nom: La note ci-jointe; la duchesse exceptée.

7° *Un voile.* Certains noms, écrits de la même

manière, changent de sens en changeant de genre.

Expliquer la différence qui existe entre:

Un crêpe et une crêpe. — Un guide et une guide. — Un livre et une livre. — Un manche et une manche. — Un mémoire et la mémoire. — Un mode et une mode. — Un poêle et une poêle. — Le poste et la poste. — Un tour et une tour. — Un vase et la vase. — Un voile et une voile.

8° Il y avait *une grotte*. Madame de Maintenon *en* trouvant les décorations trop mondaines....

On ne pourrait pas dire: Madame de Maintenon *trouvant ses* décorations...

La règle est qu'on emploie *son*, *sa*, *ses*, *leur*, *leurs*, en parlant *des choses*, seulement lorsque l'objet possesseur et l'objet possédé sont dans la même proposition. Exemple: *La grotte et ses décorations étaient très belles*.

Cette règle n'est pas absolue, surtout quand le possesseur est un objet personnifié et qu'il n'y a pas d'équivoque possible.

Ainsi nous avons vu à la page 82:

Les nations de l'Europe demandèrent leurs inspirations *à la France*, adoptèrent *ses* modes.

9° La galerie des glaces, *la plus belle qui soit* au monde.

Après un superlatif on emploie ordinairement le subjonctif parce que, le plus souvent, il y a une idée de doute dans la phrase. De même après les mots *le seul*, *le premier*, *le dernier*.

Mais après ces mots on emploie l'indicatif si l'on veut exprimer quelque chose de *positif*, ou une vérité de tous les temps.

Le Malade imaginaire est la dernière comédie que Molière a jouée.

Marie-Antoinette est la seule reine de France qui a été décapitée.

NOTA. — La règle est la même:

1° Après les verbes accompagnés d'une négation;

2° Après les pronoms *qui*, *que*, *dont* et l'adverbe *où*.

Expliquer les différences entre:

Je ne crois pas que vous partiez. Je ne crois pas que vous partirez. — Je louerai une maison qui me plaira ou *qui me plaise*; *où je serai* tranquille, ou: *où je sois* tranquille.

XIII

VERSAILLES APRES LA MORT DE LOUIS XIV. MARIE-ANTOINETTE.

Louis XV n'avait que cinq ans lors de son avènement au trône; le pouvoir fut confié à Philippe, duc d'Orléans, qui eut la régence du royaume. Le régent, grand ami des plaisirs et des fêtes, abandonna aussitôt Versailles; tous les courtisans s'empressèrent de le suivre à Paris, heureux de ne plus être soumis à la vie triste et monotone qu'ils avaient menée dans le château pendant plus de trente ans.

Le seul fait à signaler dans l'histoire de Versailles jusqu'au moment où la cour s'y transporta de nouveau, c'est la visite qu'y fit le czar Pierre le Grand en l'année 1717. Ce souverain, le fondateur de Saint-Pétersbourg et le vrai créateur de la Russie, fut reçu avec magnificence; mais sa rude nature ne pouvait se plier aux règles de l'étiquette. Quand on lui présenta le jeune roi, alors âgé de sept ans, il le souleva et l'embrassa sur les deux joues, à la grande stupéfaction des seigneurs.

Cinq ans après eut lieu le retour de la cour à Versailles: Louis XV s'y rendit en grande pompe le 15 juin 1722. C'est là que fut célébré son mariage

avec Marie Leczinska, fille d'un roi de Pologne détrôné; ce mariage valut à la France la possession de la Lorraine.

La cour menait, sous le nouveau roi, la même vie que sous son prédécesseur; on avait conservé l'étiquette, le service compliqué de la table et du coucher... La reine mangeait souvent en public, seule ou avec le roi, ce qui la gênait beaucoup. On trouve dans des Mémoires de cette époque un récit curieux d'un de ces repas en public de Marie Leczinska:

" La reine s'assit à table, et les courtisans se placèrent à dix pas de là, en demi-cercle; puis elle commença à manger sans regarder personne, les yeux baissés sur son assiette. Ayant trouvé bon un mets qu'on lui avait servi, elle en reprit. Alors elle parcourut timidement des yeux le cercle des personnes qui étaient devant elle, comme pour voir l'effet que cela avait produit. En même temps elle prononça un nom: " Monsieur de Lowendal! ". A ce nom un gentilhomme s'avance en inclinant respectueusement la tête et dit: " Madame? " — " Je crois que ce ragoût est une fricassée de poulets " reprend la reine. — " Je suis de cet avis, Madame ".

Après cette réponse, faite du ton le plus sérieux, le maréchal de Lowendal regagna sa place à reculons, la reine continuant à manger. "

Pendant la durée de ces repas, les huissiers laissaient entrer toutes les personnes mises proprement; ce spectacle faisait le bonheur des provinciaux. A l'heure du dîner on rencontrait dans les escaliers du

palais une foule de curieux allant et venant; après avoir vu le dauphin manger son potage, ils allaient voir les princesses manger leur rôti; ils couraient ensuite assister au dessert de Mesdames.

La gaieté, le charme de la conversation étaient nécessairement bannis de ces repas cérémonieux; aussi le roi laissait-il le plus souvent la reine seule.

Du reste Louis XV, peu instruit et désœuvré, se soumettait avec répugnance à la vie réglée de la cour et à son étiquette gênante. En dehors de la passion de la chasse il n'avait que des goûts efféminés, faisant de la tapisserie, préparant quelquefois son café et sa cuisine, tournant des tabatières ou des étuis, travaillant surtout le moins possible avec ses ministres. Toujours ennuyé, il s'absentait souvent de Versailles, espérant trouver quelque distraction dans des changements continuels, et il se laissa entraîner sans peine à une vie honteuse de dissipation et de débauche.

En même temps qu'il négligeait l'étiquette, il n'avait nul souci de la dignité royale. Un soir, après avoir soupé avec plusieurs seigneurs, il se rendit incognito avec eux à Paris, au bal de l'Opéra, non cependant sans avoir prévenu la reine, afin qu'elle ne fût pas inquiète de son absence. Il rentre à Versailles à six heures du matin: impossible de pénétrer dans les appartements; ils étaient fermés et gardés. On cogne à une porte. Le garde du corps ayant demandé qui frappe, on lui répond: « Ouvrez,

sentinelle, c'est le roi. " — " Le roi doit être couché à cette heure, réplique la sentinelle, je n'ouvre pas; qui que vous soyez, vous ne passerez qu'avec de la lumière. "

Il fallut aller chercher de la lumière. Alors le garde du corps ouvrit et présenta ses excuses; mais le roi, loin de montrer du mécontentement, se déclara très satisfait de la manière dont sa garde était faite.

Louis XV introduisit des changements caractéristiques dans l'architecture intérieure du palais. Avant lui on sacrifiait tout à l'extérieur et à la magnificence; des pièces somptueusement meublées et décorées étaient souvent froides et mal éclairées. Mais sous le nouveau règne l'art de distribuer les maisons et de les rendre commodes et agréables à habiter fit de grands progrès; aussi une partie des appartements du grand roi fut-elle détruite, et remplacée par ce qu'on appelle aujourd'hui les petits appartements de Louis XV.

La dilapidation des finances était extrême, par suite de l'inconduite du monarque; les impôts augmentaient sans cesse. Le peuple de Paris exaspéré par cet état de choses, obligé de plus de subir l'augmentation continuelle du prix du pain, voulut une fois aller à Versailles et brûler le château; il fallut échelonner des troupes sur la route pour empêcher l'exécution de ce projet. Mais la juste indignation du peuple n'empêcha pas la marquise de Pompadour, ni madame Dubarry après elle, de

puiser à pleines mains dans les caisses de l'Etat.

Après une longue vie de débauches, Louis XV fut atteint de la petite vérole, le lendemain d'une partie de plaisir à Trianon; peu de jours après il mourut (10 mai 1774), regrettant d'avoir donné tant de scandale à ses sujets.

Le château devint aussitôt désert; tout le monde s'éloigna avec horreur de ce cadavre, dont les exhalaisons pestilentielles causèrent la mort de plus de dix personnes. Le corps, jeté dans un carrosse de chasse, fut transporté la nuit dans les caveaux de Saint-Denis.

Louis XVI, en montant sur le trône de son indigne aïeul, voulut effacer du palais les traces du libertinage qui l'avait souillé trop longtemps. Dans ce but, il demanda à son architecte un plan de restauration dont il remit l'exécution à quinze ans plus tard. « Cela verra finir le siècle » disait-il. Il était loin de prévoir que le siècle verrait finir à jamais l'influence de Versailles.

La conduite régulière du jeune monarque dérangeait les plans de la noblesse corrompue qui avait entouré le feu roi, et qui regrettait les orgies de Versailles et de Trianon. Heureusement pour cette noblesse la reine fit renaître les soupers, le jeu, les bals et la comédie ; le château reprit alors une vie nouvelle.

Quand elle était dauphine, Marie - Antoinette s'était soumise avec peine aux lois de l'étiquette ; reine et maîtresse, elle s'affranchit bien vite des

ennuis que ces lois rigoureuses lui imposaient à chaque instant du jour. Il est vrai que les vieilles coutumes de la cour de Louis XIV étaient devenues odieuses à tout le monde. Nous avons parlé de la tristesse de ces dîners en public, où des gens venus de tous côtés observaient à table les princes et les princesses. Marie-Antoinette renonça bien vite à cette coutume; elle en avait trop souffert avant de monter sur le trône.

Mais ce ne fut pas la seule infraction aux règles de l'étiquette dont elle se rendit coupable; aussi, quoique tout le monde fût las, depuis longtemps, d'observer les vieux usages de la cour, on trouva qu'elle faisait trop bon marché de la dignité qu'elle aurait dû garder comme souveraine. Un soir son carrosse s'étant brisé, elle se rendit en fiacre au bal de l'Opéra: le lendemain, tout Paris commentait cette imprudence. Une autre fois elle commit une légèreté plus grande. Elle avait formé une cöterie avec plusieurs amies, jeunes comme elle, dans laquelle une femme au-dessus de vingt ans était considérée comme hors d'âge.

Quelques dames, jalouses de cette coterie, organisèrent un bal où l'on ne pouvait être admis si l'on n'avait au moins trente ans. Marie-Antoinette s'en trouvait par conséquent exclue. Elle réunit alors cinq ou six de ses intimes, et cette charmante compagnie tomba à l'improviste au milieu du bal, en petits chaussons, en robe courte avec tablier blanc, et en bourrelet. Il est facile de juger de la

surprise générale ; mais si cette diversion excita l'hilarité des invités, la dignité royale n'y gagna certainement rien.

C'est avec la même coterie d'intimes que Marie-Antoinette passait presque tout son temps au petit Trianon. Cette délicieuse résidence, située à l'extrémité du parc de Versailles, lui avait été donnée par Louis XVI; elle y fit dessiner un jardin à l'anglaise, avec lac, rivière, maisons rustiques. "Là," nous dit madame de Campan dans ses Mémoires, "une robe de percale blanche, un fichu de gaze et un chapeau de paille étaient la seule parure des princesses. Le plaisir de voir traire les vaches, de pêcher dans le lac, enchantait la reine."

Nous ne parlerons pas des bals, du jeu effréné, du déploiement de luxe qui continua de régner à la cour, du gaspillage énorme qui achevait la ruine du trésor public. Le moment de l'expiation était proche. Nous arriverons tout de suite à l'année 1778, pendant laquelle se produisit, à Versailles, un évènement d'une importance capitale dans l'histoire des Etats-Unis d'Amérique.

Le 4 juillet 1776, les treize colonies anglaises de l'Amérique du Nord avaient proclamé leur indépendance. Se croyant trop faibles pour lutter victorieusement contre l'Angleterre et maintenir leurs droits, elles confièrent à Benjamin Franklin, un de leurs plus grands citoyens, la mission d'aller en France y solliciter des secours. L'illustre député américain fut accueilli avec enthousiasme et obtint,

en 1778, la signature d'un traité d'alliance entre les Etats-Unis et la France.

La Fayette, Rochambeau et un grand nombre d'autres officiers français partirent alors pour l'Amérique; leurs forces réunies à celles de Washington amenèrent un fait décisif pour la cause américaine: la capitulation du général Cornwallis à Yorktown. Environ deux ans après fut signé, à Versailles, le traité de paix du 3 septembre 1783, par lequel l'indépendance d'un grand peuple était assurée à jamais.

Peu de jours après, le 19 du même mois de septembre, un autre évènement mémorable s'accomplit dans la grande cour du château. Ce jour-là toute la famille royale, les membres de l'Académie des sciences, et une foule immense accourue de tous les points de la France et de l'étranger, assistèrent à un spectacle entièrement nouveau: les deux frères Montgolfier lancèrent dans les airs le premier ballon. Afin de savoir si l'on pouvait respirer dans les hautes régions de l'atmosphère, on plaça dans la nacelle un mouton, un canard et un coq. Ces trois animaux supportèrent très bien leur étrange voyage.

L'expérience ayant réussi à souhait, l'on put croire qu'un nouveau mode de locomotion allait être donné aux hommes. Malheureusement, malgré les services rendus depuis lors par la navigation aérienne, il reste beaucoup à faire pour donner aux ballons toute l'utilité que les frères Montgolfier avaient rêvée.

Ce fut la dernière année glorieuse dans les fastes

de Versailles. Six ans plus tard Louis XVI et Marie-Antoinette se virent obligés d'abandonner ce palais pour aller habiter les Tuileries. Mais leur séjour dans cette nouvelle résidence fut de courte durée; c'est de là qu'on les transféra dans une prison, pour y rester jusqu'au jour où ils montèrent sur l'échafaud dressé sur la place de la Révolution.

La somptueuse résidence de Versailles n'a plus été habitée par aucun souverain. Il était réservé au roi Louis-Philippe de transformer le château en un musée magnifique destiné à réunir toutes les gloires de la France. L'inauguration de ce musée eut lieu le 10 juin 1837, au milieu d'une foule immense. Après un splendide banquet, les invités assistèrent à une représentation théâtrale dans la salle de spectacle, éblouissante de lumière et superbement décorée. Une promenade aux flambeaux termina la fête.

Ce musée contient surtout des tableaux de batailles; mais on y voit aussi une collection de portraits unique au monde au double point de vue de l'histoire et des arts. Tous les étrangers visitent avec le plus vif intérêt le palais de Versailles; c'est, ainsi qu'on l'a dit, une véritable épopée de pierre, où sont écrits, en caractères ineffaçables, les deux derniers siècles de notre histoire.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° La reine *mangeait souvent* en public..., ce qui la *gênait beaucoup*. *J'ai souvent entendu* parler de lui.

L'adverbe est généralement placé après le verbe dans les temps simples, entre l'auxiliaire et le participe dans les temps composés.

Cette règle n'est pas absolue. Mais *l'adverbe n'est jamais placé entre le sujet et le verbe*, comme il l'est souvent en anglais.

2° La reine *reprit* du poulet. Je crois que c'est une fricassée de poulets, *reprend* la reine. Si vous vous trompez je vous *reprendrai*.

Donner des exemples de l'emploi du verbe *reprendre* dans ces trois sens.

3° *Je suis de cet avis.*

Expliquer les idiotismes suivants:

Quel est votre avis? — Je suis d'avis que vous ne sortiez pas aujourd'hui. — Je ne suis pas de votre avis. Sauf avis contraire je partirai demain. — Continuez ainsi jusqu'à nouvel avis. — Donnez-moi votre avis. — Vous avez changé d'avis. — A mon avis ceci vaut mieux que cela. — Sur cette question les avis sont partagés.

4° *Une foule de curieux allant et venant.*

Pourquoi *allant* et *venant*, qui se rapportent au pluriel *curieux*, sont-ils écrits sans *s*?

Quelle est la différence entre le participe present et l'adjectif verbal? Comment peut-on les distinguer? Exemples.

5° *Un mouton, un coq et un canard.*

Quelles sont les trois manières de marquer la distinction des genres, en français, chez les hommes et chez les animaux?

Donner le féminin des trois mots ci-dessus.

Quel est le féminin de: roi, empereur, duc, comte, marquis, paysan, voyageur, boulanger, mercier, cheval, lion, chat, tigre, loup, taureau, rossignol, corbeau, âne, cerf, chien?

On dit: une femme auteur, une femme peintre, une femme sculpteur, une femme médecin, une femme docteur, poète, professeur...

6° *Leur*, adjectif possessif, et le substantif qui le suit sont au singulier, quand le substantif représente un objet unique possédé en commun par les sujets. Exemple: Les trois animaux supportèrent bien *leur voyage.*

Ils sont au pluriel quand le substantif représente nécessairement, d'après le sens de la phrase, plusieurs objets possédés. Exemple: Ces dames ont leurs ombrelles et leurs éventails.

7° *Une collection de portraits unique au monde.*

Quand un adjectif est précédé de deux noms unis par la préposition *de*, le sens indique avec lequel des deux noms on doit faire accorder l'adjectif.

Que signifierait la phrase ainsi écrite:

Une collection *de portraits uniques* au monde.

Mettre au masculin ou au féminin, au singulier ou au pluriel, les adjectifs écrits entre parenthèses dans les phrases ci-après:

J'ai acheté une table de marbre (noir) et des vases de porcelaine (bleu). Mon frère a une table d'acajou

(carré). Voici un écheveau de laine (gris), une bobine de fil (noir) et deux bobines de soie (vert).

8o Verbe passif *être flatté.*

Conjuguer ce verbe, à la forme négative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la première personne du singulier des autres temps.

9° Expliquer ces idiotismes:

La reine faisait bon marché de la dignité royale. — J'ai acheté ce tableau à très bon marché. — On m'a donné un volume par-dessus le marché. — J'ai fait un marché aujourd'hui avec cet homme; je crois que c'est un bon marché. — Quand vous irez à Paris, ne manquez pas de voir le marché aux fleurs, autour de l'église de la Madeleine; les fleurs y sont à meilleur marché qu'à New-York. — J'ai fait un marché de dupe.

10° Indiquer le participe présent des verbes faire, dire, aller, entrer, sortir, venir, tenir, prendre, savoir, lire, écrire, mettre, devoir, vouloir, pouvoir, partir, dormir, voir, croire, vivre, courir, peindre, naître, croître, mourir.

NOTA. — Le participe présent est généralement formé de la première personne du pluriel du présent de l'indicatif, en changeant *ons* en *ant*. Les principales exceptions sont les verbes *être*, *avoir*, *savoir*; participe présent: *étant*, *ayant*, *sachant*.

XIV

RACINE.

Pour donner plus d'intérêt à l'histoire du château de Versailles, nous avons mis à la suite l'un de l'autre les deux chapitres qui lui ont été consacrés; des évènements accomplis au 18e et même au 19e siècle ont ainsi passé sous nos yeux. Il nous faut donc revenir en arrière et remonter au siècle de Louis XIV, pour reprendre le cours de nos récits.

Ainsi que nous l'avons vu, Racine était un des hommes illustres qui assistèrent à la lecture de Psyché dans la grotte de Thétys. Il eut le bonheur de se lier, jeune encore, avec Molière, La Fontaine et Boileau, et il reçut d'eux d'excellents conseils; Molière surtout l'encouragea beaucoup à suivre la carrière dramatique.

Né en 1639, il avait vingt-huit ans lorsque fut représentée *Andromaque*, sa première grande œuvre. Cette tragédie souleva à peu près le même enthousiasme que le Cid à son apparition, et beaucoup de personnes pensaient que le jeune poète égalerait et, peut-être, dépasserait un jour Corneille.

Britannicus, *Bérénice*, *Bajazet*, *Iphigénie*, qui sui-

virent le brillant début d'Andromaque, maintinrent la réputation de leur auteur.

Mais la gloire de Racine lui avait suscité bien des envieux. Une puissante cabale organisée par eux contre sa tragédie de *Phèdre* excita le public à accueillir froidement cette œuvre magnifique. Racine, sentant que c'était sa tragédie la plus parfaite, était désespéré; il eut un instant la velléité de se retirer dans un couvent de chartreux. Heureusement il ne donna pas suite à cette idée; cette même année, au contraire, il se maria. Mais complètement découragé par la chute de Phèdre, poussé aussi par des scrupules religieux, il renonça dès ce moment au théâtre. Il était alors âgé de trente-huit ans seulement, et dans toute la force de son génie.

Son choix fut bon et le rendit heureux. Plus épris du bonheur domestique que de tout autre, il ne se plaisait qu'au milieu de sa famille; il fut aussi bon père qu'il était grand poète.

Un jour qu'il revenait de Versailles on vint l'inviter à dîner de la part du prince de Condé. "Je ne puis avoir cet honneur," répondit-il; "ma femme et mes enfants, que je n'ai pas vus depuis huit jours, se font une fête de manger avec moi une belle carpe; je ne puis me dispenser de dîner avec eux."

Racine composait souvent ses vers en se promenant; il les déclamait avec action sans regarder autour de lui. Il gesticulait un matin près du bassin des Tuileries, sans voir des ouvriers qui, occupés à quelques travaux, s'étaient arrêtés pour le surveiller,

le prenant pour un fou prêt à se jeter à l'eau. Grande fut sa surprise lorsque, en revenant à lui, il se vit entouré de ces hommes dont il ne pouvait s'expliquer la présence.

Louis XIV le combla de faveurs; il lui assura une pension et le chargea d'écrire l'histoire de son règne. De cette histoire il n'existe qu'un fragment, le reste ayant péri dans un incendie.

Après un silence de douze années Racine consentit, sur la prière de madame de Maintenon, à traiter des sujets sacrés dans des tragédies. Il composa d'abord *Esther*, que jouèrent les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, et dont le succès fut complet.

Le roi lui demanda une autre tragédie tirée des livres saints, et en 1691 parut *Athalie*, appelée par Voltaire le chef-d'œuvre de l'esprit humain. L'envie en empêcha d'abord la représentation à Saint-Cyr; mais on la joua deux fois à Versailles, sans costumes, dans une chambre, et quoique dépouillée du prestige de la scène, elle réussit auprès des spectateurs sincères qui composaient l'auditoire.

Lorsque cette tragédie fut imprimée, elle passa d'abord pour un ouvrage enfantin, puis pour une pièce détestable. Racine eut la douleur de douter alors de cette œuvre. En vain Boileau lui disait: « C'est votre meilleur ouvrage, le public y reviendra; » le poète était désolé et n'osait se fier à cette voix de l'amitié. Boileau ne s'était pas trompé; le public revint à Athalie, en effet, mais ce ne fut

qu'en 1716, dix-sept ans après la mort de l'auteur. Depuis lors le succès de cette belle tragédie a toujours été grandissant.

Racine allait très souvent à la cour; madame de Maintenon l'avait en grande estime, et s'entretenait parfois avec lui des affaires publiques, qui prenaient une tournure alarmante à la fin du 17e siècle. Un jour, frappée du bon sens avec lequel il parlait des affaires de l'Etat, elle lui demanda un mémoire sur la misère du peuple. Le poète composa ce mémoire et le remit à sa protectrice, en lui faisant promettre de ne pas en nommer l'auteur. Madame de Maintenon ne tint pas sa parole. Louis XIV, d'autant plus mécontent de cet écrit que lui-même était cause de la misère générale, s'écria: " Parce que cet homme fait bien les vers, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est grand poète veut-il être ministre? "

Racine fut désespéré en apprenant qu'il avait encouru la disgrâce du roi dont il avait longtemps obtenu les faveurs. Il en conçut un si profond chagrin qu'il tomba en langueur et mourut peu de temps après, à l'âge de 60 ans. Il voulut être enterré à Port-Royal, ayant eu dès sa jeunesse des liaisons intimes avec les illustres habitants de cette célèbre abbaye, qui étaient restés ses amis malgré la vie légère qu'il avait menée avant son mariage.

Pour donner une idée du style de Racine et de l'harmonie de ses vers, nous allons citer un extrait du deuxième acte d'*Athalie*.

Athalie a fait massacrer tous les descendants de

David, pour s'emparer du trône de Juda. Mais un enfant, Joas, a échappé à la mort; recueilli tout sanglant par Josabeth, femme du grand-prêtre Joad, il a été élevé dans le temple sous le nom d'Eliacin.

Dans un songe horrible où Athalie a vu des chiens dévorants se disputer les membres de sa mère Jézabel, un jeune enfant s'est présenté à ses yeux, couvert d'une robe éclatante, telle que celle dont les prêtres des Hébreux sont revêtus. Elle admirait sa douceur, son air simple et modeste, quand elle a senti tout à coup un poignard qu'il lui plongeait dans le sein. " Deux fois en dormant *elle a* revu la même idée. "

Effrayée elle a couru au temple des Juifs, dans l'espoir d'apaiser par des présents le courroux de leur Dieu. A côté du grand-prêtre marchait un enfant en tout semblable à celui qui lui avait apparu dans son rêve; elle l'a vu avec

> .....son même air, son même habit de lin,
> Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
> C'est lui-même.

Mais cet enfant qu'on a fait disparaître au moment où elle est entrée dans le temple,

> Quel est-il? de quel sang et de quelle tribu?

Elle veut le voir, l'interroger; il est trop jeune encore pour altérer la simple vérité, et elle espère apprendre de cette bouche innocente ce qu'elle redoute cependant de connaître. Il est amené en sa présence:

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

. . . . . .

ATHALIE.

. . . . . Quel est tous les jours votre emploi.

JOAS.

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à la lire
Et déjà de ma main je commence à l'écrire

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

.....

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire;

Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses:
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui. . . . Vous vous taisez!

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour.....

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1o *Il reçut d'eux.. Une cabale organisée par eux.. Dîner avec eux.*

Nous avons vu que *leur*, pronom personnel, est employé comme pluriel de *à lui*, *à elle*, après le verbe à l'impératif, et avant le verbe dans les autres temps.

Quand la préposition *à* ou une autre préposition sont exprimées, le pronom personnel de la 3me personne est *lui* pour le masculin singulier, *eux* pour le masculin pluriel; *elle* et *elles* pour le féminin.

Exemples : C'est *a lui*, *de lui*, *à eux*, *avec eux*, *pour elle*, *à elles* que j'ai parlé — *Chez eux*, *sans elle*....

Lui, *elle*, *eux*, *elles* sont employés quelquefois comme compléments directs : Je les ai entendus *elle* et *lui*, *elles* et *eux*.

Lui et *eux* sont employés quelquefois comme sujets au masculin (au féminin le sujet est toujours *elle*, *elles*) :

1° Quand ils se trouvent avec un autre sujet: Mon ami est parti, *lui* et *moi* nous nous reverrons lundi.

2° Après *c'est*, *ce sont*. Est-ce votre frère qui est là? — C'est *lui*. Est-ce vos cousins que j'ai vus chez vous? — Ce sont *eux*.

3o Quand le pronom n'est pas suivi d'un verbe (le verbe qui devrait suivre le pronom est sous-entendu) :

Vous êtes plus riche *que lui*, *qu'eux*, qu'elles.

4° Pour exprimer une opposition entre différentes personnes:

Vous prétendez cela, *lui* prétend le contraire.

Et aussi, avec plus de force : *Vous*, *vous* prétendez cela; *lui il* affirme le contraire.

NOTA. — Dans tous les cas ci-dessus on emploie *moi* comme pronom de la première personne du singulier, et *toi* comme pronom de la deuxième personne du singulier.

Moi et *toi* sont aussi employés, au lieu de *me* et *te*, *après* le verbe à l'impératif. (*Me* et *te* sont employés seulement *avant* le verbe, soit comme compléments directs soit comme complément indirects *avec la préposition à non exprimée*).

Donnez-moi, *regarde-toi; ceci est pour moi.* — *Qui a fait cela?* — *Moi.* — *Il me parle*, *il te voit.*

Moi! des bienfaits de Dieu *je* perdrais la mémoire!

Toi! tu as fait cela!

2° *Il lui assura une pension et le chargea d'écrire.*

Le pronom complément, direct ou indirect, doit être repété avant chaque verbe dans les temps simples.

Dans les temps composés il doit être répété seulement quand il est complément direct d'un verbe, et indirect d'un autre verbe. En dehors de ce cas, la répétition du pronom, avec un verbe à un temps composé, n'est pas toujours nécessaire.

Exemples : *Il lui a assuré une pension et l'a chargé d'écrire.*

Cette gravure m'a plu; je l'ai achetée, payée et emportée tout de suite.

Repétition du pronom personnel sujet. — Si l'un des verbes est à la forme affirmative, et l'autre à la forme négative, le pronom sujet doit être répété, que les verbes soient à un temps simple ou à un temps composé. Exemple : *Je le dis, mais je ne le crois pas.*

Cette règle n'est pas toujours observée par les poètes: *Je plie et ne romps pas* (La Fontaine).

Quand les verbes qui se suivent sont à la même forme, le pronom sujet doit être répété s'ils sont unis par une conjonction autre que *mais*, *ni*, *et*, *ou*.

Dans les autres cas, on répète ou non le pronom sujet suivant l'harmonie de la phrase, et suivant que l'on veut donner plus de force ou plus de vivacité à l'expression.

3° *Je suis un orphelin qui n'eus jamais connaissance de mes parents.*

Quand le pronom relatif *qui* est précédé d'une proposition principale contenant un substantif, ou une des

locutions *le seul*, *le premier*, *le dernier*, etc., le verbe s'accorde de préférence avec le pronom sujet de la proposition principale.

Exemple ci-dessus. — *Je suis le premier qui ai fait connaître Shakespeare aux Français*, a dit Voltaire.

Mais on peut mettre le verbe à la 3me personne, en le faisant accorder *avec le substantif*, ou avec les mots *le seul*, *le premier*... *Je suis un orphelin qui n'eut jamais connaissance de ses parents.*

Quand le sujet de la phrase est le pronom relatif *qui*, le verbe s'accorde en nombre et en personne avec l'antécédent du relatif.

Exemples: *Vous*, madame, *qui êtes* bonne. *Nous qui sommes ici*... *Ces enfants qui sont* intelligents?....

XV

LA FONTAINE ET SES FABLES.

La Fontaine n'obtint jamais la faveur de Louis XIV; l'amitié de Molière et de Racine lui était bien plus précieuse.

Il naquit en 1621. On dit qu'il sentit se développer en lui le goût de la poésie en entendant lire une ode de Malherbe; il avait alors vingt-deux ans. Sa vie fut simple et obscure; ses goûts étaient modestes, et le soin de sa fortune l'inquiétait peu.

Nous avons dit que Racine était distrait; son ami La Fontaine l'était bien plus encore. Le récit de ses distractions remplirait un volume, mais nous nous bornerons à en citer quelques-unes.

Un jour il quitta Château-Thierry, sa ville natale, pour aller à Paris porter des papiers importants à un homme d'affaires. Il était à cheval, et avait attaché à l'arçon de sa selle le gros sac qui les contenait. Ce sac était mal attaché; il tomba. Un passant le ramassa et, s'approchant de La Fontaine: — N'avez-vous rien perdu, monsieur? lui demanda-t-il. — Non, monsieur. — Voici un sac que j'ai trouvé derrière vous sur la route et que j'ai ramassé. — Ah ! c'est mon sac, s'écria La Fontaine ; il contient des papiers dont dépend tout mon bien. Et le

reprenant après avoir remercié l'obligeant voyageur, il continua tranquillement son chemin.

Une autre fois il avait un procès considérable. Un de ses amis, M. de Maucroix, lui envoya un cheval à la campagne, où il se trouvait, pour qu'il pût se rendre à Paris afin de solliciter ses juges. En route il oublia son procès, et arrivé à une lieue de Paris il entra dans la maison de campagne d'un ami, à qui il demanda l'hospitalité. Pendant toute la nuit ils parlèrent de vers.

Le lendemain il n'arriva à la ville qu'à dix heures du matin. Déjà tous les juges étaient au palais de justice, et il n'en trouva aucun dans les visites qu'il leur fit. M. de Maucroix lui ayant reproché sa négligence, il répondit simplement: "Je suis bien aise de n'avoir trouvé chez eux aucun de ces messieurs, car je n'aime ni à parler d'affaires, ni à en entendre parler."

Son père voulut qu'il se mariât, dans l'espoir que le mariage donnerait plus de fixité à ses idées, et plus de sérieux à son caractère. Par complaisance pour lui La Fontaine consentit à prendre femme, quoiqu'il eût fort peu d'inclination pour le mariage. Mais il conserva son caractère insouciant et léger; il négligea son ménage, et continua de s'abandonner à son goût pour les plaisirs et pour la poésie.

Après avoir vécu quelque temps à Château-Thierry, il alla se fixer à Paris. Sa femme l'y suivit; mais bientôt, fatiguée de vivre avec lui, elle revint à leur première demeure. Racine et Boileau

firent comprendre à La Fontaine que cette sépara tion ne lui faisait pas honneur; ils l'engagèrent à rejoindre sa femme à Château-Thierry, et à se réconcilier avec elle. Cédant aux instances de ses amis il part, arrive chez madame La Fontaine et demande à la voir. La domestique ne le connaissait pas; elle lui répond que madame est au salut. Le poète sort et va chez un ami qui lui donne à souper et à coucher; il y reste deux jours. Quand la voiture publique repart pour Paris, il la prend, sans plus songer qu'il s'était rendu à Château-Thierry pour voir sa femme. Ses amis, en le revoyant, lui demandent s'il s'est réconcilié avec elle:—"J'ai été pour la voir", leur répond-il simplement, "mais je ne l'ai pas trouvée; elle était au salut."

La Fontaine aimait le calme des champs; il fuyait volontiers le bruit et l'agitation de la ville, pour contempler les arbres et les plantes, pour entendre bourdonner les insectes, étudier leurs mœurs et leurs habitudes. Des amis l'avaient mené à la campagne pour y passer quelques jours. Une fois on l'attend deux heures avant de se mettre à table; il n'arrive qu'après le dîner. On lui demande d'où il vient: "Je viens" dit-il, "de l'enterrement d'une fourmi; j'ai suivi le convoi jusqu'au cimetière, et j'ai reconduit la famille jusque chez elle."

C'est en plein air, dans la solitude des bois, qu'il se plaisait à travailler, qu'il préparait tous ces chefs-d'œuvre qui font nos délices, et qui lui ont mérité le surnom d'inimitable. Il est inimitable, en effet,

dans ces fables qui nous donnent des leçons sans nous ennuyer, parce que nous y trouvons toujours un récit intéressant et plein de grâce. C'est que la vraie supériorité de La Fontaine est dans le récit. Certainement il a l'ambition, en nous représentant les animaux avec leurs passions, leurs qualités et leurs vices, de peindre les hommes et de les instruire; mais il veut, avant tout, que la fable plaise.

Il fait son drame et son tableau, il leur donne un charme infini qui séduit le lecteur; la leçon arrive ensuite. Cette leçon, qui se dégage de la fable, paraît quelquefois favorable aux sentiments mauvais ou mesquins; mais la réflexion corrige bientôt cette fausse appréciation. Il est facile de voir que souvent le poète ne cherche pas à donner une leçon de morale, et que, dans la moralité de sa fable, il se contente d'indiquer la leçon de l'expérience, telle que le récit l'a mise sous nos yeux.

Dans son cours de littérature, Demogeot, après avoir parlé de la pureté irréprochable des fables de La Fontaine et de la perfection de leur style, ajoute: "Il est le poète de tous les temps, de tous les états, de tous les âges dans ses fables; l'enfant s'y amuse, l'homme s'y instruit, le lettré les admire."

La Fontaine est mort en 1695; il repose à Paris au cimetière du Père —Lachaise, tout près de Molière, dont il était toujours resté l'ami.

Dans la première partie de LA LANGUE FRANÇAISE nous avons indiqué le caractère général des fables de notre grand fabuliste, et nous en avons fait

connaître une qui est un modèle de ces charmants petits tableaux dans lesquels il excelle.

Nous allons en donner une autre, pleine de mouvement et de vérité, dont un excellent écrivain contemporain, Charles Nodier, a dit: "Il serait difficile de rien trouver de plus parfait, même dans La Fontaine." Cette fable a pour titre: *Le Coche et la Mouche.*

LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire:

Il prenait bien son temps! Une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Des papiers *dont* dépend tout mon bien.

On ne pourrait pas dire: *Des papiers d'où...*

Dont et *d'où* ne peuvent être employés indistinctement l'un pour l'autre que lorsqu'ils représentent *un nom de lieu*, pour exprimer la sortie, l'éloignement, la provenance. Exemples: La ville *dont* ou *d'où* j'arrive. Le pays *d'où* ou *dont* viennent ces produits.

NOTA. — Quand il n'y a pas d'antécédent, il faut toujours employer *d'où*: *D'où* venez-vous? Dites-moi *d'où* vous partirez?

2°.— Expliquer l'emploi du pronom *en*.

Dans quel cas *en* est-il suivi d'un déterminatif *quelques-uns beaucoup*, *un*, *deux*, *trois*, *plusieurs?*... Exemples.

3°. Son goût *pour* les plaisirs et *pour* la poésie.

Quand plusieurs noms qui se suivent servent de compléments à un même mot par l'intermédiaire d'une *préposition*, tantôt on répète celle-ci devant chaque complément, tantôt on ne l'exprime qu'une fois.

Pour les prépositions *à*, *de*, *en*, la répétition est de rigueur. Les autres prépositions sont généralement répétées devant les mots qui ont des significations différentes, spécialement quand elles sont d'une syllabe, *sur*, *dans*, *pour*, *sous*, *par*...

NOTA. — La préposition est toujours placée immédiatement devant son objet, *jamais après* comme en anglais.

4°. Son père *voulut* qu'il se *marît*.

Pourquoi le verbe *se marier* est-il à l'imparfait du subjonctif?

NOTA. — Suivant Littré, quand le verbe de la proposition principale est au conditionnel mais exprime seulement *un désir*, il vaut mieux employer le présent du subjonctif que l'imparfait dans la proposition subordonnée. Cette règle doit être suivie.

Exemple: *Je voudrais que vous veniez* me voir souvent.

Il me serait agréable que vous *passiez* chez moi ce soir

5°. Je suis *bien aise* de n'avoir trouvé personne.

Expliquer cette expression et les suivantes :

Je suis bien aise de vous voir. — Vous avez fait cela? j'en suis bien aise. — Mettez-vous à votre aise. — On n'est pas à son aise dans cet omnibus. — Cet homme n'est pas riche, mais il est à son aise. — Ne vous pressez pas, faites cela à votre aise. — Vous en parlez bien à votre aise. — J'aime mes aises. —

6o. Conjuguer en entier le verbe *se marier.*

7o. *Certaines gens* faisant les *empressés.*

Les adjectifs et les participes qui *précèdent* le mot *gens* doivent être écrits au *féminin*; ceux qui le *suivent* doivent être écrits au *masculin.* (Exemple ci-dessus). *De bonnes gens* que j'ai *rencontrés* m'ont dit...

Si l'adjectif ou le participe précédant *gens* sont en tête de la phrase, on les met au masculin.

Exemple : *Instruits* par l'expérience, les *vieilles gens* sont *soupçonneux. Gens* désignant une profession (*gens de lettres*, *gens de robe*, *gens d'épée*) et l'expression *jeunes gens* sont exceptés de cette règle; les adjectifs et les participes qui les précèdent sont au masculin comme ceux qui les suivent.

8o. *Se tirer d'affaire.*

Expliquer les expressions suivantes :

Ce banquier est mal dans ses affaires. — Je voyage pour affaires. — Cela ne fait rien à l'affaire. — Comment vous êtes-vous tiré d'affaire. — Ce marchand veut se retirer des affaires. — Ceci n'est pas votre affaire, c'est la mienne. — Ne vous mêlez pas de mes affaires. — Ne vous occupez plus de cela, j'en fais mon affaire. — Ceci est une affaire d'honneur. — Ma maison de commerce est en relation d'affaires avec un banquier de Bordeaux.

9° *Çà*, messieurs les chevaux.....

Çà est ici une interjection; on emploie quelquefois les deux mots *or çà*. La mouche aurait pu dire:

Or çà, messieurs les chevaux.

Çà est aussi employé dans la locution adverbiale *çà et là*, signifiant de côté et d'autre.

Ça (sans accent) est la contraction du pronom *cela*. L'expression est familière: *Donnez-moi ça.*

9° Expliquer les expressions suivants:

Faire la mouche du coche. Prendre la mouche. Cette personne est une fine mouche. Faire des pattes de mouche.

XVI

LA MODE ET LE LUXE

SOUS LOUIS XIV ET LOUIS XV.

Quelques-unes de ces pages ont été consacrées aux quatre grands poètes du siècle de Louis XIV. Quand nous étudierons la littérature, nous nous occuperons des prosateurs de génie qui ont puissamment contribué à l'éclat de cette période, que l'on appelle encore le grand siècle littéraire de la France.

Dans notre course rapide à travers l'histoire, nous allons maintenant passer en revue les principales innovations apportées dans les vêtements pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV.

Le costume des dames éprouva peu de changements jusqu'au mariage du roi. La jeune reine, Marie-Thérèse d'Autriche, était bien faite : aussi adopta-t-elle les tailles longues, avec le corsage terminé en pointe. Toutes les dames suivirent son exemple. Jusqu'à la mort de Marie-Thérèse, on laissa les épaules découvertes; mais la pruderie de madame de Maintenon fut blessée de cet usage; on fit alors monter les robes jusqu'au cou, en les échancrant un peu par devant.

Dans les cérémonies, les dames portaient des robes avec une queue très longue, pouvant se détacher

à volonté, désignée sous le nom de manteau. On jetait cette queue sur le bras gauche; le meilleur genre était de se faire accompagner d'un négrillon pour la soutenir.

On commençait à voir des manchons dans les mains des dames et même dans celles des hommes. Les dames avaient des cannes, des ombrelles, et aussi des éventails, que les précieuses de l'hôtel Rambouillet appelaient des *zéphyrs*, et dont les élégantes jouaient avec une grâce admirable. On aurait pu dire déjà ce que madame de Staël affirmait plus tard, c'est qu'à la manière de se servir d'un éventail on pouvait distinguer aisément une princesse d'une marquise, une comtesse d'une simple bourgeoise.

Le luxe, extravagant sous presque tous les rois, devint une frénésie sous Louis XIV : hommes et femmes rivalisaient de prodigalités insensées pour plaire au roi-soleil. Il fallait plus de cinquante livres de perles pour orner une robe; une poignée d'épée coûtait jusqu'à trente mille francs; on couvrait les habits ordinaires d'or et de diamants; quant aux habits de cérémonie, ils en étaient tellement surchargés, qu'un jour le roi ne put garder le sien pendant toute la durée d'un dîner.

On prodiguait les rubans partout, au rabat, à la ceinture, aux jarretières, à la poignée de l'épée et de la canne, aux manchettes, aux gants, et jusqu'aux souliers, ornés de longues oreilles, et dont les talons avaient quatre ou cinq pouces de hauteur. Les gens de cour portaient des souliers à talons rouges,

d'où ce nom de *talons-rouges* sous lequel on les désignait.

Une étrange aventure ressuscita le vertugadin un an environ avant la mort de Louis XIV, mais sous un nom différent : le vertugadin devint *le panier*.

Un jour du mois de juillet 1714, deux Anglaises entrèrent au jardin des Tuileries dans une toilette qui parut extravagante. Leurs cheveux aplatis faisaient un contraste singulier avec l'échafaudage exubérant que la mode élevait alors sur les têtes élégantes. Mais ce qui surprit le plus, ce fut l'ampleur extraordinaire de leurs robes. La foule que ces deux dames attirèrent les pressa au point de les étouffer. Heureusement un officier de mousquetaires les sauva, en brisant une barrière contre laquelle on les avait acculées, et en leur offrant un asile dans son logement, sur la terrasse de l'orangerie. Ce fut le point de départ de la mode nouvelle.

Cependant l'usage des paniers ne s'introduisit pas tout de suite; les actrices les portèrent avant les dames du monde : Grecques, Romaines, Chrétiennes, Juives ou Musulmanes n'apparaissaient jamais en scène sans cet accoutrement. Mais en 1716 la chaleur de l'été fut excessive, et comme le panier pouvait procurer plus de fraîcheur qu'une robe moins ample, on se hâta de l'adopter partout; depuis la princesse jusqu'à la simple ouvrière, toutes les femmes en furent bientôt affublées.

Ces paniers, formés au moyen de cerceaux d'osier,

de baleine où de jonc, soutenaient et étendaient démesurément les jupes des dames ; ils devaient, pour être parfaits, être égaux en largeur à la taille de la personne, en sorte que, suivant l'expression d'un satirique, les petites femmes ressemblaient à des boules, et celles qui étaient grandes avaient l'air de vraies cloches.

Il est facile de comprendre que les paniers, gênants pour celles qui les portaient, l'étaient plus encore pour les personnes qui se trouvaient auprès d'elles, et pour les passants dans la rue. Un matelot rencontrant un jour à Paris deux dames dont les jupes encombraient toute la largeur de la chaussée, se trouvait dans l'impossibilité de passer. Ne voulant pas revenir sur ses pas et voyant que les dames ne marchaient pas assez vite à son gré, il prit son élan, et d'un bond sauta au-dessus des paniers, aux grands applaudissements de la foule.

Cette mode était non seulement incommode mais ruineuse; les jupes exigeaient, en effet, une quantité considérable d'étoffe. Aussi le clergé, quelques pamphlétaires, Voltaire lui-même, déclarèrent la guerre à cette mode et prirent la plume dans l'espoir de la faire abandonner; mais ce fut en vain ; c'était une véritable fureur.

Pour comble d'absurdité, les hommes imitèrent les femmes autant que le permettaient leurs costumes; on plaça dans les basques de leurs habits des baleines qui les tinrent raides et arrondies.

L'inconvénient que les passants éprouvaient dans

les rues, la reine l'éprouvait aussi à la cour. Lorsque les princesses étaient assises auprès d'elle, leurs vastes jupes la cachaient complétement; pour parer à cet inconvénient il fallut réformer l'étiquette, et décider qu'on laisserait un fauteuil vide à droite et à gauche de Sa Majesté.

Nous avons dit que les paniers firent leur première apparition sur la scène; c'est là aussi qu'on les abandonna d'abord. Un jour Mlle Clairon, alors la meilleure tragédienne du Théâtre-Français, se montra sans panier dans un de ses rôles; c'était une grande audace à un moment où cet ajustement faisait encore fureur. Mais le lendemain quelques dames de haut rang l'imitèrent, et peu après disparut cette mode absurde, que Voltaire lui-même avait combattue sans succès. Plus tard nous la verrons reparaître; le panier prendra alors le nom de *crinoline*; heureusement qu'en changeant de nom il perdra un peu de son ampleur.

Le luxe ne fut pas moins ruineux sous le règne de Louis XV que sous celui de son aïeul Louis XIV. Les vêtements des hommes étaient tissés d'or ou d'argent, ou faits de velours ou de drap semés d'or. Les dames se paraient de robes de brocart d'or et d'argent à fleurs de couleur; on garnissait d'or leurs mantilles, généralement en velours ou en satin écarlates.

Mais si les femmes à la mode subissaient la gêne de ces lourds costumes dans les heures d'étiquette, elles s'en débarrassaient avec empressement dans

leur vie habituelle; elles avaient des négligés si légers, que la décence en était trop souvent exclue. C'est avec les robes ouvertes et flottantes, basses sur les épaules et sur la poitrine, les pieds dans des pantoufles à fleurs brodées, aux bouts légèrement relevés, qu'elles recevaient les gens de qualité dans leurs élégants boudoirs égayés par le pinceau de Watteau et de Boucher.

Un des meilleurs prosateurs du 18e siècle, Montesquieu, a fait dans ses *Lettres Persanes* ce tableau exagéré, mais vrai au fond, de la mode à cette époque:

"Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver; mais surtout on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leurs habillements et de leurs parures? une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger! Il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même; dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air.

Qui pourrait le croire? les architectes ont été souvent obligés de hausser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices.

On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain...."

Ces *mouches*, dont parle Montesquieu, avaient été adoptées au commencement du 17e siècle; un accident bien vulgaire leur donna naissance. Une dame, ayant un bouton sur la joue, le cacha sous un petit morceau de taffetas noir. Loin de paraître disgracieux, ce rond de soie noire fit mieux ressortir la blancheur du teint de l'audacieuse coquette; dès lors on s'empressa d'adopter ce singulier ornement, auquel fut donné le nom de mouche. S'il est vrai, comme on le répète depuis longtemps, qu'il n'y ait rien de nouveau sous le soleil, n'est-ce pas ici le cas de faire observer que ce proverbe peut recevoir son application surtout en matière de mode?

La fureur pour les mouches devint telle, que chaque dame en avait toujours dans une petite boîte; elles affectèrent bientôt différentes formes: les

unes étaient découpées en soleil, d'autres en croissant de lune, en étoiles. A la promenade il n'était pas rare de voir une dame s'arrêter, se regarder dans un miroir pendu à sa ceinture ou adapté au couvercle de sa boîte, et remplacer la mouche qu'un accident avait fait tomber.

Au commencement du règne de Louis XV, ce n'était plus seulement sur les joues que se posaient ces petits morceaux de taffetas noir; c'était au coin des yeux, au coin de la bouche, sur les lèvres et sur le nez même. Il se produisit alors un fait pouvant servir à prouver que, si grande est la puissance de la mode, qu'en voulant l'attaquer on lui donne parfois une force nouvelle:

L'orateur Massillon, celui qui, après Bossuet, a donné le plus d'éclat à la chaire chrétienne, prêchait en 1717 devant le jeune roi Louis XV et devant les dames et les seigneurs de la cour. Un jour, dans un de ses sermons, il s'éleva contre les dames qui aimaient un peu trop à montrer leurs épaules; bientôt, dit-il, on ira plus loin ; on se laisse voir, mais ce ne sera point assez; bientôt sans doute d'impertinentes mouches viendront là, provoquer le regard....

Ces mots du grand orateur furent une révélation pour les belles mondaines réunies autour de la chaire; le lendemain, au bal du Régent, toutes les dames portaient des mouches sur les épaules. On les appela des *massillonnes*, en l'honneur du prelat qui en avait donné l'idée.

Madame de Pompadour, une des favorites de Louis XV, fut longtemps l'arbitre souveraine du goût et de la mode: ameublement, habillement, coiffure, tout se faisait à la Pompadour. Personne ne se connaissait mieux qu'elle en curiosités, et elle eut, à cet égard, l'influence la plus favorable sur l'art mobilier du règne de Louis XV. C'est elle qui répandit à la cour et dans la société élégante l'habitude de rechercher de curieux objets d'origine ancienne, et les produits les plus exquis de l'art oriental.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1o *On aurait pu* dire alors....

Le verbe *pouvoir* est ici au *passé du conditionnel.*

Ce temps est souvent employé: I.—Pour exprimer une réserve, un désir, une possibilité, un doute, *au sujet d'un événement passé.*

Je serais bien allé vous voir hier, mais j'en ai été empêché.

On aurait pu dire alors....

Vous n'auriez pas osé parler ainsi de moi.

II.—Dans certaines phrases interrogatives ou exclamatives: Auriez-vous osé parler ainsi de moi? Aurais-je pu faire autrement?

NOTA. — Dans tous ces cas, on emploie le présent du conditionnel lorsqu'il ne s'agit pas d'un événement passé.

J'irais bien vous voir, mais.... On *pourrait* dire alors... Vous *n'oseriez* pas... *Oseriez*-vous.... *Pourrais*-je faire autrement.... — Dans le chapitre 17 nous verrons les temps du conditionnel employés après une condition exprimée.

2° *Ce qui* surprit le plus *ce fut*....

Quand les mots *ce qui*, *ce que*, sont au commencement du premier membre d'une phrase, le second membre doit commencer par *ce* accompagné du verbe *être*. *Ce* n'est pas répété quand le verbe *être* est suivi d'un adjectif ou d'un participe passé non accompagnés d'un nom.

Exemples: *Ce qui* est là *est* fort beau. *Ce que* je vous dis *est* arrivé hier.

3° *On ne saurait croire.*

Le conditionnel *saurait* (du verbe *savoir*) est quelquefois employé pour le conditionnel, et même pour le présent de l'indicatif du verbe *pouvoir*.

Exemples: Où est mon frère? Je ne saurais vous le dire. Je ne *saurais* faire ce que vous demandez.

— Le verbe *savoir* est aussi employé à la forme négative, au présent du subjonctif, *sans le mot que*, au lieu du présent de l'indicatif.

Exemple: *Je ne sache pas* qu'il y ait une maison plus belle.

— On trouve aussi le verbe *savoir*, au présent du subjonctif, *avec que*, dans certaines phrases négatives ou interrogatives.

Exemples: Le docteur est-il chez lui? — *Il n'y est pas, que je sache.* Rentrera-t-il bientôt, *que vous sachiez?*

4° Avant que tu *eusses reçu* ma lettre, tout *serait* changé.

Le verbe *recevoir* est ici au plus-que-parfait du subjonctif. Aux pages 107 et 108 nous avons donné la règle suivante:

Quand le verbe de la proposition principale est à un temps passé ou conditionnel, on met généralement le verbe de la proposition subordonnée à *l'imparfait du subjonctif* si l'on veut exprimer une action présente ou future, et au *plus-que-parfait du subjonctif* si l'on veut exprimer une action passée.

Exemples: J'ai *commandé* que vous *fissiez* cela. *Je ne savais pas* que vous *eussiez été* malade.

Mais les règles relatives à la concordance des temps du subjonctif ne sont pas applicables quand le sens de la proposition subordonnée est modifié par une proposition conditionnelle, exprimée ou sous-entendue. C'est ainsi que le *plus-que-parfait* du subjonctif et non *l'imparfait*, est employé dans la phrase ci-dessus: Avant que *tu eusses reçu* ma lettre....

5° *Que me servirait* de faire....

Que est ici employé dans le sens de *à quoi*. On le trouve aussi employé dans le sens de *combien*: *Que je suis malheureux*! Dans le sens de *pourquoi*: *Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt?*

Il est aussi employé idiomatiquement dans certaines phrases, comme: Insensé *que* vous êtes! Avez-vous lu ce livre? Je crois *que* non. — Dites-moi ce *que* c'est que ça. Je n'ai *que* faire de cet objet.

6° Il n'y a *rien de* nouveau.

Après une expression indéfinie, *aucun*, *ceci*, *cela*, *personne*, *quoi*, *quelqu'un*, *quelque chose*, *rien*... on emploie *de* devant un adjectif ou un participe employé adjectivement:

Ne lisez pas ces livres, il n'y en a *aucun de* bon, il n'y a *rien d'*intéressant. *Quelqu'un de* joli. *Quelque chose de* mauvais. Il n'y a que *ceci de* beau.

7° Verbes faire, dire, lire, écrire, savoir, aller, venir, monter, descendre, entrer, sortir, courir, donner, voir, rire, s'asseoir, se promener.

Indiquer l'impératif de ces verbes.

XVII

EXTRAITS ET ANECDOTES.

I.

Au sujet des excentricités de la mode au 18e siècle nous avons cité, dans le chapitre qui précède, un extrait des *Lettres Persanes* de Montesquieu. Nous aurons à nous occuper un jour des ouvrages de cet écrivain, un des plus remarquables de son siècle; ici nous citerons seulement un trait qui prouve que le cœur était, chez lui, au niveau du talent.

Montesquieu, se trouvant à Marseille où il allait souvent visiter sa sœur, voulut un dimanche se promener hors du port dans une barque. Il s'adresse à un jeune homme nommé Robert, dont le bateau était amarré au quai. Ce jeune homme n'avait rien du ton ni des manières d'un marinier. Tout en ramant il apprend à Montesquieu qu'il est bijoutier de son état, et qu'il ne fait le métier de marinier que les dimanches et les jours de fête, pour tâcher d'amasser de quoi racheter son père emmené prisonnier par un corsaire, et en ce moment esclave à Tétouan.

Montesquieu s'informe de tout avec précision; rentré au port il quitte le jeune homme. Quelques mois après, le père est de retour dans sa famille, sans

savoir d'où lui est venue sa liberté. Robert sentait bien qu'elle était due à l'inconnu qu'il avait mené dans sa barque. Un ou deux ans plus tard il le rencontre sur le port ; il se jette à ses pieds, le suppliant de se laisser reconnaître et de venir voir les heureux qu'il a faits. Montesquieu se dérobe brusquement; il nie tout, et se refuse à une si légitime reconnaissance.

Le bienfait ne fut révélé qu'à sa mort, par le reçu, trouvé dans ses papiers, de la rançon qu'il avait payée pour racheter de l'esclavage cet homme qu'il ne connaissait même pas.

II.

UNE EXPÉDITION NOCTURNE.

Dans les trois pages suivantes, Jean Jacques Rousseau raconte une expédition qu'il fit lui-même pendant la nuit, et il indique le moyen d'aguerrir les enfants contre la peur.

"J'étais à la campagne, en pension chez un ministre appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la bible qu'on y avait

laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière: je le traversai gaillardement; car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une frayeur qui me fit dresser les cheveux: je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant.

Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je entré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite et que je le susse très bien, ayant tourné longtemps sans m'en apercevoir je cherchai longtemps à gauche, je m'embarrassai dans les bancs, je ne savais plus où j'étais; et ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du

temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance; et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte.

Dans cet intervalle, j'entends mademoiselle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition.

A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite; je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire; j'y monte, je prends la bible, je m'élance en bas; dans trois sauts je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre hors d'haleine; je jette la bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres; menez-l'y souvent. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toits, et l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Quels avantages un homme ainsi élevé n'aura-t-il pas la nuit sur les autres hommes! ses pieds accou-

tumés à s'affermir dans les ténèbres, ses mains exercées à s'appliquer aisément à tous les corps environnants, le conduiront sans peine dans la plus épaisse obscurité. Son imagination, pleine des jeux nocturnes de sa jeunesse, se tournera difficilement sur des sujets effrayants. La nuit, ne lui rappelant que des idées gaies, ne lui sera jamais affreuse; au lieu de la craindre, il l'aimera."

III.

Un ami de Rousseau, Bernardin de Saint Pierre, immortalisé par la touchante histoire de *Paul et Virginie*, resta longtemps inconnu. Mais après la publication des premières *Etudes de la Nature*, il passa à l'état de grand homme et de favori de l'opinion; les femmes les plus considérables de la cour l'invitèrent à venir les voir. Les deux récits suivants ont été extraits de cet ouvrage.

LA JEUNE CAUCHOISE.

"Il n'y a que la religion qui donne à nos passions un grand caractère; elle répand des charmes ineffables sur l'innocence, et donne une majesté divine à la douleur.

Il y a quelques années que j'étais à Dieppe, vers l'équinoxe de septembre, et un coup de vent s'étant élevé, comme c'est l'ordinaire dans ce temps-là, j'en fus voir l'effet sur le bord de la mer. Il pouvait être midi; plusieurs grands bateaux étaient sortis, le matin, du port pour aller à la pêche.

Pendant que je considérais leurs manœuvres, j'aperçus une troupe de paysannes, jolies comme le sont la plupart des Cauchoises, qui sortaient de la ville avec leurs longues coiffures blanches, que le vent faisait voltiger autour de leur visage. Elles s'avancèrent en folâtrant jusqu'à l'extrémité de la jetée, que des ondées d'écume marine couvraient de temps en temps.

Une d'entre elles se tenait à l'écart, triste et rêveuse. Elle regardait au loin les bateaux, dont quelques-uns s'apercevaient à peine au milieu d'un horizon fort noir. Ses compagnes d'abord se mirent à la railler, pour tâcher de la distraire. « Est-ce que tu as là-bas ton bon ami? » lui disaient-elles.

Mais comme elles la voyaient toujours sérieuse, elles lui crièrent: « Allons ne restons pas là! pourquoi t'affliges-tu? Reviens, reviens avec nous." Et elles reprirent le chemin de la ville.

Cette jeune fille les suivit lentement sans leur répondre; et quand elles furent à peu près hors de sa vue, derrière des monceaux de galets qui sont sur le chemin, elle s'approcha d'un grand calvaire qui est au milieu de la jetée, tira quelque argent de sa poche, le mit dans le tronc qui était au pied; puis elle s'agenouilla et fit sa prière, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

Les vagues qui assourdissaient en se brisant sur la côte, le vent qui agitait les grosses lanternes du crucifix, le danger sur la mer, l'inquiétude sur la terre, la confiance dans le ciel, donnaient à l'amour

de cette pauvre paysanne une étendue et une majesté que le palais des grands ne saurait donner à leurs passions.

Elle ne tarda pas à se tranquilliser, car tous les bateaux rentrèrent dans l'après-midi, sans avoir éprouvé aucun dommage." (Extrait de la 7eEtude).

LA PETITE MARCHANDE DE POMMES.

"Un jour," me disait Jean Jacques Rousseau, "je me trouvai à une fête de village, dans un château aux environs de Paris. Après dîner, la compagnie fut se promener à la foire, et s'amusa à jeter aux paysans des pièces de monnaie, pour le plaisir de les voir se battre en les ramassant. Pour moi, suivant mon humeur solitaire, je m'en fus promener tout seul de mon côté.

J'aperçus une petite fille qui vendait des pommes sur un éventaire qu'elle portait devant elle. Elle avait beau vanter sa marchandise, elle ne trouvait plus de chalands. — Combien toutes vos pommes? lui dis-je. — Toutes mes pommes ? reprit-elle; et la voilà en même temps à calculer en elle-même. — Six sous, monsieur, me dit-elle. — Je les prends, lui dis-je, pour ce prix, à condition que vous irez les distribuer à ces petits Savoyards que vous voyez là-bas; ce qu'elle fit aussitôt.

Ces enfants furent au comble de la joie de se voir régalés, ainsi que la petite fille de s'être défaite de sa marchandise. Je leur aurais fait beaucoup moins de plaisir si je leur avais donné de l'argent.

Tout le monde fut content, et personne ne fut humilié."

C'est un grand art de bien faire le bien. La religion nous en apprend le secret, en nous ordonnant de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît." (Extrait de la 13e Etude).

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Amasser *de quoi* racheter son père.

Idiotismes à expliquer:

Cet homme n'a pas de quoi vivre. Quoi de nouveau aujourd'hui ? Vous voulez faire cela; à quoi bon? Je vous demande pardon.— Il n'y a pas de quoi. Il y a je ne sais quoi de bon, de gracieux, d'aimable dans cette demoiselle. Il n'y a pas de quoi se fâcher, je trouve qu'il y a plutôt de quoi rire de tout cela. A quoi passez-vous le temps à la campagne ?

2°. Si j'en avais eu, *ç'aurait été* pis encore.

Ç'aurait été est au passé du conditionnel. Nous avons parlé de ce temps à la page 163.

Ce temps correspond au plus-que-parfait et au futur antérieur de l'indicatif. On l'emploie (comme dans notre exemple) pour exprimer un passé qui aurait été postérieur au fait énoncé par le verbe accompagné de *si*.

Exemple: *Si j'avais eu ce livre hier, je l'aurais lu.*

La possession (*si j'avais eu*) aurait précédé la lecture (j'aurais *lu*); de même la possession de la lumière par Rousseau aurait précédé le surcroît de peur.

3°. Expliquer l'emploi de tous les verbes à l'imparfait et au passé défini dans *Une expédition nocturne*, depuis le commencement jusqu'à ces mots: *En ouvrant la porte j'entendis.* — Quelle différence y aurait-il si au lieu d'écrire: Je me *moquai* tant de sa frayeur, Rousseau avait écrit: Je me *moquais* tant de sa frayeur ?

4° *Quoique* la chaire *fût* à droite et *que je le susse.*

Pourquoi le verbe *savoir* est-il ici à l'imparfait du subjonctif?

Qu'avons-nous dit au sujet de *que* remplaçant d'autres conjonctions?

Ecrire la même phrase en remplaçant la conjonction *quoique* par les conjonctions *comme* et *parce que.*

5°. Expliquer l'emploi du passé du conditionnel *on n'aurait pas manqué*, dans la phrase qui commence par ces mots: *Dans cet intervalle* (page 170).

6°. Pourquoi Rousseau emploie-t-il le présent de l'indicatif dans certaines parties de son récit?

Expliquer l'emploi de ce temps dans la dernière phrase: A l'instant toutes mes frayeurs cessent....

7° *Menez-l'y* souvent.

Qu'avons-nous dit pour la place de *y* et de *en*, quand ils se trouvent ensemble ou avec un autre pronom, soit après un verbe à l'impératif, soit avant un verbe à un autre temps?

8°. Verbes *se promener*, *rire*, *suivre.*

Conjuguer ces verbes, à la forme négative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif.

Indiquer la 1re personne du singulier des autres temps.

NOTA. — Se rappeler que dans les verbes qui ont un *e muet* à l'avant-dernière syllabe, cet *e* se change en *è* ouvert devant une syllabe muette (Je mène, je mènerai).

9°. Les bateaux dont *quelques-uns* s'apercevaient.

Ici *quelques-uns* a le sens de *some*, *several;* il se rapporte à *bateaux.*

Quelqu'un a aussi le sens de *somebody*, *some one*, et il a pour contraire *personne.*

Exemple: *Attendez-vous quelqu'un? —Non, je n'attends personne. Quelqu'un m'a dit cela.*

De, avons-nous vu à la page 165, est employé devant l'adjectif ou le participe qui suit ce mot *quelqu'un*, *quelques-uns. Quelqu'un de grand. Parmi ces livres il y en a quelques-uns de très rares.*

XVIII

EXTRAITS ET ANECDOTES (Suite).

IV.

Le célèbre naturaliste Buffon a décrit la nature dans un style plein de noblesse et d'harmonie. "Il a décrit deux cents espèces de quadrupèdes, et de sept à huit cents espèces d'oiseaux, et jamais il ne cause ni ne semble éprouver de fatigue. Chacune de ses descriptions est une peinture; il sait même animer la scène en empruntant à la nature morale de l'homme quelques traits du caractère de ses personnages."

On peut visiter encore aujourd'hui à Montbard, en Bourgogne, le magnifique château de Buffon, et le cabinet où il s'enfermait pour écrire, toujours en grande toilette, avec ses fines manchettes et sa perruque poudrée.

Buffon était un grand dormeur, à ce que l'on dit. Mais lorsqu'après l'âge de trente ans il se mit à travailler, il s'imposa d'être debout tous les jours à cinq heures en été, à six heures en hiver. Pour cela, il avait donné l'ordre à Joseph, son valet de chambre, de le réveiller chaque matin, n'importe par quel moyen; Joseph recevait chaque fois un écu de recompense.

Un matin, Buffon ne voulait absolument pas quitter son lit. Joseph le tira par les pieds.

— Vous êtes un insolent ! cria Buffon; sortez, je vous chasse!

L'autre sortit,..... pour revenir aussitôt avec une cuvette pleine d'eau glacée qu'il jeta sur son maître, mais en se sauvant cette fois pour de bon. Il ne reparut que quelques heures plus tard.

— Tenez, mon bon Joseph, lui dit Buffon, voici votre écu; vous l'avez bien gagné.

Les deux morceaux suivants sont des extraits de l'*Histoire Naturelle.*

LE CHIEN.

« Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie. Un coup-d'œil suffit ,il entend les signes de sa volonté: il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne

s'en souvient que pour s'attacher davantage. Loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissements; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents, et l'éducation toujours heureuse...."

LE BŒUF.

"Le bœuf est pour l'homme d'une plus grande utilité que le cheval et l'âne. Il nous sert et nous nourrit tout à la fois. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels; tous les autres, et

même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval et l'âne pour porter des fardeaux: la forme de son dos et de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts."

V.

Le plus grand génie du 18e siècle, celui qui en est le véritable représentant et dont le nom domine tous ceux de ses contemporains, c'est Voltaire.

Voltaire fut non seulement un grand écrivain, mais aussi un homme de bien, "généreux, ardent ami de la justice et des hommes. Il n'épargna ni son temps ni sa peine pour secourir les opprimés; il réclama l'adoucissement des lois comme des mœurs, la réforme de la procédure criminelle, l'abolition de la torture, l'indispensable sanction du souverain pour tous les arrêts de mort; enfin la plus précieuse et la plus définitive de ses conquêtes, c'est d'avoir

gagné même l'adhésion de ses adversaires au grand principe de la tolérance religieuse. Sans doute, dans son élan, Voltaire a dépassé le but; mais c'est grâce à lui que nous l'avons atteint." (*Demogeot*).

Génie universel, il a abordé tous les genres, en prose et en poésie, et longue est la liste de ses œuvres.

Nous donnerons de lui le récit touchant qui porte pour titre: *Jeannot et Colin.*

JEANNOT ET COLIN.

" Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé les impôts, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin avaient l'un pour l'autre une de ces amitiés vives dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin.

Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde.

Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière: c'était un ordre de monsieur son père, de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise, en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs sauront que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes: c'est parce qu'on est heureux. Jeannot le père fut bientôt M. de la Jeannotière, et, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, il retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse; Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis; ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son élève....."

(*Celui-ci fit de folles dépenses; ses parents vivaient en grands seigneurs, ils se ruinèrent et tout fut saisi chez eux, à la demande de leurs créanciers. Aussitôt tous les amis du jeune homme l'abandonnèrent*).

« Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaiete; sa petite femme brune, et assez agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître; le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur. « Eh! mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot: » A ce nom, le marquis lève les yeux; la voiture s'arrête: « C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot! »

Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage. « Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours.» Jeannot, confus et attendri, lui conta en sanglotant une partie de son histoire. « Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; allons dîner ensemble.»

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. « Qu'est-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer et de cuivre; j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux

grands et aux petits; nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux; nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés."

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disait tout bas: "Tous mes amis du bel air m'ont trahi et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction!"

La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe de bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé; il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. "Nous aurons soin de ta mère, dit Colin; et quant à ton père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires: ses créanciers s'accommoderont avec moi; je me charge de tout."

Colin fit tant, qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur ancienne profession: il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux; et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité."

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1°. Il est *tout zèle, tout ardeur, tout obéissance.*

Nous avons vu que *tout* est adjectif, et par conséquent variable, quand il modifie un nom ou un pronom.

Par exception à cette règle il est invariable dans les expressions ci-dessus, et autres analogues:

Exemple: Il faut être *tout yeux* et *tout oreilles.*

On dit aussi: Cette dame est *tout en* larmes, *tout en* sang.

NOTA. — Avant le mot *autre, tout* est adjectif et s'accorde quand il signifie *quelque;* il a ce sens quand on peut le mettre après le substantif.

Exemple: J'aimerais mieux *toute autre gravure.* (Quelque autre gravure).

2°. *Se souvenir, se rappeler.*

On dit se *souvenir de quelqu'un, de quelque chose,* et *se rappeler quelqu'un, quelque chose.*

Remplacer les points, dans les phrases ci-après, par les verbes *se rappeler* et *se souvenir* au présent de l'indicatif et au passé indéfini, aux deux formes affirmative et négative.

Madame, vous.... cette anecdote? — Je....

Votre fils se.... ce que je lui ai dit? — Il....

Mesdemoiselles, vous.... vos promesses?.... — Nous....

Ces messieurs se.... ce qu'ils ont lu? — Ils....

3°. Expliquer l'emploi du subjonctif dans le passage de Buffon commençant à ces mots: *L'on peut dire* (page 179), jusqu'à la fin de la phrase.

4°. *Le bœuf* nous sert....: *il est* le domestique le plus utile de la ferme.

Nous avons vu, en étudiant l'emploi de *ce* et de *il* de-

vant le verbe *être* (LA LANGUE FRANÇAISE Ire partie, pages 236, 237 et 239) que *ce* est employé devant les substantifs et devant les adjectifs employés substantivement.

Mais devant les superlatifs on emploie *ce* quand il s'agit de choses, et *ce* ou *il* quand il s'agit de personnes ou d'animaux.

Dans l'exemple ci-dessus on pourrait dire: *C'est* le domestique le plus utile.

5°. *Le plus grand génie.... c'est* Voltaire.

Ce est employé ici par pléonasme, pour unir les substantifs de deux membres de phrase. On le supprime quelquefois, mais principalement quand le premier membre de phrase est très court. Exemple: *Un beau monument c'est Notre-Dame* de Paris; (ou: *Un beau monument est Notre-Dame de Paris.*

6°. Les Etats ne peuvent *fleurir* que par..

Fleurir est régulier (2e conjugaison) quand il signifie *être en fleurs.* Mais dans le sens de *prospérer* (exemple ci-dessus) il fait *florissais* à l'imparfait de l'indicatif, et *florissant* au participe présent:

Cet Etat florissait; *cet Etat est florissant.*

7°. *Le monde.* — Idiotismes à expliquer:

C'est un homme du monde. Allez-vous beaucoup dans le monde? Tout le monde dit cela. Y avait-il beaucoup de monde à l'ouverture du salon? — Tout le beau monde y était; il y avait tout le monde des artistes et des gens de lettres. Nous ne sommes pas du même monde. Je ne ferais pas cela pour tout au monde; ou: pour tout l'or du monde. — Nous voyons très peu de monde, à cause de notre deuil.

8°. Verbes *se souvenir, acquérir, suffire.*

Les conjuguer, à la forme affirmative, au présent de l'indicatif, du conditionnel et du subjonctif, et à l'impératif. Indiquer la 1er personne du singulier des autres temps.

9°. *Une sœur de Colin, laquelle....*

Pourquoi *laquelle*, au lieu de *qui?*

10°. *Un air de supériorité. — Un homme du bel air.*

Expliquer ces expressions et celles qui suivent:

Ce sont des paroles en l'air. — Etre en plein air.— Il ne faut pas rester au courant d'air. — Cette personne se donne des airs... Pourquoi êtes-vous toujours en l'air? Vous avez l'air de vous ennuyer. Je vais prendre l'air.

NOTA. — L'expression *avoir l'air*, signifiant *sembler*, est souvent suivie d'un adjectif.

Quand le sujet est un nom d'objet inanimé, l'adjectif s'accorde toujours avec ce sujet.

Exemple: *Cette orange a l'air bonne, mûre.* (elle semble, elle paraît).

Quand le sujet n'est pas un nom d'objet inanimé, on fait accorder l'adjectif soit avec le sujet soit avec le mot *air*, à moins que l'adjectif ne puisse qualifier qu'un des deux substantifs.

Cette demoiselle a l'air gaie ou *gai.*

Ces comédies ont l'air intéressantes.

XIX.

LE THÉÂTRE ET LES ACTEURS AU 18me SIÈCLE.

Lorsque nous avons parlé de la mode, nous avons dit qu'une comédienne célèbre, Mlle Clairon, fut la première à paraître sur la scène sans le ridicule panier dont s'affublaient les dames sous le règne de Louis XV. C'est qu'à ce moment les acteurs jouaient vêtus à la mode du jour, sans se préoccuper du costume que devaient porter les personnages dont ils remplissaient les rôles.

Le tragédien Lekain fit réformer cet usage.

Lekain était âgé de vingt ans à peine lorsque Voltaire l'entendit. Ce dernier frappé des heureuses dispositions du jeune tragédien, l'attira chez lui, le logea, le forma, puis obtint de le faire jouer en 1750, au Théâtre-Français, où le débutant fut admis au milieu d'applaudissements unanimes.

Lekain était petit, il avait une figure commune et la voix voilée; mais par l'art et par l'étude il corrigea ou fit oublier ces défauts de la nature: sa démarche devint imposante et grave, ses traits et sa voix purent exprimer toutes les passions. On lui doit deux réformes importantes : la première, nous l'avons dit, fut celle du costume. La seconde porta sur la disposition de certaines places.

Jusqu'à cette époque, les deux côtés de la scène du Théâtre-Français étaient encombrés de plusieurs rangs de spectateurs; les élégants, les petits-maîtres s'y donnaient eux-mêmes en spectacle, et tout effet théâtral était détruit par cette cohue. Dans les entr'actes ces jeunes fous se levaient et, par leurs manières, jouaient pour ainsi dire une petite pièce devant le parterre, qui ne leur épargnait pas les huées et les sifflets : c'était un vrai scandale. Après beaucoup d'efforts et de persévérance Lekain, au grand avantage des acteurs et du public, fit supprimer les banquettes qui régnaient de chaque côté de la scène.

Ce grand tragédien fut applaudi plusieurs fois dans un théâtre que Voltaire avait à sa résidence de Ferney, petit hameau situé en France au pied du Jura. Des personnes de la société du célèbre écrivain jouaient dans les pièces qu'on y représentait, et ce dernier lui-même se plaisait quelquefois à se charger d'un rôle. Un jour qu'il devait représenter Ciceron, il avait mis, dès le matin, la toge romaine, et il se promenait dans son jardin en débitant son rôle, tout en adressant de temps en temps quelque question au jardinier. Celui-ci ne put s'empêcher de rire en voyant son maître dans ce costume. Voltaire se fâcha. "Que trouvez-vous d'extraordinaire à mon habit?" lui dit-il; "Cicéron se promenait aussi dans son verger avant d'aller au Sénat. Je le représente ce soir; fallait-il donc faire deux toilettes?"

Adrienne Lecouvreur occupa le premier rang parmi les actrices du Théâtre-Français à cette époque.

On a dit d'elle que c'était une reine parmi les comédiens, tant sa démarche était imposante et noble.

Quelques personnes ont prétendu que l'illustre tragédienne mourut pour avoir aspiré des fleurs empoisonnées. Quoique ce fait soit très contesté, il a inspiré à deux auteurs contemporains, Scribe et Legouvé, le drame qui a pour titre *Adrienne Lecouvreur*, auquel le talent de Mlle Rachel valut, lors de son apparition, un succès immense. En voici la partie la plus remarquable, le dénoûment.

Adrienne aime Maurice de Saxe; mais elle a une puissante rivale, la duchesse de Bouillon, une des plus grandes dames de la cour. Elle a fait à cette rivale une mortelle injure; satisfaite alors, il ne lui reste plus qu'à triompher de sa passion et à oublier l'amant qui l'a outragée.

Un jour on remet à Adrienne un coffret, apporté par un domestique sans livrée, qui a dit seulement: « De la part de monsieur le Comte de Saxe."

Elle est seule avec Michonnet, un ami dévoué, presque un père pour elle. Sa main tremble en tenant le coffret; cependant elle l'ouvre, regarde et pousse aussitôt un cri de douleur.

— Qu'est-ce donc? lui demande son ami effrayé.

— En ouvrant ce coffret j'ai éprouvé une sensation douloureuse, un souffle glacial qui parcourait mes sens;.... c'était comme un présage du coup qui m'attendait.

— Que contient donc cette boîte?

— Mon bouquet! (*Elle le prend*). Je le reconnais!.... celui qu'hier je tenais à la main lors de son arrivée! demandé par lui, donné par moi, comme un gage d'amour.... Il pouvait le dédaigner, l'oublier, le jeter à l'écart! Mais me le renvoyer exprès!... mais joindre l'affront au mépris!....

— Cela ne vient pas de lui; c'est cette rivale qui l'aura forcé.

— (*Adrienne se levant avec indignation*). Devait-il obéir? Et, tout esclave qu'il est, ne devait-il pas se révolter à l'idée seule d'insulter celle qu'il a aimée ?

(*Elle retombe sur le fauteuil près de la cheminée, en tenant à la main le bouquet de fleurs, qu'elle regarde quelque temps en silence*). Fleurs d'un jour, hier si éclatantes, aujourd'hui flétries, vous qui aurez duré plus longtemps encore que ses promesses! Pauvres fleurs, reçues par lui avec tant d'ivresse et de joie, vous ne pouviez plus rester sur ce cœur où il vous avait placées, et dont une autre m'a bannie! Exilées et dédaignées comme moi, je cherche en vain sur vos feuilles la trace des baisers qu'il y imprimait! Que celui-ci soit le dernier que vous recevrez, celui d'un adieu éternel! (*Elle porte avec force le bouquet à ses lèvres*) Oui, oui,.... il me semble que c'est celui de la mort! Et maintenant qu'il ne me reste plus rien de vous ni de mon amour.... (*Elle jette le bouquet dans la cheminée*)".

Le bouquet n'a pas été renvoyé par Maurice;

c'est la princesse de Bouillon qui, pour se venger, l'a fait porter à sa rivale, après y avoir versé un poison subtil, qu'Adrienne a aspiré en pressant sur ses lèvres ces fleurs maudites. Aussi quand Maurice revient vers elle, le poison a accompli son œuvre, et il ne reste plus à l'amant désolé qu'à recevoir les derniers baisers et les derniers adieux de son amante.

Au moment de mourir, Adrienne exhale ses regrets sur la carrière si glorieusement parcourue par elle:

"O triomphes du théâtre! mon cœur ne battra plus de vos ardentes émotions!... Et vous, longues études d'un art que j'aimais tant, rien ne restera de vous après moi... (*Avec douleur*). Rien ne nous survit à nous autres... rien que le souvenir!..."

Madame de Pompadour était à la recherche de tous les moyens pour distraire le roi Louis XV, que l'on voyait toujours ennuyé et baillant partout. Elle imagina de jouer la comédie en sa présence, avec quelques acteurs choisis parmi les seigneurs de la cour, sur un théâtre qu'elle fit construire à cet effet dans le palais de Versailles. Les affiches étaient imprimées en lettres d'or, les décors très soignés, les pièces parfaitement apprises. On inaugura ce théâtre le 16 janvier 1747, par la représentation de Tartufe; madame de Pompadour se chargea du rôle de Dorine, et le rendit dans la perfection.

C'est dans cette même salle que fut donné pour la

première fois, en 1783, *Le Mariage de Figaro*, une des deux comédies qui placent Beaumarchais au rang de nos meilleurs auteurs comiques.

L'autre, *Le Barbier de Sèville*, avait été représentée le 23 février 1775, grâce à la protection de la reine Marie-Antoinette; mais cette satire vive et piquante ameuta contre son auteur le roi, les magistrats, toutes les autorités sérieuses. Aussi *Le Mariage de Figaro*, écrit dès 1776, ne pouvait se produire au grand jour, malgré toutes les démarches auxquelles se livrait Beaumarchais.

Le comte d'Artois, frère de Louis XVI, obtint enfin l'autorisation de faire jouer cette pièce sur le théâtre même du roi à Versailles, en juin 1783. Il y avait eu quelques répétitions à demi-publiques; les billets étaient distribués; les voitures arrivaient à la file le soir fixé pour la représentation, lorsqu'on fit signifier aux comédiens qu'ils eussent à s'abstenir de jouer, "sous peine d'encourir l'indignation de Sa Majesté." A cette nouvelle Beaumarchais paraît sur la scène et s'écrie: "Eh bien! messieurs, le roi ne veut pas qu'on représente ici ma pièce! Je jure, moi, que plutôt que de ne pas être jouée, elle le sera, s'il le faut, dans le chœur même de Notre-Dame!"

Ce n'était que partie remise. Un des patrons de l'auteur obtint, quelques mois plus tard, que le Mariage de Figaro fût donné devant trois cents personnes, par les comédiens du Théâtre-Français. La reine ne put pas se rendre à la représentation, pour cause d'indisposition; le comte d'Artois y assista

ainsi que toute la fleur de l'ancien régime, qui venait applaudir à ce qui la ridiculisait et la perdait.

Beaumarchais était dans l'ivresse; "il courait de tous côtés," a dit un témoin oculaire, "comme un homme hors de lui-même; et comme on se plaignait de la chaleur, il ne donna pas le temps d'ouvrir les fenêtres, mais il cassa les carreaux avec sa canne; ce qui fit dire, après la pièce, qu'il avait doublement cassé les vitres."

Enfin la défense ayant été levée, la pièce fut représentée à Paris, le 27 avril 1784. Rien ne manqua à la solennité ni à l'éclat de cette première représentation publique, à laquelle assistèrent la Cour et tous les princes du sang. "Trois cents personnes, dit la Harpe, ont dîné à la Comédie dans les loges des acteurs, pour être plus sûres d'avoir des places; et, à l'ouverture des bureaux, la presse a été si grande, que trois personnes ont été étouffées."

Ainsi lancée après une telle résistance, la pièce alla au-delà de cent représentations; ce fut un des grands évènements politiques de ce temps-là. Napoléon disait plus tard, en parlant du Mariage de Figaro, que c'était la révolution déjà en action.

On sait que les deux chefs-d'œuvre de Beaumarchais ont servi de librettos à deux chefs-d'œuvre de musique. Mozart avait trente ans lorsqu'il composa, en 1786, le charmant opéra qui a pour titre *Les Noces de Figaro.* Le Barbier de Séville a inspiré à l'illustre Rossini un de ses plus ravissants opéras-comiques.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° On lui doit deux réformes: la première, *nous l'avons dit*, fut celle.... Pourquoi *dit* et non pas *dite*?

2° *Un entr'acte; les entr'actes.*

La voyelle finale *e* de la préposition *entre* n'est supprimée que lorsque cette préposition forme un mot composé avec un autre qui commence par une voyelle: *Un entr'acte. Il faut s'entr'aider. La porte est entr'ouverte* (du verbe entr'ouvrir).

La voyelle *e* est supprimée devant une voyelle ou un h muet dans les monosyllabes *je*, *le*, *me*, *te*, *se*, *ce*, *de*, *ne*, *que*.

Il y a quelques exceptions: *le onze*, *le oui*, *le yacht*,... Et après un verbe à l'impératif : *Donnez-le à.... Regardez-le attentivement.*

On dit: *grand' mère; grand' chose*; *grand' faim; grand' pitié; grand' messe.*

3° Celui-ci *ne put s'empêcher* de rire.

On supprime généralement les mots *pas* et *point* après les verbes *cesser*, *oser*, *pouvoir* et *savoir* signifiant *pouvoir*, s'ils sont suivis d'un infinitif.

Pas et *point* sont aussi supprimés après la conjonction *que* précédée de *plus*, *moins*, *mieux*, *pire*, *meilleur*, ou autres équivalents:

Cet avocat est *moins* habile *que je ne le croyais.* Delacroix peignait *mieux qu'il ne* dessinait.

4° Rechercher dans l'extrait d'Adrienne Lecouvreur tous les participes passés, et expliquer pourquoi ils sont orthographiés comme ils le sont.

5° Le Mariage de Figaro ne pouvait se produire au *grand jour.*

Expliquer cette phrase et les expressions suivantes:

Il fait grand jour. — Ce crime a été commis en plein jour. — Je me suis levé au petit jour. — Nous partirons pour la chasse demain au point du jour. — Ce malade s'affaiblit de jour en jour. — Le 4 juillet est un jour de fête nationale aux Etats-Unis. — Il fait jour de bonne heure au mois de juillet. — Mettez à jour vos livres de compte. — Il faut se vêtir au goût du jour. — Nous devons respecter l'auteur de nos jours.— Cet homme vit au jour le jour. — Je vais à la bibliothèque tous les deux jours, et j'y reste tout le jour; mon ami y va tous les jours, mais il n'y reste pas tout le jour.

6° Expliquer les diverses significations du mot *assister*, et comment on l'emploie.

7° Expliquer l'expression *casser les vitres*. Beaumarchais, dit-on, avait doublement *cassé les vitres*.

8° Verbe impersonnel *falloir*.

Conjuguer ce verbe en entier à la forme négative.

9° *Rien ne* manqua à la solennité *ni* à l'éclat de la représentation. *Ni* est une conjonction négative employée pour unir les parties semblables d'une proposition négative. (Exemple ci-dessus).

Que dites-vous de cela? Je n'en dis ni bien ni mal. Vous parlez sans rime ni raison.

Ni joint aussi entre elles les propositions négatives. Exemple: *Je ne crois pas* qu'il vienne, *ni* qu'il écrive, *ni* qu'il envoie ce qu'il a promis.

Ou: Je ne crois ni qu'il vienne, ni....

10° *Un libretto, des librettos.*

Les mots étrangers introduits dans la langue française et qui sont fréquemment employés, forment leur pluriel par l'addition d'un *s*, suivant la règle ordinaire.

Tels sont: un solo, un duo, un agenda, un album, un accessit, un bravo, un libretto, un opéra, un numéro, un aviso.... (Pluriel solos, duos....).

D'autres conservent au pluriel la forme qu'ils ont dans la langue à laquelle ils sont empruntés:

Un cicerone, un dilettante, un quintetto.—Au pluriel: Ciceroni, dilettanti, quintetti.

Quelques-uns s'écrivent au pluriel comme au singulier: Des *pater;* des *fac-simile;* des *credo;* des *interim*...

11° Verbe impersonnel *pleuvoir*.

Le conjuguer en entier à la forme affirmative.

XX.

LE DEBUT DE LA REVOLUTION FRANÇAISE.

C'est de cette Révolution déjà en action dans Le Mariage de Figaro, selon le mot de Napoléon, que nous allons parler maintenant.

Depuis longtemps il ne restait, en France, aucune sorte de liberté. Nul ne pouvait librement aller et venir, le roi et les ministres s'arrogeant le droit de jeter arbitrairement en prison qui bon leur semblait, sans raison aucune. Pas de justice; pour assurer la condamnation d'un accusé, le roi le faisait juger par un tribunal dont il choisissait lui-même les membres. La liberté de conscience n'existait pas: pour Louis XIV c'était un crime d'être protestant, et la révocation de l'Edit de Nantes montra avec quelle cruauté il punit ce crime. Il n'était pas permis d'exprimer tout haut son opinion; l'exprimer tout bas était dangereux, quelque espion se trouvant toujours prêt à la recueillir. Aucun livre ne pouvait paraître sans autorisation; sans autorisation, nous l'avons vu, on ne pouvait jouer aucune pièce; les rares journaux qui existaient alors contenaient seulement ce que le gouvernement permettait de dire.

Le déficit financier créé par les folles prodigalités de Louis XIV s'était accru sous ses successeurs; les

abus s'étaient aggravés; la Cour donnait l'exemple de l'immoralité et de la débauche.

Ces causes auraient suffi pour amener la Révolution; il faut cependant en ajouter deux autres. Les écrits des philosophes avaient appris à la nation qu'elle était mûre pour s'occuper elle-même de ses propres affaires; que la France avait des intérêts trop grands, créés par les développements du commerce, de l'industrie, de la science, pour consentir à en laisser désormais le soin à un seul homme. Lafayette, Rochambeau et les autres officiers qui avaient mis leur épée au service des Etats-Unis dans la guerre de l'Indépendance, avaient contribué, à leur retour en France, à exalter chez leurs concitoyens les idées de liberté puisées par eux dans ce grand pays d'Amérique.

Il ne fallait qu'une occasion pour que le mouvement révolutionnaire éclatât: on la trouva dans la convocation des Etats-Généraux à Versailles le 1er mai 1789.

Le roi Louis XVI convoqua les Etats-Généraux parce que, sans eux, il ne pouvait plus trouver l'argent nécessaire pour gouverner. « Mais alors la nation demanda des comptes à la royauté, et la Révolution commença; car les Etats-Généraux ne se contentèrent pas de chercher des ressources financières; ils voulurent réformer tout l'Etat, et ils entreprirent cette œuvre immense de créer une France où le despotisme fît place à la liberté, les privilèges à l'égalité, les abus de toutes sortes à la justice. »

A l'entrée du faubourg Saint-Antoine s'élevait une sombre forteresse, servant de prison d'Etat, dans laquelle avaient été enfermées un grand nombre de victimes du despotisme royal. C'était la Bastille, regardée, par le peuple, comme le symbole de la tyrannie.

Aussi un des premiers actes qui signalèrent la Révolution fut l'attaque de cette forteresse. Des soldats étrangers, les Suisses, la défendaient; ils n'étaient pas deux cents, mais les murailles étaient hautes et garnies de canons. Cependant après plusieurs heures de combat la garnison capitula, le 14 juillet 1789.

Cette victoire remportée par le peuple de Paris effraya la Cour. Lorsque la nouvelle en fut portée à Louis XVI il s'écria: "Mais c'est donc une révolte!" — "Non, sire, lui répondit-on, c'est une révolution."

Le bruit de ce grand évènement retentit au loin. M. de Ségur, alors ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, dit dans ses Mémoires:

"Quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour personne à Saint-Pétersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée, la chute de cette prison d'Etat et le premier triomphe d'une liberté orageuse. Français, Russes, Anglais, Danois, Allemands, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient comme si on les eût délivres

d'une chaîne trop lourde qui pesait sur eux."

C'est en souvenir de cet évènement, qui marque la fin de l'ancien régime, que le 14 juillet a été choisi comme jour de fête nationale par la République Française.

La forteresse fut détruite, et pour que le peuple continuât de la fouler aux pieds, on fit servir les pierres à la construction du pont de la Concorde. Après la révolution des 27, 28 et 29 juillet 1830, qui renversa Charles X et éleva au trône la famille d'Orléans, on érigea sur l'emplacement de la Bastille la Colonne de Juillet, en l'honneur des combattants morts dans ces trois journées mémorables. Sur le piédestal de ce monument, que domine le Génie de la Liberté, on admire de superbes lions de Barye.

Un des premiers soins de l'Assemblée nationale fut de rédiger, à l'exemple du Congrès Américain, une déclaration des droits de l'homme, ou l'exposé des principes d'après lesquels serait établie la constitution.

A ce moment la misère était grande à Paris et dans plusieurs provinces; la récolte avait été mauvaise, on souffrait d'une disette réelle, et pendant trois mois la capitale vécut au jour le jour, recevant la veille la farine nécessaire pour le pain du lendemain.

Au milieu de cette désolation on apprend qu'un somptueux festin a eu lieu à Versailles dans la grande salle de spectacle du château, que le vin y a coulé en abondance, que des dames ont distribué des

cocardes blanches, et qu'on a foulé aux pieds la cocarde tricolore donnée par Lafayette à la garde nationale. On ajoutait que le roi devait se rendre à Metz, pour organiser la résistance contre le peuple. Ces nouvelles causèrent à Paris une excitation extraordinaire. Le 4 et le 5 octobre il se forma de grands attroupements de femmes. Ecoutons ici Thiers, l'historien de la Révolution:

« Les femmes se portèrent chez les boulangers; le pain manquait, et elles coururent à l'Hôtel-de-Ville pour s'en plaindre aux représentants de la commune. Ceux-ci n'étaient pas encore en séance, et un bataillon de la garde nationale était rangé sur la place. Des hommes se joignirent à ces femmes, mais elles n'en voulurent pas, disant que les hommes ne savaient pas agir. Elles se précipitèrent alors sur le bataillon et le firent reculer à coups de pierres. Dans ce moment, une porte ayant été enfoncée, l'Hôtel-de-Ville fut envahi, les brigands à piques s'y précipitèrent avec les femmes, et voulurent y mettre le feu. On parvint à les écarter, mais ils s'emparèrent de la porte qui conduisait à la grande cloche, et sonnèrent le tocsin. Les faubourgs alors se mirent en mouvement.

Un citoyen nommé Maillard, l'un de ceux qui s'étaient signalés à la prise de la Bastille, consulta l'officier qui commandait le bataillon de la garde nationale, pour chercher un moyen de délivrer l'Hôtel-de-Ville de ces femmes furieuses. L'officier n'osa approuver le moyen qu'il proposait; c'était

de les réunir, sous prétexte d'aller à Versailles, mais sans cependant les y conduire. Néanmoins Maillard se décida, prit un tambour et les entraîna bientôt à sa suite. Elles portaient des bâtons, des manches à balai, des fusils et des coutelas. Avec cette singulière armée il descendit le quai, traversa le Louvre, fut forcé malgré lui de conduire ces femmes à travers les Tuileries, et arriva aux Champs-Elysées. Là il parvint à les désarmer, en leur faisant entendre qu'il valait mieux se présenter à l'Assemblée comme des suppliantes que comme des furies en armes. Elles y consentirent, et Maillard fut obligé de les conduire à Versailles, car il n'était plus possible de les en détourner. Tout, en ce moment, tendait vers ce but. Des hordes partaient en traînant des canons; d'autres entouraient la garde nationale, qui elle-même entourait son chef (Lafayette), pour l'entraîner à Versailles, but de tous les vœux....."

Maillard et les femmes qui l'avaient suivi arrivent à Versailles à la porte de l'Assemblée. "Maillard demande à entrer et à parler; il est introduit, les femmes se précipitent à sa suite et pénètrent dans la salle. Il expose alors ce qui s'est passé, le défaut de pain et le désespoir du peuple.... On lui dit que des moyens ont été pris pour approvisionner Paris, que le roi n'a rien oublié, qu'on va le supplier de prendre de nouvelles mesures, qu'il faut se retirer, et que le trouble n'est pas le moyen de faire cesser la disette.

Mounier (*c'était le président de l'Assemblée*) sort alors pour se rendre au château; mais les femmes l'entourent et veulent l'accompagner; il s'y refuse d'abord, mais il est obligé d'en admettre six. Il traverse les hordes arrivées de Paris, qui étaient armées de piques, de haches, de bâtons ferrés. Il pleuvait abondamment. Un détachement de gardes-du-corps fond sur l'attroupement qui entourait le président, et le disperse; mais les femmes rejoignent bientôt Mounier, et il arrive au château où le régiment de Flandre, les dragons, les Suisses et la milice nationale de Versailles étaient rangés en bataille. Au lieu de six femmes, il est obligé d'en introduire douze; le roi les accueille avec bonté et déplore leur détresse; elles sont émues. L'une d'elles, jeune et belle, est interdite à la vue du monarque, et peut à peine prononcer ce mot: *Du pain!* Le roi, touché, l'embrasse, et les femmes s'en retournent, attendries par cet accueil.

Leurs compagnes les reçoivent à la porte du château; elles ne veulent pas croire leur rapport, disant qu'elles se sont laissé séduire, et se préparent à les déchirer. Les gardes-du-corps accourent pour les dégager; des coups de fusil partent de divers côtés, deux gardes tombent, et plusieurs femmes sont blessées....."

Lafayette, sur l'ordre de la commune, part le soir avec la garde nationale, et arrive à Versailles à minuit. Le peuple parut se calmer; mais le matin le tumulte recommença.

"Le peuple, en ce moment, demandait à grands cris que Louis XVI se rendît à Paris. On tient conseil. Lafayette, invité à y prendre part, s'y refuse pour n'en pas gêner la liberté. Il est enfin décidé que la cour se rendra au vœu du peuple. Des billets portant cette nouvelle sont jetés par les fenêtres. Louis XVI se présente alors au balcon, accompagné du général, et les cris de *vive le roi* l'accueillent. Mais il n'en est pas ainsi pour la reine; des voix menaçantes s'élèvent contre elle. Lafayette l'aborde: — Madame, lui dit-il, que voulez-vous faire? — Accompagner le roi, répond la reine avec courage. — Suivez-moi donc, reprend le général; et il la conduit tout étonnée sur le balcon. Quelques menaces sont faites par les hommes du peuple. Un coup funeste pouvait partir; les paroles ne pouvaient être entendues, il fallait frapper les yeux. S'inclinant alors, et prenant la main de la reine, le général la baise respectueusement. Ce peuple de Français est transporté à cette vue, et il confirme la réconciliation par les cris de vive la reine! vive Lafayette!" (*A. Thiers. Histoire de la Révolution*).

Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs enfants partent pour Paris; des femmes de la halle précédaient, d'autres suivaient leur voiture en répétant sans cesse: "Nous ne manquerons plus de pain, nous tenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron (celui qu'on désignait ainsi c'était le jeune dauphin)." La famille royale arrive à l'Hôtel-de-Ville au milieu d'une affluence considérable; puis elle

se rend au palais des Tuileries, qui n'avait pas éte habité depuis un siècle, et où l'on n'avait pas eu le temps de faire les préparatifs nécessaires.

L'Assemblée suivit le roi à Paris.

Il y avait à l'Assemblée nationale de grands orateurs: Mirabeau était le plus grand. « Mirabeau à la tribune, a dit Victor Hugo, c'est quelque chose de magnifique..... Tout en lui était puissant. Son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune il avait un colossal mouvement d'épaules, comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui, il portait sa pensée. Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on démêlait dans l'Assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune.....

Il n'était pas seulement grand à la tribune, il était grand sur son siège; l'interrupteur égalait en lui l'orateur. Son dédain était beau, son rire était beau, mais sa colère était sublime.... Nos pères nous l'ont dit, qui n'avait pas vu Mirabeau en colère n'avait pas vu Mirabeau. Dans la colère son génie faisait la roue et étalait toutes ses splendeurs. La colère allait bien à cet homme, comme la tempête à l'océan."

A Mirabeau souvent l'on a comparé Gambetta,

le grand patriote auquel on peut justement attribuer l'honneur d'avoir fondé la République en France.

La Révolution finit le 5 octobre 1795; ce jour-là, le général Bonaparte réprima une dernière insurrection, provoquée par le parti royaliste pour le rétablissement de la monarchie.

Il faut lire dans les ouvrages de Thiers ou de Mignet l'histoire de cette Révolution française, dont nous venons d'esquisser le début à grands traits. On y verra que, malgré bien des erreurs et bien des crimes, l'œuvre de la Révolution fut grandiose; elle proclama l'égalité des citoyens devant la loi; elle reconnut au peuple français le droit de gouverner la France; elle lutta victorieusement contre l'Europe entière coalisée.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES

1° *Nul*, *aucun*, *tous*, *plusieurs* et quelques autres expressions indéfinies, sont employés soit seuls, comme pronoms, soit comme adjectifs avec un substantif.

Exemples.

2° Ils entreprirent de créer une France *où* le despotisme *fît* place à la liberté.

Le verbe *faire* est au subjonctif à cause de l'élément négatif qui se trouve dans la phrase. Cet élément négatif est souvent introduit par les pronoms relatifs *que*, *qui*, *dont*, *où* (employé pour dans lequel, dans laquelle...) ainsi qu'il a été dit à la page 121.

3° Une prison dans laquelle *avaient été enfermées* un grand nombre de *victimes.*

Pourquoi *enfermées* s'accorde-t-il avec *victimes* et non avec *un grand nombre?*

Faudrait-il écrire au singulier ou au pluriel le verbe dans cette phrase: *Un grand nombre de victimes* (encombrait ou encombraient?) *la prison.*

4° *Les femmes se sont laissé séduire.*

Expliquer la règle de l'accord du participe passé avec les verbes pronominaux. Dire pourquoi il faut ici *laissé* et non *laissées.*

Pourquoi faudrait-il écrire: *Les femmes se sont laissées tomber?*

NOTA — Pour expliquer l'orthographe d'un participe avec le verbe *avoir*, ou, dans les verbes pronominaux, avec le verbe *être* employé dans le sens d'*avoir*, il faut toujours se souvenir de cette régle:

"Le participe passé conjugué avec le verbe *avoir* s'accorde avec le complément direct, mais *seulement* si ce complément est *avant* le verbe." (Voir LA LANGUE FRANÇAISE 1re partie, pages 126 et 138).

5° Indiquer par des exemples l'emploi des prépositions *dans* et *dedans*, *hors* et *dehors*, *près de* et *prêt à*, *sur* et *au-dessus*, *sous* et *au-dessous*, *voici* et *voila.*

6° Verbe *joindre.* Conjuguer ce verbe en entier à la forme affirmative interrogative.

7° *Le rugissement du lion.* — Le lion rugit, le cheval hennit, le bœuf mugit, le chien aboie, le chat miaule, le mouton bêle, la grenouille coasse, le corbeau croasse. — Former les noms des cris de ces divers animaux au moyen de la terminaison *ment.* Ces noms sont du masculin

XXI

NAPOLÉON

Nous venons de citer le nom du général Bonaparte, qui devait, quelques années plus tard, courber de nouveau la France sous le joug de ce despotisme dont la Révolution l'avait affranchie.

Cet homme occupe dans l'histoire une trop grande place, pour ne pas arrêter un instant notre attention.

Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio, dans l'île de Corse, le 15 août 1769. Admis d'abord à l'école militaire de Brienne, où son intelligence extraordinaire étonna ses maîtres, il passa de là à l'école militaire de Paris.

Quand l'armée de la Convention attaqua Toulon, que les royalistes avaient livré aux Anglais, Bonaparte, alors simple commandant d'artillerie, fut chargé de diriger le siège de cette place forte. Il força les Anglais à abandonner la ville. Nommé en récompense, général de brigade, il alla commander l'artillerie de l'armée d'Italie; il n'avait pas encore 27 ans.

En arrivant, il adressa aux soldats une de ces magnifiques proclamations qui électrisaient les âmes: "Soldats, dit-il, vous êtes mal nourris et presque nus; le gouvernement vous doit beaucoup mais ne

peut rien pour vous; votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni gloire ni avantage. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage?"

Après les premiers succès de eette glorieuse campagne d'Italie, marquée par les victoires de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, Bonaparte donna à ses soldats des éloges bien mérités:

"Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert! Grâces vous soient rendues, soldats! La patrie vous devra en partie sa prospérité. Vos victoires présagent une campagne plus belle encore."

Les Anglais, inattaquables dans leur île, ne pouvaient consentir à laisser à la France les conquêtes que lui avaient values ses premières victoires. Bonaparte proposa de porter la guerre en Egypte; des bords du Nil il espérait atteindre l'Angleterre dans l'Inde, et la frapper au cœur en y détruisant son commerce et son empire. Le 1er juillet 1798 il débarqua à Alexandrie pour se diriger immédiatement sur le Nil à travers le désert.

Les premières marches sur une terre desséchée et crevassée par un soleil ardent, causèrent un mécontentement général dans l'armée. La vue des cabanes des Arabes, repoussantes par leur laideur et leur saleté, le Nil avec son eau jaune et bourbeuse, le manque de pain et de vin, faisaient regretter les camps dressés au milieu des belles plaines de l'Italie.

Cependant Bonaparte subissait les mêmes privations que les soldats; souvent il parcourait les rangs pour ranimer les courages: "Le Nil, aujourd'hui petit ruisseau, disait-il, va devenir un fleuve bienfaisant entouré de plaines fertiles en moissons; vous trouverez au Caire une ville opulente, et ni le pain ni le vin ne vous manqueront plus."

Après dix-neuf jours de marche, durant lesquels la gaieté française surmonta les fatigues et étouffa les murmures, l'armée arriva à cinq lieues du Caire; elle avait devant elle les Pyramides. C'est devant ces monuments gigantesques que Bonaparte, avant la bataille, cria à l'armée: "Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent!"

Le 21 juillet, Bonaparte battait l'ennemi; deux jours après il entrait au Caire. Malheureusement la flotte française fut presque anéantie à Aboukir.

Sur ces entrefaites Bonaparte apprend qu'une seconde coalition contre la France s'est formée. Il remet alors le commandement au général Kléber et, montant sur une frégate, franchit audacieusement la méditerranée au milieu des croisières

anglaises. Le 8 octobre 1799 il débarquait à Fréjus.

Depuis ses premières victoires, Bonaparte avait l'ambition de s'emparer du pouvoir. Il savait que le Directoire, qui gouvernait alors la France, était sans force et avait perdu au dehors la magnifique position conquise par les succès de la campagne d'Italie. Profitant du désarroi général, le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) il disperse par la force le conseil des Anciens et celui des Cinq-Cents, renverse le Directoire, et installe un nouveau gouvernement, violant ainsi la première et la plus respectable des lois d'un pays, sa Constitution. Il prit le titre de premier Consul, se fit donner le Consulat à vie en 1802, et l'empire héréditaire le 18 mai 1804.

Ainsi la France redevenait une monarchie; elle était retombée sous le gouvernement absolu d'un homme qui supprimait une des conquêtes les plus précieuses de la Révolution, la liberté.

Napoléon obtint d'être sacré empereur à Paris par le pape. La cérémonie du couronnement eut lieu dans l'église de Notre-Dame, au milieu d'une affluence énorme. Quand Pie VII voulut prendre la couronne pour la poser sur la tête de l'empereur, Napoléon la saisit, la plaça lui-même sur sa tête, et posa ensuite la couronne d'impératrice sur le front de Joséphine.

Il n'entre pas dans notre cadre restreint de parler plus longuement de ce grand homme de guerre; sa vie doit être lue en entier dans des ouvrages spéciaux.

Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers a merveilleusement raconté l'épopée de Napoléon. Mais l'historien, enthousiasmé par son sujet, a été justement accusé d'un excès d'admiration pour son héros.

C'est dans l'*Histoire de Napoléon* par Lanfrey que se trouve l'appréciation la plus juste de ce puissant génie qui restera, malgré ses fautes, la plus grande figure de l'histoire militaire.

Jamais plus éclatante fortune ne s'est achevée par de plus grands revers. L'empereur, après avoir conduit les armées françaises dans toutes les capitales, a vu deux fois dans Paris l'ennemi victorieux; après avoir été le maître des rois, il est mort leur prisonnier.

"Le long martyre de Napoléon à Sainte-Hélène l'a grandi encore en lui donnant la seule consécration qui lui manquât, celle du malheur." C'est dans cette île de Sainte-Hélène, perdue au milieu de l'Atlantique, qu'après six années de souffrances morales et de privations matérielles, torturé par un geôlier cruel, il expira le cinq mai 1821, à quatre heures du matin, enveloppé dans son manteau de bataille.

En 1840, sous le règne de Louis-Philippe, le corps de l'empereur fut transporté de Sainte-Hélène à Paris, et déposé à l'Hôtel des Invalides, que Louis XIV avait fait construire pour y recueillir les soldats blessés, mutilés ou vieillis dans la carrière des armes. Le tombeau qui contient les restes du

grand capitaine est dans une crypte à ciel ouvert sous le dôme de l'église. Il est placé sur un socle de granit vert; tout autour règne une galerie couverte; douze figures colossales, représentant les principales victoires de l'empereur, sont adossées à cette galerie et regardent le sarcophage, taillé dans du granit rouge. Ces douze figures sont l'œuvre de Pradier, habile sculpteur au ciseau duquel on doit les figures des Renommées de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, élevé par Napoléon Ier aux gloires de l'Empire.

Il nous paraît intéressant de transcrire ici quelques pages de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, dans lesquelles Thiers raconte un incident du passage du mont-Saint-Bernard par l'armée française sous les ordres de Napoléon Bonaparte, alors premier consul.

C'était dans la nuit du 14 au 15 mai 1800 « On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Rémy (*village où recommençaient les routes frayées*). On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger.

Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car

on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir.

Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leurs montures par la bride. C'était sans danger à la montée; mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva, en effet, quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers.

Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là une surprise ménagée par le premier consul ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, munis d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos, on se remit en route, et on descendit à Saint-Rémy sans évènement fâcheux.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire

passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. On s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes. On imagina de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile; on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et en courant des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices.

Malheureusement les mulets commençaient à manquer. Les muletiers, surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre, (*village au pied du col du côté où gravissait l'armée*) à Saint-Rémy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour

pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canons, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort; ils disparurent tous, et, malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer, et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie.

On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner; mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sortis successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard; on prenait quelque repos pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit même deux divisions, à qui l'heure avancée ne permettait pas de descendre dans la même journée, aimer mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons...

Quant au premier consul, il se mit en marche pour traverser le col, le 20, avant le jour. L'aide de camp Duroc et son secrétaire Bourienne l'accom-

pagnaient. Les arts (*allusion à un tableau du célèbre peintre David*) l'ont dépeint franchissant les Alpes sur un cheval fougueux; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalle, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire.

Ce conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme retourné à Saint-Pierre apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition....

Le premier consul s'arrêta quelques instants

avec les religieux, les remercia de leurs soins envers l'armée, et leur fit un don magnifique pour le soulagement des pauvres et des voyageurs."

NOTES ET QUESTIONS GRAMATICALES.

1° *Toulon que les royalistes avaient livré..*

Les noms des villes, des provinces, des contrées, des rivières sont généralement féminins quand ils sont terminés par un *e* muet, et masculins dans le cas contraire.

Donner les exceptions principales.

En cas de doute sur le genre du nom d'une ville, on peut ajouter ce mot *ville* avant le nom.

2° *Grâces vous soient rendues, soldats!*

On emploie quelquefois le subjonctif sans conjonction, comme dans cet exemple, dans une exclamation, ou encore pour exprimer un vœu, un souhait. — Le verbe exprimant le vœu, le souhait est sous-entendu.

Exemple: Puissiez-vous réussir dans cette entreprise.

— L'imparfait du subjonctif est aussi employé quelquefois sans conjonction au lieu du conditionnel, quand il y a dans la phrase l'idée de *quand même.*

Exemple: *Je finirai ce travail avant demain soir, dussé-je pour cela y passer la nuit.* (quand même je devrais y....)

3° *Les conquêtes que lui avaient* values *les victoires.*

Le participe passé d'un verbe *neutre* conjugué avec *avoir* est toujours invariable, parce que les verbes neutres n'ont pas de complément direct.

Exemple: *Les années que cet homme* a vécu *dans la misère lui* ont paru très longues.

XXII.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

TALMA, Mlle MARS, Mlle RACHEL.

Napoléon était au faîte de sa puissance, quand un de ses ministres, lui parlant de la Comédie-Française, dit que c'était la parure de Paris. — "Vous vous trompez, répliqua l'Empereur, c'est l'Opéra qui en est la parure, la Comédie-Française en est l'honneur."

Cette parole de Napoléon est encore juste aujourd'hui; mais elle l'était d'autant plus lorsqu'elle a été prononcée, que deux acteurs remarquables jetaient alors sur ce théâtre le plus vif éclat: l'un était le tragédien Talma, l'autre mademoiselle Mars, la grande comédienne.

Talma continua la réforme du costume, entreprise avant lui par Lekain, et le rendit absolument conforme aux temps et aux lieux. Il s'attachait lui-même, avec un soin scrupuleux, à revêtir les habits que l'on portait à l'époque où se passait la pièce qu'il représentait. Napoléon l'aimait beaucoup et l'admettait dans son intimité; plusieurs fois, dit-on, il paya les dettes du grand artiste.

On voit, par les mots que nous avons cités plus haut, combien l'Empereur était fier des acteurs de la

Comédie-Française; aussi ne perdait-il aucune occasion de les produire et de les faire briller devant les souverains qui tour à tour s'inclinaient devant lui.

C'est à Dresde, où il passa avant la désastreuse campagne de Russie, qu'eut lieu la représentation la plus imposante. Napoléon trouva dans cette ville l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse, de Bavière, de Saxe, et une foule de princes qui venaient l'assurer de leur dévoûment. Il recommanda aux officiers de sa maison de déployer un luxe prodigieux; il décida qu'il aurait, le matin, un lever comme aux Tuileries; au milieu du jour, des revues et des manœuvres; le soir, des dîners et des réceptions. Il voulut aussi que les lettres françaises contribuassent à la splendeur de cette réunion, et fit représenter par ses acteurs favoris les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Molière. — " Je vous avais promis de vous donner un parterre de rois, dit-il à Talma, je vous tiens parole."

C'est à Moscou, dans le palais des Czars, quelques heures avant l'incendie qui changea la ville entière en un monceau de ruines, que Napoléon signa le décret du 15 octobre 1812, par lequel sont encore régis les acteurs de la Comédie-Française.

Mlle Mars était au nombre des artistes qui jouèrent devant le parterre de rois. Mais elle ne parvint pas sans peine à mériter le nom qu'on lui donna de comédienne inimitable. Remarquable par sa beauté, sa grâce et son organe enchanteur, elle ne pouvait pas modérer des gestes désordonnés qui, à ses dé-

buts, donnaient à son jeu une vulgarité choquante. Un jour elle fut présentée à la première actrice du Théâtre-Français, Mlle Contat; cette artiste la prit sous sa protection et entreprit de corriger les défauts de la jeune débutante.

Celle-ci cherchait en vain à se contenir; sa vive nature l'emportait, et toujours elle prodiguait les gestes sans mesure. "Puisqu'il en est ainsi, lui dit l'institutrice, nous allons recourir aux moyens de rigueur." Et aussitôt se faisant apporter du fil, elle attache à sa protégée les bras le long du corps, et lui fait continuer son rôle en lui recommandant une immobilité absolue.

Pendant quelques instants la jeune élève observe la consigne; mais la scène s'échauffe, le cri de la passion éclate à la fin,.... le fil casse! — "Bravo! "s'écrie alors mademoiselle Contat, voilà le fin mot "de la bonne comédie: peu ou point de gestes, "jusqu'au moment où la passion fait rompre le fil "des convenances."

Mlle Mars n'oublia jamais cette leçon; grâce à un travail assidu, à une constante application, elle parvint à conquérir le premier rang dans la glorieuse phalange des artistes qui ont illustré notre première scène française. En 1812, lors de la retraite de Mlle Contat, elle aborda tous les grands rôles de sa devancière, les plus difficiles du répertoire. L'ingénuité et la coquetterie, le caractère et la passion, la comédie et le drame, son domaine embrassait tout; mais la comédie surtout était son art, sa passion, sa vie.

Napoléon appréciait beaucoup le talent de Mlle Mars; il la comblait de présents. Un jour, au Champ de Mars où il allait passer la revue des troupes, il aperçut la grande comédienne parmi les curieux. Il descendit de cheval et allant droit à elle: "Madame, lui dit-il, vous nous rendez les visites que nous avons tant de plaisir à vous faire au Théâtre-Français; je vous en remercie."

L'Etat-major de l'Empereur et la foule firent à l'artiste une ovation enthousiaste.

Mlle Mars ramena le goût du public aux comédies de Molière, trop délaissées à cette époque: Célimène était son triomphe. Cependant elle prêta son talent aux poètes ses contemporains, et elle interpréta admirablement leurs œuvres. Son art fit triompher les premiers drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, malgré la violente opposition d'une coterie puissante qui voulait absolument écraser les œuvres dramatiques de la nouvelle école, l'école romantique, dont V. Hugo était le chef.

Mlle Mars avait, paraît-il, des opinions littéraires bien arrêtées, et elle se permettait parfois de donner des conseils aux auteurs. Voici une des anecdotes que l'on raconte à ce sujet.

Victor Hugo avait fait Hernani. Il arriva d'un air timide (il n'avait alors que 28 ans) pour lire son drame devant les artistes du Théâtre-Français, au milieu desquels trônait la grande comédienne, qui se mit à croquer des pastilles pendant la lecture.

Mlle Mars interrompit plusieurs fois le poète;

Victor Hugo répondit d'une manière très calme à ses observations, mais sans vouloir consentir aux modifications demandées par elle.

Le jour de la répétition générale elle hasarda une nouvelle remarque. Au 3e acte Hernani, fou de rage et de désespoir, attire et repousse tour à tour son amante, en lui disant:

Je voudrais aimer, je ne le sais!
Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde!
Ne pleure pas, mourons plutôt. Que n'ai-je un monde!
Je te le donnerais. Je suis bien malheureux!

Dôna Sol se jette au cou de son amant et s'écrie:

Vous êtes mon lion superbe et généreux!
Je vous aime...

— "Ce mot de *lion* me paraît étrange," dit Mlle Mars interrompant encore la répétition et s'adressant à l'auteur, car enfin, M. Hugo, je ne suis pas une lionne.

— Sans doute, madame, sans doute, mais la métaphore est permise.

— Il me semble qu'il serait plus simple de dire: "Vous êtes mon *seigneur* superbe et généreux."

— Permettez, madame, je n'accepte pas *seigneur*.

— Tant pis pour vous; le public sifflera *lion*.

— Le public sera dans son droit, madame, répondit V. Hugo en la saluant avec une exquise politesse; mais permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas dans le vôtre en interrompant ainsi les répétitions. Continuons, si vous le voulez bien.

Malgré ce caractère désagréable qu'elle montrait toujours lors de la mise à l'étude d'une pièce nouvelle, Mlle Mars, lorsqu'elle se trouvait sur la brêche devant le public, défendait intrépidement ce qu'elle avait le plus attaqué aux répétitions.

Ainsi dans Hernani elle fut sublime. On peut dire que c'est grâce à elle, grâce à son sang-froid, à son autorité, au charme qu'elle exerçait sur le public, que Victor Hugo remporta la victoire dans cette bataille décisive entre l'école classique et l'école romantique, qui se livra le jour de la première représentation d'Hernani. La date de cette première représentation, 25 février 1830, est restée célèbre dans les annales du Théâtre-Français.

La conduite de Mlle Mars resta toujours à l'abri du soupçon et de la calomnie; elle ne passait pas, parmi les comédiens, pour une bonne camarade, mais tous louaient sa générosité et sa bienfaisance. La fortune et le succès ne l'abandonnèrent pas jusqu'à la fin, bien qu'elle soit restée sur la scène jusqu'à l'âge de 62 ans. Elle mourut en 1847; dans son délire elle se croyait encore en scène, et récitait des vers de Molière.

Pendant que Mlle Mars était la reine de la comédie, Rachel occupait, dans la tragédie, la première place.

Dans la première partie de LA LANGUE FRANÇAISE nous avons raconté l'enfance de Mlle Rachel, et nous avons parlé de son début au Théâtre-Français, dans le rôle de Camille des Horaces. Nous dirons

quelques mots encore sur la célèbre tragédienne.

Rachel, malgré la bassesse de sa naissance, et quoiqu'elle eût été complètement livrée à elle-même dans ses jeunes années, avait dans toute sa personne une distinction remarquable. Nulle part elle n'était déplacée; aussi bonne actrice à la ville que sur la scène, elle jouait la femme du monde avec une dignité imposante, et le tact le plus exquis réglait ses manières, ses discours, sa contenance. La haute société de Paris la comblait de caresses et de prévenances; elle était accueillie avec empressement dans les salons les plus exclusifs et les mieux fréquentés.

La célèbre madame de Récamier vivait alors à Paris, dans sa retraite de l'Abbaye-aux-Bois, à la rue de Sèvres; malgré son âge avancé, sa beauté toujours incomparable, sa grâce et son esprit attiraient autour d'elle toutes les célébrités de cette époque. Elle aimait beaucoup Rachel, et il n'y avait pas de fête, à l'Abbaye-aux-Bois, sans l'éminente tragédienne. Celle-ci réussissait à plaire, à charmer, à côté de cette femme si distinguée.

Dans une matinée littéraire, Mme de Récamier pria Rachel de dire devant Chateaubriand quelques scènes du rôle de Pauline. Rachel arriva à cette superbe scène où Pauline ayant vu mourir son époux, dont elle admire le courage héroïque, et outrée de la barbarie de son père, qui n'a pas voulu le conserver à son amour, appelle sur elle la fureur de ce père barbare, en s'écriant :

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage:
Joins ta fille à ton gendre; ose; que tardes-tu?...
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont les bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais,je crois; je suis désabusée:
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin.....

Au moment où la tragédienne disait ces mots: *Je vois, je sais, je crois*, on annonça dans le salon l'archevêque de xxx, et la scène fut interrompue. "Monseigneur" dit alors madame de Récamier un peu embarrassée "je vous présente Mlle Rachel, qui voulait bien nous dire une scène de Polyeucte."
— "Je serais désolé d'interrompre les beaux vers de Corneille", répondit l'archevêque.

Mais par un scrupule plein de délicatesse Rachel, qui était juive, ne continua pas devant le prélat le rôle de Pauline. Elle ne voulut pas s'écrier, devant un ministre du culte catholique; "Je vois, je sais, je crois"! Elle demanda la permission de réciter des vers d'Esther, et lorsqu'elle eut achevé l'archevêque lui adressa les plus vifs éloges.

Cette fille d'Eschyle, comme la nommait Chateaubriand, etait grecque des pieds à la tête, dans son galbe, dans sa démarche, dans ses mouvements, dans sa pose. La draperie suivait ses gestes et retombait autour d'elle avec une grâce admirable.

On a souvent reproché à Rachel son amour pour

l'argent et son avarice, et aussi les procédés trop ingénieux au moyen desquels elle stimulait l'instinct généreux de ses amis et les décidait à des générosités souvent forcées. On cite, entre autres ruses, la manière dont elle obtint d'un de ses admirateurs, le comte W. une superbe rivière de diamants que ce dernier lui avait refusée.

Un soir, chez une de ses amies, Rachel remarque une guitare toute noire de crasse et de vétusté. — Vous ne tenez pas, sans doute, à conserver ceci, ma chère; voulez-vous m'en faire présent? dit Rachel. — Oui, certes, avec grand plaisir.

La femme de chambre reçoit l'ordre de faire porter la guitare chez la tragédienne.

Quelques jours après le comte W., entrant dans le boudoir de Rachel, aperçoit un objet enveloppé d'un fourreau de soie et suspendu près de la cheminée.

— Qu'est-ce que-cela? demande-t-il.

Rachel prend une pose sentimentale et répond: — C'est la guitare avec laquelle, pauvre fille, je m'accompagnais autrefois en chantant dans les rues pour demander l'aumône aux passants.

— Est-ce possible ? Oh, je vous en supplie, donnez-moi ce souvenir de votre enfance; pour moi, pour tous, pour l'histoire c'est un trésor.

— Aussi je le garde, reprend Rachel; je ne le donnerais pas pour cinquante mille francs.

— Je veux l'avoir; je l'aurai quoi qu'il m'en coûte.

— Vous êtes fou!

— Tenez, je vous l'échange contre ce bracelet de diamants et cette rivière de rubis que vous désiriez tant l'autre jour. Est-ce convenu?

— Allons ! reprit Rachel en poussant un profond soupir, vous êtes toujours le même, on ne peut rien vous refuser: eh bien! emportez la guitare.

Jamais homme ne fut plus joyeux que le comte; mais il ne tarda pas à apprendre la vérité, et ne se pardonna jamais son trop crédule enthousiasme.

Dans l'intimité il paraît que la grande tragédienne était la plus adorable des femmes; son esprit vif et primesautier ne lui faisait jamais défaut. Le comte Molé, premier ministre sous Louis-Philippe, lui parlant un jour de l'influence qu'elle exerçait sur le théâtre, lui dit: — Ah! Madame, vous avez sauvé la littérature de l'invasion des barbares : la langue française vous doit beaucoup. — Comme c'est heureux! moi qui ne l'ai jamais apprise; répliqua Rachel de l'air le plus simple.

Cette invasion des barbares dont parlait le ministre, c'était l'avènement de l'Ecole romantique, maîtresse du théâtre depuis le succès éclatant du drame d'Alexandre Dumas, *Henri* III, et le triomphe d'*Hernani.*

Quand nous arriverons à l'histoire littéraire du XIXe siècle nous étudierons les principes, le but et le développement de cette Ecole entrevue par madame de Staël et Chateaubriand, et dont le chef, Victor Hugo, doit arrêter maintenant notre attention.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° *A l'époque où.* — *Où*, adverbe de lieu, est considéré quelquefois comme un pronom relatif remplaçant le pronom *lequel*, *laquelle*, etc., précédé d'une préposition. On ne peut l'employer qu'en parlant de temps et de place: *L'époque où, le jour où, le moment ou... La maison où je demeure; la campagne où j'irai; la rue par ou nous passerons.*

En anglais ce où est traduit par *in which*, *during which....*

2° Idiotismes à expliquer:

Nous lirons, nous causerons et nous écrirons tour à tour. Voulez-vous faire un tour de promenade avec moi? nous ferons le tour du parc — Chacun passera à son tour. — Nous lirons à tour de rôle. — Vous m'avez joué un mauvais tour. — J'ai fait cela en un tour de main — Ce prestidigitateur fait des tours d'adresse extraordinaires. — Un tour de cartes. — Vous avez fait un tour de force.

3° *Un monceau de ruines.* — Nous avons vu déjà que l'article n'est pas employé après les substantifs exprimant une quantité: Un monceau de ruines, un verre d'eau, une feuille de papier, une tasse de chocolat, un kilogramme de pommes, une tranche de melon, un morceau de viande.

La préposition *de* est aussi employée sans article après les mots *qualité*, *sorte*, *genre*, *espèce*, *mélange*. Exemples.

4° Remarquer l'emploi de la préposition *de* dans ces expressions: Peu de gestes, point de gestes. — Tant de plaisir.

5° *Que n'ai-je un monde.— Ose, que tardes-tu..*

Quelle est la signification de *que* dans ces deux phrases?

6° Conjuguer en entier le verbe *mourir.*

7° J'aime *d'une amour* bien *profonde.*

Les trois mots *amour*, *délice* et *orgue* sont masculins au singulier, et féminins au pluriel. ---- *Amour* féminin au singulier est une licence poétique qu'il ne faut pas imiter en prose.

8° Idiotismes à expliquer.

Voulez-vous m'accorder une grâce, madame? ---- Grâce à vous j'ai obtenu cette place. ---- Je vous rends grâce, madame. ---- Cette demoiselle fait tout avec grâce. -- - Faites cela de bonne grâce. ---- Pour arriver à votre but mettez-vous dans les bonnes grâces de cet homme. — Le Président a fait grâce au condamné. — Ce fonctionnaire est rentré en grâce. — Puissé-je trouver grâce devant vous!

9° *Bien qu'elle soit restée sur la scène... Quoiqu'elle eût été . Il voulut que les lettres contribuassent à...*

Expliquer ces subjonctifs.

10° *Allons! Eh bien! Oh! Ah! Bravo! Oui-da!* sont des interjections. L'interjection est comme un cri jeté au milieu du discours pour exprimer la joie, la douleur, la surprise, la colère, un encouragement, une décision.

Quelques verbes sont employés comme interjections, par exemple: *Allons! Voyons! Tenez! Allez!*

On emploie aussi quelques substantifs comme interjections:

Paix! Silence! Courage! Patience! Malheur! Peste!

11° *Me les* vient d'ouvrir. — Voulez-vous *m'en* faire présent? — Je *vous en* supplie.

Dire pourquoi les pronoms mis en italiques sont placés dans l'ordre où nous les voyons.

Remarquer l'inversion *me les vient d'ouvrir* pour: *Vient de me les ouvrir.*

12° Mlle Mars resta toujours *à l'abri du soupçon.*

Expliquer cette phrase et les suivantes:

Mettons-nous à l'abri du vent et de la pluie. Cherchons un abri pendant cet orage. Cette pauvre famille est sans abri. L'Edit de Nantes avait mis les protestants à l'abri de la persécution. Cette personne est à l'abri du besoin.

XXIII.

VICTOR HUGO.

Victor Hugo est né à Besançon le 26 février 1802. On pourrait écrire son histoire au moyen de ses œuvres. Quand il parle de sa naissance, dans *Les Feuilles d'Automne*, il nous apprend qu'il était si frêle et si chétif, qu'il fut

> Abandonné de tous, excepté de sa mère...
> Ange qui, sur trois fils attachés à ses pas,
> Epandait son amour et ne mesurait pas.

Son père était général au service de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples; Hugo, dès sa plus tendre enfance, voyagea avec lui en Italie et en Espagne, trouvant là des objets qui éveillaient sa jeune imagination.

Il avait quinze ans lorsqu'il concourut pour le prix de poésie que décerne annuellement l'Académie française. Le sujet du concours était: *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.* Les vers de Victor Hugo furent jugés dignes de la première récompense; mais comme il y disait qu'il avait seulement quinze ans, l'Académie prétendit qu'en se donnant cet âge il se moquait de ses juges, et elle lui décerna seulement la première mention honorable.

Six ans plus tard le jeune poète épousa Mlle Foucher, âgée de quinze ans; il lui disait dans une de ses poésies:

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre,
Toi dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche [dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux!

Victor Hugo eut bientôt de nombreux amis qui se groupèrent autour de lui pour former, dans l'intérêt de l'art, un cénacle puissant dont il était le chef.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des principes de l'école romantique, des critiques et des sarcasmes qu'elle souleva, des luttes qu'elle eut à soutenir contre la phalange des auteurs classiques qui l'accusaient de mener aux abîmes la littérature française. Bien des gens considéraient le chef de cette école révolutionnaire comme une espèce de vagabond sans foi ni loi, méprisant toutes les convenances sociales comme il méprisait les entraves imposées aux écrivains par les auteurs classiques. Cette idée, répandue sans raison aucune, fut la cause d'une aventure amusante.

C'était vers l'année 1832; Victor Hugo allait parcourir la Suisse. En diligence il se trouva avec un classique fougueux qui, sans le connaître, se mit à déblatérer contre le chef de cette école romantique qui abaissait la littérature française.

Le poète, dont ce début avait piqué la curiosité

se contentait de faire quelques signes de tête. Son interlocuteur se lança à fond de train, et finit par raconter que l'auteur d'Hernani était un affreux bohême vivant dans des orgies continuelles. Il voulut aussi donner des conseils à ce jeune compagnon de route qui lui avait avoué qu'il s'occupait de poésie.

— Ce n'est pas à un homme distingué comme vous, monsieur, continua le classique, qu'il est besoin de conseiller de ne pas se mêler à ces saturnales littéraires.

Et Victor Hugo de s'incliner en souriant.

— Je suis bien sûr que vous êtes fidèle aux saines traditions classiques, monsieur.

Et Victor Hugo de s'incliner encore.

Enfin on arrive à l'hôtel. Aussitôt que les voyageurs sont descendus de la diligence, on leur présente le registre pour inscrire leurs noms. Le poète était le premier; tranquillement il écrit: *Victor Hugo*, et il passe la plume à son compagnon de route. On peut juger de la stupeur du personnage!

Nous n'avons pas l'intention de raconter la vie de notre grand poète; nous nous contenterons de rappeler que, chassé de France après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, il resta en exil à Jersey, ensuite à Guernesey. Le nom de sa maison dans cette dernière île, *Hauteville House*, d'où il a daté une grande partie de ses œuvres, est devenu familier à tout ami des lettres.

Revenu à Paris après la révolution du 4 sep-

tembre 1870, il y fut reçu au milieu d'acclamations enthousiastes. C'est là qu'il est mort le 22 mai 1885, à l'âge de 83 ans. Il repose dans les caveaux du Panthéon, auprès de Jean Jacques Rousseau et de Voltaire.

Le morceau suivant est extrait du roman *Notre-Dame de Paris*, qui fut publié en 1831. "Cette œuvre gigantesque ne lui coûta pas plus de six mois de travail, mais ce fut un travail sans relâche; on dit qu'il ne sortit qu'un seul jour de son cabinet pour aller assister à un célèbre procès politique. Ce roman est tout à la fois une merveille d'intérêt, un chef-d'œuvre de style et un prodige d'étude archéologique."(D. Bonnefon).

LE PILORI.

Quasimodo, le sonneur de Notre-Dame, a été flagellé en place publique avec un fouet de lanières minces armées d'ongles de métal. La flagellation est finie; les épaules saignantes du patient ont été lavées et frottées d'un onguent qui a fermé à l'instant toutes les plaies ; mais il lui reste encore à subir une heure de pilori.

La populace, qui le détestait, était heureuse de pouvoir faire éclater sa haine contre celui qu'elle appelait le mauvais bossu de Notre-Dame.

" Mille injures pleuvaient, et les huées, et les imprécations, et les rires, et les pierres çà et là.

Quasimodo était sourd, mais il voyait clair, et la

fureur publique n'était pas moins énergiquement peinte sur les visages que dans les paroles. D'ailleurs les coups de pierre expliquaient les éclats de rire.

Il tint bon d'abord. Mais peu à peu cette patience, qui s'était roidie sous le fouet du tourmenteur, fléchit et lâcha pied à toutes ces piqûres d'insectes. Le bœuf des Asturies, qui s'est peu ému des attaques du picador, s'irrite des chiens et des banderilles.

Il promena d'abord lentement un regard de menace sur la foule. Mais, garrotté comme il l'était, son regard fut impuissant à chasser ces mouches qui mordaient sa plaie. Alors il s'agita dans ses entraves, et ses soubresauts furieux firent crier sur ses ais la vieille roue du pilori. De tout cela, les dérisions et les huées s'accrurent.

Alors le misérable, ne pouvant briser son collier de bête fauve enchaînée, redevint tranquille. Seulement par intervalles un soupir de rage soulevait toutes les cavités de sa poitrine. Il n'y avait sur son visage ni honte ni rougeur. Il était trop loin de l'état de société et trop près de l'état de nature pour savoir ce que c'est que la honte. D'ailleurs, à ce point de difformité, l'infamie est-elle chose sensible? Mais la colère, la haine, le désespoir, abaissaient lentement sur ce visage hideux un nuage de plus en plus sombre, de plus en plus chargé d'une électricité qui éclatait en mille éclairs dans l'œil du cyclope.

Tout à coup il s'agita de nouveau dans ses chaînes avec un redoublement de désespoir dont trembla toute la charpente qui le portait, et, rompant le silence qu'il avait obstinément gardé jusqu'alors, il cria avec une voix rauque et furieuse qui ressemblait plutôt à un aboiement qu'à un cri humain et qui couvrit le bruit des huées : — A boire !

Cette exclamation de détresse, loin d'émouvoir les compassions, fut un surcroît d'amusement au bon populaire parisien qui entourait l'échelle, et qui, il faut le dire, pris en masse et comme multitude, n'était alors guère moins cruel et moins abruti que cette horrible tribu des truands qui était tout simplement la couche la plus inférieure du peuple. Pas une voix ne s'éleva autour du malheureux patient, si ce n'est pour lui faire raillerie de sa soif. Il est certain qu'en ce moment il était grotesque et repoussant plus encore que pitoyable, avec sa face empourprée et ruisselante, son œil égaré, sa bouche écumante de colère et de souffrance, et sa langue à demi tirée. Il faut dire encore que, se fût-il trouvé dans la cohue quelque bonne âme charitable de bourgeois ou de bourgeoise qui eût été tentée d'apporter un verre d'eau à cette misérable créature en peine, il régnait autour des marches infâmes du pilori un tel préjugé de honte et d'ignominie qu'il eût suffi pour repousser le bon Samaritain.

Au bout de quelques minutes, Quasimodo promena sur la foule un regard désespéré, et répéta d'une voix plus déchirante encore : — A boire !

Et tous de rire.

— Bois ceci! criait Robin Poussepain en lui jetant par la face une éponge traînée dans le ruisseau. Tiens, vilain sourd! Je suis ton débiteur.

Une femme lui lançait une pierre à la tête: — Voilà qui t'apprendra à nous réveiller la nuit avec ton carillon de damné.

— Hé bien! fils, hurlait un perclus en faisant effort pour l'atteindre de sa béquille, nous jetteras-tu encore des sorts du haut des tours de Notre-Dame?

— Voici une écuelle pour boire! reprenait un homme en lui décochant dans la poitrine une cruche cassée.....

— A boire! répéta pour la troisième fois Quasimodo pantelant.

En ce moment, il vit s'écarter la populace. Une jeune fille bizarrement vêtue sortit de la foule. Elle était accompagnée d'une petite chèvre blanche à cornes dorées et portait un tambour de basque à la main.

L'œil de Quasimodo étincela. C'était la bohémienne qu'il avait essayé d'enlever la nuit précédente, algarade pour laquelle il sentait confusément qu'on le châtiait en cet instant même; ce qui du reste n'était pas le moins du monde, puisqu'il n'était puni que du malheur d'être sourd et d'avoir été jugé par un sourd. Il ne douta pas qu'elle ne vînt se venger aussi et lui donner son coup comme tous les autres.

Il la vit en effet monter rapidement l'échelle. La colère et le dépit le suffoquaient. Il eût voulu pouvoir faire crouler le pilori, et, si l'éclair de son œil eût pu foudroyer, l'égyptienne eût été mise en poudre avant d'arriver sur la plate-forme.

Elle s'approcha sans dire une parole, du patient qui se tordait vainement pour lui échapper, et, détachant une gourde de sa ceinture, elle la porta doucement aux lèvres arides du misérable.

Alors, dans cet œil jusque-là si sec et si brûlé, on vit rouler une grosse larme, qui tomba lentement le long de ce visage difforme et longtemps contracté par le désespoir. C'était la première peut-être que l'infortuné eût jamais versée.

Cependant il oubliait de boire. L'égyptienne fit sa petite moue avec impatience, et appuya en souriant le goulot à la bouche édentée de Quasimodo.

Il but à longs traits. Sa soif était ardente.

Quand il eut fini, le misérable allongea ses lèvres noires, sans doute pour baiser la belle main qui venait de l'assister. Mais la jeune fille, qui n'était pas sans défiance peut-être et se souvenait de la violente tentative de la nuit, retira sa main avec le geste effrayé d'un enfant qui craint d'être mordu par une bête.

Alors le pauvre sourd fixa sur elle un regard plein de reproche et d'une tristesse inexprimable.

C'eût été partout un spectacle touchant que cette belle fille fraîche, pure, charmante, et si faible en même temps, ainsi pieusement accourue au secours

de tant de misère, de difformité et de méchanceté. Sur un pilori, ce spectacle était sublime.

Tout ce peuple lui-même en fut saisi et se mit à battre des mains en criant : Noël! Noël!

LA CONSCIENCE.

La pièce de vers que nous donnons, et qui porte ce titre, est une des plus remarquables de *La Légende des Siècles*, justement considérée comme un des plus beaux recueils lyriques de Victor Hugo.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: — Couchons-nous sur la terre, et dormons.—
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
— Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.

— Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.—
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
— Cachez-moi! cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond:
— Etends de ce côté la toile de la tente. —
Et l'on développa la muraille flottante;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb,
— Vous ne voyez plus rien? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : — Je vois cet œil encore! —
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria: — Je saurai bien construire une barrière. —
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière,
Et Caïn dit : — Cet œil me regarde toujours !
Hénoch dit: — Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle.
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. —
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth,
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,

Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes.
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava: "Défense à Dieu d'entrer."
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père!
L'œil a-t-il disparu? dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit:—Non, il est toujours là.
Alors il dit : Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. —
On fit donc une fosse, et Caïn dit : C'est bien!
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Nous terminerons cette seconde partie de *La Langue Française* par quelques morceaux empruntés à George Sand et à Balzac, les deux écrivains qui occupent le premier rang parmi nos romanciers du dix-neuvième siècle.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1 Aussitôt que les voyageurs *sont descendus*.

Quels sont les verbes neutres qui sont toujours conjugués avec l'auxiliaire *être*?

Quels sont ceux qui sont conjugués tantôt avec l'auxiliaire *être*, tantôt avec l'auxiliaire *avoir*?

Quels sont ceux qui, pouvant être conjugués avec les deux auxiliaires, sont ordinairement conjugués avec *être*?

(Voir LA LANGUE FRANÇAISE, 1re partie, page 229).

2° Il *tint bon* d'abord.

Expliquer les idiotismes suivants: A quoi bon faire cela? —Trouvez bon que je vous explique pourquoi je le fais. Je ne trouve pas bon que cet homme agisse ainsi; je sais qu'il ne fait pas bon avoir affaire à lui. A quelque chose malheur est bon. Je parle tout de bon. Etes-vous fâché pour tout de bon? C'est bon, n'en parlons plus. Je ferai cela, si bon vous semble, et ce sera de bon cœur. Cette maison n'est pas en bon état. Donnez-vous du bon temps pendant les vacances, mais travaillez de bon cœur après.

3° Il *eût voulu* pouvoir faire crouler le pilori, et, si l'éclair de son œil *eût pu* foudroyer, l'égyptienne *eût été mise* en poudre.

Il *eût voulu* est à la seconde forme du passé du conditionnel. Mais l'emploi de la première forme du passé du conditionnel, *il aurait voulu*, est préférable quand il n'y a pas de condition exprimée, comme dans notre exemple.

Si l'éclair de son œil *eût pu* foudroyer.

Ce verbe est au plus-que- parfait du subjonctif. La conjonction *si* (dans le sens de *if*) gouverne ordinaire-

ment l'indicatif; mais on peut employer le plus-que-parfait du subjonctif au lieu du plus-que-parfait de l'indicatif après *si*, quand le fait exprimé n'est pas absolument certain.

Dans l'exemple ci-dessus le fait est probable, mais il n'est pas d'une certitude absolue.

L'égyptienne *eût été mise* en poudre.

Ce passé du conditionnel à la seconde forme est employé régulièrement, la condition étant exprimée dans la première partie de la phrase.

4° Sa patience fléchit et *lâcha pied.*

Expliquer cet idiotisme et ceux qui suivent. Je vous attends de pied ferme. J'ai été sur pied toute la nuit. N'allez pas trop loin dans ce lac, vous perdriez pied. Cet enfant est tombé parce que le pied lui a manqué. Ne prenez pas ce que j'ai dit au pied de la lettre. Avec vous on ne sait jamais sur quel pied danser. Il faut aussi avoir bon pied et bon œil. Je vous remercie: vous m'avez tiré une épine du pied. Vous m'avez fait faire le pied de grue. Nous avons un pied-à-terre à la ville, où nous passons seulement quelques mois. Ne faites pas de bruit, marchez sur la pointe des pieds.

5° Tsilla, l'*enfant blond*, *la fille* de ses fils.

Enfant est masculin lorsqu'il s'agit d'un petit *garçon*, et féminin lorsqu'il s'agit d'une petite *fille.*

Georges est *un charmant enfant*; *Alice* est *une charmante enfant.*

Dans le vers de V. Hugo il faudrait: l'enfant *blonde*, *au lieu de blond.* L'emploi du masculin est une licence poétique qu'il ne faut pas imiter.

6° Conjuguer en entier le verbe *tenir* et le verbe *atteindre.*

NOTES EXPLICATIVES. — 7° Le *picador* est le cavalier espagnol qui, dans un combat de taureaux (*bull-fight*) attaque l'animal avec une pique.

8° — La *banderille* est un petit javelot que les Espagnols lancent et cherchent à planter dans le cou ou les épaules du taureau.

9° — Un *tambour de basque* est fait d'une peau tendue sur un cercle garni de grelots.

10° — *Egyptienne*, dans le morceau de V. Hugo LE PILORI, a le même sens que le mot anglais gipsy.

XXIV.

QUELQUES PAGES DE GEORGE SAND,

"George Sand, a dit Chateaubriand, restera placée au premier rang des écrivains du 19e siècle. Ses compositions sont en général magnifiquement ordonnées, les personnages vivants et placés en pleine lumière. La fable toujours attachante se développe sans efforts; les passions qui y jouent un grand rôle sont très délicatement et très finement analysées. Mais c'est surtout par le style que G. Sand est souveraine... Cette supérieure qualité du style est un don du génie; G. Sand l'a possédée dès les premiers jours, et c'est là qu'est son impérissable gloire."

Les morceaux suivants ont été choisis dans les romans de mœurs rustiques, qui sont une des parties les plus remarquables de l'œuvre du grand écrivain.

PREMIÈRES PAGES DE FRANÇOIS LE CHAMPI.*

Un matin que Madeleine Blanchet, la jeune meunière du Cormouer, s'en allait au bout de son pré pour laver à la fontaine, elle trouva un petit enfant assis devant sa planchette, et jouant avec la paille

* Le Champi — (Ancien mot qui signifiait l'enfant abandonné dans les champs, (the foundling.)

qui sert de coussinet aux genoux des lavandières. Madame Blanchet, ayant avisé cet enfant, fut étonnée de ne pas le connaître, car il n'y a pas de route bien achalandée de passants de ce côté-là, et on n'y rencontre que des gens de l'endroit.

Qui es-tu, mon enfant? dit-elle au petit garçon qui la regardait d'un air de confiance, mais qui ne parut pas comprendre sa question. Comment t'appelles-tu? reprit Madeleine Blanchet en le faisant asseoir à côté d'elle et en s'agenouillant pour laver.

— François, répondit l'enfant.

— François qui?

— Qui? dit l'enfant d'un air simple.

— A qui es-tu fils?

— Je ne sais pas, allez!

— Tu ne sais pas le nom de ton père!

— Je n'en ai pas.

— Il est donc mort?

— Je ne sais pas.

— Et ta mère?

— Elle est par là, dit l'enfant en montrant une maisonnette fort pauvre qui était à deux portées de fusil du moulin, et dont on voyait le chaume à travers les saules.

— Ah! je sais, reprit Madeleine, c'est la femme qui est venue demeurer ici, qui est emménagée d'hier soir?

— Oui, répondit l'enfant.

— Et vous demeuriez à Mers?

— Je ne sais pas.

— Tu es un garçon peu savant. Sais-tu le nom de ta mère, au moins?

— Oui, c'est la Zabelle.

Isabelle qui? tu ne lui connais pas d'autre nom?

— Ma foi non, allez!

— Ce que tu sais ne te fatiguera pas la cervelle, dit Madeleine en souriant et en commençant à battre son linge.

— Comment dites-vous? reprit le petit François.

Madeleine le regarda encore; c'était un bel enfant, il avait des yeux magnifiques. C'est dommage, pensa-t-elle, qu'il ait l'air si niais. Quel âge as-tu? reprit-elle. Peut-être que tu ne le sais pas non plus.

La vérité est qu'il n'en savait pas plus long là-dessus que sur le reste.

Il fit ce qu'il put pour répondre, honteux peut-être de ce que la meunière lui reprochait d'être si borné, et il accoucha de cette belle repartie: Deux ans!

— Oui-da! reprit Madeleine en tordant son linge sans le regarder davantage, tu es un véritable oison, et on n'a guère pris soin de t'instruire, mon pauvre petit. Tu as au moins six ans pour la taille, mais tu n'as pas deux ans pour le raisonnement.

— Peut-être bien! répliqua François. Puis, faisant un autre effort sur lui-même, comme pour secouer l'engourdissement de sa pauvre âme, il dit: Vous demandiez comment je m'appelle? On m'appelle François le Champi.

— Ah! ah! je comprends, dit Madeleine en tour-

nant vers lui un œil de compassion; et Madeleine ne s'étonna plus de voir ce bel enfant si malpropre, si déguenillé et si abandonné à l'hébètement de son âge.

— Tu n'es guère couvert, lui dit-elle, et le temps n'est pas chaud. Je gage que tu as froid?

— Je ne sais pas, répondit le pauvre champi, qui était si habitué à souffrir qu'il ne s'en apercevait plus.

Madeleine soupira. Elle pensa à son petit Jeannie qui n'avait qu'un an et qui dormait bien chaudement dans son berceau, gardé par sa grand'mère, pendant que ce pauvre champi grelottait tout seul au bord de la fontaine, préservé de s'y noyer par la seule bonté de la Providence, car il était assez simple pour ne pas se douter qu'on meurt en tombant dans l'eau.

Madeleine qui avait le cœur très charitable, prit le bras de l'enfant et le trouva chaud, quoiqu'il eût par instants le frisson et que sa jolie figure fût très pâle.

— Tu as la fièvre? lui dit-elle.

— Je ne sais pas, allez! répondit l'enfant qui l'avait toujours.

Madeleine Blanchet détacha le chéret de laine qui lui couvrait les épaules et en enveloppa le champi, qui se laissa faire et ne témoigna ni étonnement ni contentement. Elle ôta toute la paille qu'elle avait sous ses genoux et lui en fit un lit où il ne chôma pas de s'endormir, et Madeleine acheva de laver les nippes de son petit Jeannie, ce qu'elle fit lestement, car elle le nourrissait et avait hâte d'aller le retrouver.

Quand tout fut lavé, le linge mouillé était devenu

plus lourd de moitie, et elle ne put emporter le tout. Elle laissa son battoir et une partie de sa provision au bord de l'eau, se promettant de réveiller le champi lorsqu'elle reviendrait de la maison, où elle porta de suite tout ce qu'elle put prendre avec elle. Madeleine Blanchet n'était ni grande ni forte. C'était une très jolie femme, d'un fier courage, et renommée pour sa douceur et son bon sens.

Quand elle ouvrit la porte de sa maison, elle entendit sur le petit pont de l'écluse un bruit de sabots qui courait après elle, et, en se virant, elle vit le champi qui l'avait rattrapée et qui lui apportait son battoir, son savon, le reste de son linge et son chéret de laine.

—Oh! oh! dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule, tu n'es pas si bête que je croyais, toi, car tu es serviable, et celui qui a bon cœur n'est jamais sot. Entre, mon enfant, viens te reposer. Voyez ce pauvre petit! il porte plus lourd que lui-même!

— Tenez, mère, dit-elle à la vieille meunière qui lui présentait son enfant bien frais et tout souriant, voilà un pauvre champi qui a l'air malade. Vous qui vous connaissez à la fièvre, il faudrait tâcher de le guérir.

— Ah! c'est la fièvre de la misère! répondit la vieille en regardant François; ça se guérirait avec de la bonne soupe, mais ça n'en a pas. C'est le champi à cette femme qui a emménagé d'hier. C'est la locataire à ton homme, Madeleine. Ça paraît bien malheureux, et je crains que ça ne paie pas souvent.

Madeleine ne répondit rien. Elle savait que sa belle-mère et son mari avaient peu de pitié, et qu'ils aimaient l'argent plus que le prochain. Elle allaita son enfant, et quand la vieille fut sortie pour aller chercher ses oies, elle prit François par la main, Jeannie sur son autre bras, et s'en fut avec eux chez la Zabelle.

LE LABOURAGE.

La scène de labourage que nous transcrivons ici, et qui se trouve au début de la Mare au Diable, est une de ces merveilleuses descriptions qui font considérer G. Sand comme le premier des paysagistes contemporains.

"Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste, le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard dont les vêtements n'annonçaient pas la misère poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par deux

bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car

les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'ancienne tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail....

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enfant ; je savais leur histoire, car ils avaient une histoire, tout le monde a la sienne, et chacun pourrait intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait compris.... Quoique paysan et simple laboureur, Germain

s'était rendu compte de ses devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés avec intérêt. Quand je l'eus regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi simple, aussi droite et aussi peu ornée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imprime et disparaît la trace de la plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de terre l'efface, et les sillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les tombes dans le cimetière. Le sillon du laboureur ne vaut-il pas celui de l'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, si, par une singularité ou une absurdité quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde?...

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES

1° *Une planchette.* — Ce mot est le diminutif de *planche.*

La terminaison *ette* est la plus usitée dans la formation des diminutifs.

Quels sont les diminutifs de: Une chambre, une fille, une boule, une poule, une table, une fleur, une cuve, une chèvre? Une maison, une chanson? (Doubler le *n* dans ces deux mots.)

2° *Par-ci, par-là. Par ici, par là.*

Expliquer ces expressions; en montrer la différence par des exemples.

3° *C'est* la Zabelle. *C'était* un bel enfant. *C'est* dommage. *C'est* la locataire. *C'était* une très jolie femme. *C'est* la fièvre. *C'est* le champi.

Expliquer l'emploi de *ce* dans ces phrases. Pourquoi n'y a-t-il pas *il, elle?*

4° Idiotismes à expliquer:

Ma maison est à deux portées de fusil. — Vous ne pouvez pas comprendre cela, ce n'est pas à votre portée. — Mettez ce papier et cette plume à la portée de ma main. — Je ne vois pas la portée de votre raisonnement. — Ce discours a une grande portée. — Soyez plus simple dans votre langage pour être à la portée de ces enfants. — On fait aujourd'hui des canons qui ont une portée de plusieurs kilomètres.

5° Quoiqu'il *eût* le frisson et que sa figure *fût* très pâle.

Pourquoi ces deux verbes sont-ils au subjonctif?

6° Elle porta *de suite* tout ce qu'elle put prendre avec elle.

La locution adverbiale *de suite* est généralement employée dans le sens de *sans interruption, successivement*: *J'ai fait douze kilomètres de suite.*

Pour exprimer l'idée de: *à l'instant même, immédiatement*, on emploie la locution *tout de suite.*

G. Sand a employé *de suite* pour *tout de suite*; mais cette dernière locution ne pourrait pas être employée dans le sens de *successivement, sans interruption.*

7° *Tu* n'es pas si bête que je croyais *toi.*

Pourquoi y a-t-il une fois *tu* et une fois *toi* dans cette phrase?

8° *Celui qui a bon cœur n'est jamais sot.*

Pourquoi le pronom *il* n'est-il pas exprimé avant *n'est jamais sot?*

9° *Ça se guérirait. Ça paraît malheureux.*

Ça est souvent employé pour *cela* dans la conversation et dans le style familier: *Prêtez-moi ça. Ça fait pitié. Ça* et *cela* appliqués aux personnes sont des termes de mépris, ou de compassion comme dans les exemples ci-dessus.

10° *Je crains* que ça *ne* paie pas souvent.

Après les verbes *craindre*, *appréhender*, *trembler*, *avoir peur*, *redouter* on emploie *ne* même quand la phrase est affirmative.

Ainsi Madeleine disait: *Je crains que cet enfant n'ait froid.*

Différence entre: J'ai peur qu'il *ne* pleuve, et: J'ai peur qu'il *ne* pleuve *pas*.

11° *Elle s'en fut* avec eux chez la Zabelle.

Tous les temps composés du verbe être, et aussi le passé défini et l'imparfait du subjonctif peuvent être employés dans le sens d'*aller*.

Mais devant un infinitif la substitution du verbe *être* au verbe *aller* n'est admise que dans les temps composés. Ainsi on peut dire: J'ai été le voir, ou ; je suis allé le voir; mais il ne faut pas dire: *Je fus le voir*, mais: *j'allai le voir*.

Cette règle n'a pas toujours été suivie par certains auteurs. Ainsi nous avons vu dans les extraits de Bernardin de Saint-Pierre, pages 171 et 174: J'en fus voir l'effet... La compagnie fut se promener.

12° Conjuguer en entier le verbe s'en aller.

XXV.

QUELQUES PAGES DE BALZAC.

Dans l'Etude Philosophique qui porte pour titre *La Recherche de l'Absolu*, Balzac nous fournit un des exemples les plus remarquables de son talent d'observation et d'analyse. Il est impossible de peindre avec plus de relief et de vérité qu'il ne l'a fait dans cette œuvre les sentiments les plus beaux, les plus nobles que puisse renfermer le cœur d'une femme.

L'auteur nous transporte à Douai, au sein d'une famille patriarcale, vivant dans l'aisance, estimée de tous et fréquentant la haute société de la ville.

Balthazar Claës et Joséphine de Temninck avaient l'un pour l'autre un amour infini; sa passion pour son mari, et les soins que réclamait l'éducation de ses enfants, absorbaient la vie entière de la femme.

Après quelques années de mariage l'esprit et les manières de Balthazar subirent des altérations funestes. Madame Claës, par délicatesse, ne lui en demanda pas la cause. " Mais, douleur inouïe! elle apprit par les humiliantes confidences de ses bonnes amies, étonnées de son ignorance, que son mari ne cessait d'acheter à Paris des instruments de physique, des matières précieuses, des livres, des machines, et

se ruinait, disait-on, à chercher la pierre philosophale. Elle devait songer à ses enfants, ajoutaient les amies, à son propre avenir, et serait criminelle de ne pas employer son influence pour détourner son mari de la fausse voie où il s'était engagé. Si madame Claës retrouvait son impertinence de grande dame pour imposer silence à ces discours absurdes, elle fut prise de terreur malgré son apparente assurance et résolut de quitter son rôle d'abnégation...."

Elle insista pour connaître le secret de Balthazar; celui-ci, après lui avoir dit qu'elle n'y comprendrait rien, lui avoua qu'il s'était remis à la chimie.

"Deux ans après l'hiver où monsieur Claës était devenu chimiste, sa maison avait changé d'aspect. Soit que la société se choquât de la distraction perpétuelle du savant ou crût le gêner; soit que ses anxiétés secrètes eussent rendu madame Claës moins agréable, elle ne voyait plus que ses amis intimes. Balthazar n'allait nulle part, s'enfermait dans son laboratoire pendant toute la journée, y était parfois la nuit, et n'apparaissait au sein de sa famille qu'à l'heure du dîner. Dès la deuxième année, il cessa de passer la belle saison à sa campagne, que sa femme ne voulut pas habiter seule....

"Les inquiétudes de madame Claës justifièrent les bruits qu'elle s'était plu à démentir. Sa jeunesse l'avait habituée à connaître la pitié polie du monde; pour ne pas la subir une seconde fois, elle se renferma plus étroitement dans l'enceinte de sa

maison que tout le monde déserta, même ses derniers amis. Le désordre dans les vêtements, toujours si dégradant pour un homme de haute classe, devint tel chez Balthazar, qu'entre tant de causes de chagrin, ce ne fut pas l'une des moins sensibles dont s'affecta cette femme habituée à l'exquise propreté des Flamandes. De concert avec Lemulquinier, valet de chambre de son mari, Joséphine rémédia pendant quelque temps à la dévastation journalière des habits, mais il fallut y renoncer. Le jour même où, à l'insu de Balthazar, des effets neufs avaient été substitués à ceux qui étaient tachés, déchirés ou troués, il en faisait des haillons. Cette femme heureuse pendant quinze ans, et dont la jalousie ne s'était jamais éveillée, se trouva tout à coup n'être plus rien en apparence dans le cœur où elle régnait naguère....

"Un jour, malgré les ordres sévères que Balthazar avait donnés, sa femme voulut au moins ne pas le quitter, s'enfermer avec lui dans le grenier où il se retirait.... Elle essaya de partager avec Lemulquinier le droit d'entrer dans le laboratoire; mais, pour ne pas le rendre témoin d'une querelle qu'elle redoutait, elle attendit un jour où son mari se passerait du valet de chambre. Depuis quelque temps, elle étudiait les allées et venues de ce domestique avec une impatience haineuse; ne savait-il pas tout ce qu'elle désirait apprendre, ce que son mari lui cachait et ce qu'elle n'osait lui demander; elle trouvait Lemulquinier plus favorisé qu'elle, elle, l'épouse.

« Elle vint donc tremblante et presque heureuse; mais, pour la première fois de sa vie, elle connut la colère de Balthazar; à peine avait-elle entr'ouvert la porte, qu'il fondit sur elle, la prit, la jeta rudement sur l'escalier, où elle faillit rouler du haut en bas.— Dieu soit loué, tu existes! cria Balthazar en la relevant. Un masque de verre s'était brisé en éclats sur madame Claës, qui vit son mari pâle, blême, effrayé. — Ma chère, je t'avais défendu de venir ici, dit-il en s'asseyant sur une marche de l'escalier, comme un homme abattu. Les saints t'ont préservée de la mort. Par quel hasard mes yeux étaient-ils fixés sur la porte ? Nous avons failli périr. — J'aurais été bien heureuse alors, dit-elle. — Mon expérience est manquée, reprit Balthazar. Je ne puis pardonner qu'à toi la douleur que me cause ce cruel mécompte. J'allais peut-être décomposer l'azote. Va, retourne à tes affaires. Balthazar rentra dans son laboratoire....."

Peu de temps après madame Claës apprend par M. Pierquin, son notaire, que toute sa fortune a été dissipée, moins la maison et le mobilier, que les revenus des biens hypothéqués ne suffisent point à payer les intérêts des sommes empruntées, et que la famille est désormais sans aucun revenu.

La pauvre femme est anéantie par ces paroles d'une clarté foudroyante. « La ruine de ses enfants était consommée! Entre eux et l'honneur de leur père il ne fallait plus hésiter. La nécessité d'une lutte prochaine entre elle et son mari l'épouvantait;

il était à ses yeux si grand, si imposant, que la seule perspective de sa colère l'agitait autant que l'idée de la majesté divine....Pour elle, Balthazar Claës était un géant de science, un homme gros de gloire... Elle, si noble, si génereuse et si craintive, allait faire retentir incessamment aux oreilles de ce grand homme le mot argent et le son de l'argent, lui montrer les plaies de la misère, lui faire entendre les cris de la détresse, quand il entendrait les voix mélodieuses de la Renommée? "

Enfin après bien des combats intérieurs, seule avec son mari, elle lui parle des angoisses de leur vie et arrive à ce cruel aveu:

" — Mais nous sommes ruinés, mon ami!

—Ruinés, répéta-t-il. Il se mit à sourire, caressa la main de sa femme en la tenant dans les siennes, et dit d'une voix douce qui depuis longtemps ne s'était pas fait entendre: Mais demain, mon ange, notre fortune sera peut-être sans bornes. Hier, en cherchant des secrets bien plus importants, je crois avoir trouvé le moyen de cristalliser le carbone, la substance du diamant. . O ma chère femme! dans quelques jours tu me pardonneras mes distractions. Il paraît que je suis distrait quelquefois. Ne t'ai-je pas brusquée tout à l'heure? Sois indulgente pour un homme qui n'a jamais cessé de penser à toi, dont les travaux sont tout pleins de toi, de nous.

— Assez, assez, dit-elle, nous causerons de tout cela ce soir, mon ami. Je souffrais par trop de douleur, maintenant je souffre par trop de plaisir.

Elle ne s'attendait pas à revoir cette figure animée par un sentiment aussi tendre pour elle qu'il l'était jadis, à entendre cette voix toujours aussi douce qu'autrefois, et à retrouver tout ce qu'elle croyait avoir perdu.

— Ce soir, reprit-il, je veux bien; nous causerons. Si je m'absorbais dans quelque méditation, rappelle-moi cette promesse. Ce soir je veux quitter mes calculs, mes travaux, et me plonger dans toutes les joies de la famille, dans les voluptés du cœur; car, Pépita, j'en ai besoin, j'en ai soif!

— Tu me diras ce que tu cherches, Balthazar?

— Mais pauvre enfant, tu n'y comprendrais rien.

— Tu crois? Hé! mon ami, voici près de quatre mois que j'étudie la chimie pour pouvoir en causer avec toi... Va, tu peux me dire tes secrets.

— Oh ! tu es un ange, s'écria Balthazar en tombant aux genoux de sa femme, et versant des pleurs d'attendrissement qui la firent tressaillir, nous nous comprendrons en tout..."

Leur fille aînée, Marguerite, entre et les prévient que le notaire vient d'arriver, et comme il doit rester à dîner elle demande du linge pour la table. Madame Claës prie son mari de quitter ses habits déchirés et tachés d'acide; elle veut qu'il se rajeunisse, puisqu'il lui revient enfin.

" Balthazar avait pris Marguerite, l'avait tournée vers lui par un mouvement joyeux en lui disant: — Bonjour, mon enfant, tu es bien jolie aujourd'hui dans cette robe de mousseline, et avec cette ceinture

rose. Puis il la baisa au front et lui serra la main.

— Maman, papa vient de m'embrasser, dit Marguerite en entrant chez sa mère; il paraît bien joyeux, bien heureux!

— Mon enfant, votre père est un bien grand homme; voici bientôt trois ans qu'il travaille pour la gloire et la fortune de sa famille, et il croit avoir atteint le but de ses recherches. Ce jour doit être pour nous tous une belle fête...

— Ma chère maman, répondit Marguerite, nos gens étaient si tristes de le voir refrogné, que nous ne serons pas seules dans la joie. Oh! mettez donc une autre ceinture, celle-ci est trop fanée.

— Soit, mais dépêchons-nous, je veux aller parler à Pierquin. Où est-il?

— Dans le parloir, il s'amuse avec Jean.

— Où sont Gabriel et Félicie?

— Je les entends dans le jardin.

— Eh bien ! descendez vite veiller à ce qu'ils n'y cueillent pas de tulipes! votre père ne les a pas encore vues de cette année, et il pourrait aujourd'hui vouloir les regarder en sortant de table. Dites à Lemulquinier de monter à votre père tout ce dont il a besoin pour sa toilette.

Quand Marguerite fut sortie, madame Claës jeta un coup d'œil à ses enfants par les fenêtres de sa chambre qui donnaient sur le jardin, et les vit occupés à regarder un de ces insectes à ailes vertes, luisantes et tachetées d'or, vulgairement appelés des couturières.

— Soyez sages, mes bien-aimés, dit-elle en faisant remonter une partie du vitrage qui était à coulisse et qu'elle arrêta pour aérer sa chambre. Puis elle frappa doucement à la porte de communication pour s'assurer que son mari n'était pas retombé dans quelque distraction. Il ouvrit, et elle lui dit d'un accent joyeux en le voyant déshabillé : — Tu ne me laisseras pas longtemps avec Pierquin, n'est-ce pas ? Tu me rejoindras promptement...."

Le bonheur de madame Claës fut de courte durée; les expériences coûteuses, toujours répétées sans succès, amenèrent la ruine presque complète de la famille. Balthazar, absorbé par ses travaux, négligeait de plus en plus sa femme; et celle-ci, dévorée par le chagrin, tomba dans une maladie de langueur dont elle ne devait plus se relever. Elle se fit donner par sa fille aînée tout ce qu'il fallait pour écrire; alors, rassemblant ses forces, elle s'occupa pendant quelques instants d'un écrit testamentaire qu'elle cacheta et sur lequel elle traça ces mots : *A ma fille Marguerite.*

" Marguerite, *lui dit-elle en lui donnant la lettre*, voici un écrit que vous n'ouvrirez et ne lirez qu'au moment où, après ma mort, vous serez dans la plus grande détresse, c'est-à-dire si vous manquez de pain ici. Ma chère Marguerite, aime bien ton père, mais aie soin de ta sœur et de tes frères. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être! tu vas être à la tête de la maison. Sois économe... Ton père aura sans doute besoin d'argent, peut-être

t'en demandera-t-il; déploie alors toute la tendresse d'une fille, et sache concilier les intérêts dont tu seras la seule protectrice avec ce que tu dois à un père, à un grand homme qui sacrifie son bonheur, sa vie, à l'illustration de la famille. Il ne pourrait avoir tort que dans la forme, ses intentions seront toujours nobles, il est si excellent, son cœur est plein d'amour; vous le reverrez bon et affectueux, vous! J'ai dû te dire ces paroles sur le bord de la tombe, Marguerite. Si tu veux adoucir les douleurs de ma mort, tu me promettras, mon enfant, de me remplacer près de ton père, de ne lui point causer de chagrin; ne lui reproche rien, ne le juge pas! Enfin, sois une médiatrice douce et complaisante jusqu'à ce que, son œuvre terminée, il redevienne le chef de sa famille.

— Je vous comprends, ma mère chérie, dit Marguerite en baisant les yeux enflammés de la mourante, et je ferai comme il vous plaît...."

La pauvre martyre est maintenant à son lit de mort. Pour l'administrer on attendait Balthazar; mais lui, absorbé par ses expériences, n'est descendu de son laboratoire que lorsque la triste cérémonie était terminée, et, inconscient de ce qui se passait autour de lui :

"— Que m'a-t-on dit? Tu es donc plus mal? Qu'est-il arrivé?

— Il arrive, monsieur, lui dit à l'oreille l'abbé de Solis indigné, que votre femme se meurt et que vous l'avez tuée....

Balthazar demeura comme foudroyé et regarda sa femme en laissant tomber quelques larmes.

— Tu meurs et je t'ai tuée! s'écria-t-il. Que dit-il donc?

—Mon ami, reprit-elle, je ne vivais que par ton amour, et tu m'as, à ton insu, retiré ma vie...

Ma maladie a duré longtemps, Balthazar, elle a commencé le jour qu'à cette place où je vais expirer tu m'as prouvé que tu appartenais plus à la Science qu'à la famille. Voici ta femme morte et ta propre fortune consumée. Ta fortune et ta femme t'appartenaient, tu pouvais en disposer; mais le jour où je ne serai plus, ma fortune sera celle de tes enfants, et tu ne pourras en rien prendre. Que vas-tu donc devenir? Maintenant, je te dois la vérité, les mourants voient loin! où sera désormais le contre-poids qui balancera la passion maudite de laquelle tu as fait ta vie? Si tu m'y as sacrifiée, tes enfants seront bien légers devant toi, car je te dois cette justice d'avouer que tu me préférais à tout. Deux millions et six années de travaux ont été jetés dans ce gouffre, et tu n'as rien trouvé.....

A ces mots, Claës mit sa tête blanchie dans ses mains et se cacha le visage.

— Tu ne trouveras rien que la honte pour toi, la misère pour tes enfants, reprit la mourante. Déjà l'on te nomme par dérision Claës l'alchimiste, plus tard ce sera Claës le fou! Moi, je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie; mais, pour le vulgaire, le génie ressemble à de la folie. La gloire

est le soleil des morts; de ton vivant, tu seras malheureux comme tout ce qui fut grand, et tu ruineras tes enfants. Je m'en vais sans avoir joui de ta renommée, qui m'eût consolée d'avoir perdu le bonheur. Eh bien, mon cher Balthazar, pour me rendre cette mort moins amère, il faudrait que je fusse certaine que nos enfants auront un morceau de pain; mais rien, pas même toi, ne pourrait calmer mes inquiétudes...

— Je jure, dit Claës, de...

— Ne jure pas, mon ami, pour ne point manquer à tes serments, dit-elle en l'interrompant. Tu nous devais ta protection, elle nous a failli depuis près de sept années. La Science est ta vie. Un grand homme ne peut avoir ni femme, ni enfants. Allez seuls dans vos voies de misère! vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires; vous appartenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre autour de vous comme font les grands arbres! moi, pauvre plante, je n'ai pu m'élever assez haut, j'expire au milieu de ta vie....

— Lemulquinier! cria Balthazar d'une voix tonnante. Le vieux serviteur se montra soudain. — Allez tout détruire là-haut, machines, appareils; faites avec précaution, mais brisez tout. Je renonce à la science! dit-il à sa femme.

— Il est trop tard, ajouta-t-elle en regardant Lemulquinier. Marguerite! s'écria-t-elle en se sentant mourir. Marguerite se montra sur le seuil

de la porte et jeta un cri perçant en voyant les yeux de sa mère qui pâlissaient.

— Marguerite! répéta la mourante.

Cette dernière exclamation contenait un si violent appel à sa fille, elle l'investissait de tant d'autorité, que ce cri fut tout un testament. La famille épouvantée accourut, et vit expirer madame Claës, qui avait épuisé les dernières forces de sa vie dans sa conversation avec son mari. Balthazar et Marguerite immobiles, elle au chevet, lui au pied du lit, ne pouvaient croire à la mort de cette femme, dont toutes les vertus et l'inépuisable tendresse n'étaient connues que d'eux... Quand cette femme eut disparu, chacun comprit que la maison Claës avait une âme et que cette âme n'était plus..."

La passion de Balthazar, un instant assoupie, se réveilla bientôt. Marguerite eut dès lors à lutter sans cesse contre lui pour soustraire la famille à une ruine complète. Tout en restant respectueuse et bonne, elle eut assez de fermeté pour conserver une partie de l'immense fortune de la maison Claës. Elle parvint même à détourner son père des travaux qui l'avaient absorbé si longtemps; mais il revint encore une fois à ses expériences.

Un jour qu'il était assis avec son domestique sur le banc d'une place à Douai, des enfants leur lancèrent des projectiles et les couvrirent de boue, en criant: à bas les sorciers! Ce fut pour ce vieillard un coup terrible; il tomba frappé d'une attaque de paralysie, et fut transporté chez lui sur un brancard.

« Marguerite ne quitta plus le chevet du lit de son père, de qui elle s'efforçait de deviner toutes les pensées, et d'accomplir les moindres souhaits. Quelques mois se passèrent dans les alternatives de mal et de bien qui signalent chez les vieillards le combat de la vie et de la mort; tous les matins ses enfants se rendaient près de lui, restaient pendant la journée dans le parloir en dînant devant son lit, et ne sortaient qu'au moment où il s'endormait.... »

Balthazar mourut sans avoir légué à la science la solution du problème à l'étude duquel il avait sacrifié sa fortune et sa vie.

NOTES ET QUESTIONS GRAMMATICALES.

1° Il est impossible de peindre avec *plus de* vérité qu'il *ne l'a fait*...

Nous avons vu que *ne* est employé, dans une phrase affirmative, après les verbes *craindre*, *trembler*, *avoir peur*... Je crains qu'il ne pleuve... Je tremble qu'il ne vous arrive un accident...

Ne est également employé, dans une phrase affirmative, après les mots *autre*, *autrement*, *plus*, *mieux*, *moins*, *meilleur*, et aussi après les locutions conjonctives *à moins que*, *de crainte que*, *de peur que*.

Exemples: Cet homme écrit *mieux* qu'il *ne* parle. Cet enfant fait *moins* de fautes que je *ne* croyais. Je sortirai ce soir *à moins qu'il ne* pleuve.

2° *Soit que* la société *se choquât*...; *soit que* ses anxiétés *eussent rendu* madame C. moins agréable... La

locution conjonctive *soit que* est une de celles qui gouvernent le subjonctif. Il faut y ajouter les locutions suivantes: *pourvu que*, *pour que*, *à moins que*, *avant que*, *malgré que*, *sans que*, *supposé que*, *jusqu'a ce que*, *non que*, *pour peu que*, *en attendant que*, *de peur que*, *bien que*, et quelques autres.

3° Balthazar *n'allait nulle* part.

Pourquoi le mot *pas* n'est-il pas employé dans cette phrase négative?

4° Les bruits qu'elle *s'était plu* à démentir.

Il est ordinairement admis que dans les verbes pronominaux l'auxiliaire *être* est mis pour *avoir*. Dès lors on applique au participe passé de ces verbes la règle générale, c'est-à-dire que le participe passé des verbes pronominaux s'accorde avec le complément direct s'il en est précédé, et qu'il reste invariable s'il en est suivi:

Ces deux hommes se sont parlé (ont parlé à eux).

Ces deux dames se sont écrit plusieurs lettres; les lettres qu'elles se sont écrites étaient très intéressantes.

Plusieurs grands évènements se sont succédé.

D'après cette règle, le participe passé des verbes pronominaux neutres est toujours invariable. Tels sont, entre autres, les verbes *se plaindre*, *se défaire*, *se convenir*, *se nuire*, *se rire*, *se suffire*, *se parler*, *se ressembler*, etc...

Nota. — Il y a des verbes essentiellement pronominaux, c'est-à-dire qui n'existent qu'à la forme pronominale. Ceux-là s'accordent toujours avec le sujet. Tels sont, entre autres, les verbes *s'abstenir*, *s'emparer*, *s'enfuir*, *s'écrier*, *se moquer* (de), *se soucier* (*de*), *se repentir* (de), *se souvenir* (de).

Dans ces verbes le second pronom est considéré

comme un complément direct: Les ennemis *se sont emparés* de la ville, mais *ils se sont abstenus* de molester les habitants. Les femmes *s'étaient enfuies.*

REMARQUE. — Les verbes s'apercevoir de, s'attaquer à, s'attendre à, se douter de, se plaindre de, se prévaloir de, se saisir de, se servir de, se taire, qui ont à la voix pronominale un sens tout spécial, suivent la règle des verbes essentiellement pronominaux.

Exemples: Ils se sont *aperçus*; ils se sont *plaints* ils se sont *tus*, (du verbe taire).

5° *Rends-le-moi.* — Expliquer l'ordre des deux pronoms, l'un direct, l'autre indirect, après un verbe à l'impératif, et avant le verbe dans les autres modes.

6° PARTICIPE PASSÉ. I. — Le participe passé d'un verbe impersonnel est toujours invariable:

Il *est arrivé* deux accidents hier.

Les chaleurs qu'il *a fait* l'été dernier ont tari toutes les sources.

Les orages qu'il y *a eu* en mai ont détruit le blé.

II. — Le participe *fait* suivi d'un infinitif est *toujours invariable*, parce qu'il forme avec ce dernier une espèce de verbe composé.

Exemple: Les robes que vous avez fait faire sont fort jolies.

III. — Le participe passé suivi d'un infinitif reste invariable s'il a pour complément direct cet infinitif; il s'accorde au contraire, s'il a pour complément direct le pronom qui précède.

Exemples: — La comédie que j'ai *vu* jouer était très amusante. (J'ai vu quoi? Jouer la comédie).

Les acteurs que j'ai *vus* jouer étaient excellents. (J'ai vu qui? Les acteurs).

IV. — Le participe passé placé entre deux *que* est toujours invariable, par la raison que le premier *que* n'est pas le complément direct du participe passé, mais du verbe qui suit.

Exemple: Les obstacles que j'avais *supposé* que vous rencontreriez.

Que est le complément direct de rencontreriez, et non de *supposé*.

Du reste cette tournure de phrase n'est pas élégante.

Règle Générale. — Tout ce que nous avons dit dans les différentes notes au sujet du participe passé conjugué avec *avoir* peut être ramené à cette règle unique que nous avons énoncée plusieurs fois:

Le participe passé conjugué avec l'auxiliaire avoir s'accorde avec le complément direct, mais seulement lorsque ce complément est placé avant.

TABLE DES MATIÈRES.

I.—Le Théâtre primitif en France. . 5
Notes et questions grammaticales. . 14

II.—La Farce de maître Pathelin. . . 16
Notes et questions grammaticales. . 22

III.—Une Aventure de Rabelais. Les Moutons de Panurge. . . 24
Notes et questions grammaticales. . 29

IV.—François 1er et la Renaissance. . . 32
Notes et questions grammaticales. . 39

V.—Histoire de Jacques Amyot. . . 42
Notes et questions grammaticales. . 48

VI.—Bernard Palissy et la Céramique. La Manufacture de Sèvres. . 51
Notes et questions grammaticales. . 59

VII.—Le Louvre.—La Saint-Barthélemy. . 62
Notes et questions grammaticales. . 66

VIII.—Montaigne. — Malherbe. . . . 69
Notes et questions grammaticales. . 76

IX.—La Mode et le Luxe. . . . 79
Notes et questions grammaticales. . 84

X.—Richelieu et l'Académie Française.
Corneille. 87
Notes et questions grammaticales. 94

XI.—Molière et la Comédie. . . . 97
Notes et questions grammaticales. . 107

XII.—La Cour de Louis XIV à Versailles. 111
Notes et questions grammaticales. . 118

XIII.—Versailles après la mort de Louis XIV.
Marie-Antoinette. 122
Notes et questions grammaticales. . 131

XIV.—Racine. 134
Notes et questions grammaticales. . 142

XV.—La Fontaine et ses Fables. . . 146
Notes et questions grammaticales. 151

XVI.—La Mode et le Luxe sous Louis XIV
et Louis XV. 155
Notes et questions grammaticales. . 163

XVII.—Extraits et Anecdotes. . . . 167
Notes et questions grammaticales. . 174

XVIII.—Extraits et Anecdotes (suite). . 177
Notes et questions grammaticales. . 185

XIX.—Le Théâtre et les Acteurs au 18e Siècle. 188
Notes et questions grammaticales. . 195

XX.—Le Début de la Révolution française. 198
Notes et questions grammaticales. . 206

XXI.—Napoléon. 209
Notes et questions grammaticales. . 219

XXII.—La Comédie-Française. Talma, Mlle Mars, Mlle Rachel. . 222
Notes et questions grammaticales. . 232

XXIII.—Victor Hugo. 235
Notes et questions grammaticales. . 246

XXIV.—Quelques pages de George Sand. . 249
Notes et questions grammaticales. . 258

XXV.—Quelques pages de Balzac. . . 261
Notes et questions grammaticales. . 274

BRIEF CATALOGUE OF
William R. Jenkins Co.'s Publications
IN ENGLISH, FRENCH AND OTHER FOREIGN LANGUAGES

A

	Paper	Clo
ABOUT, E. La Fille du Chanoine et l'Album du Régiment	.25	.40
La Mère de la Marquise	.25	.40
Le Buste	.25	.40
Le Roi des Montagnes	.60	.85
Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille (l'Oncle et le Neveu).		
L'Homme à l'Oreille Cassée	.60	.85
L'Oncle et le Neveu	.25	.40
ALARCON, P. A. de. El Final de Norma	.75	1.00
ALEXANDRE, A. Catherine, Catherinette et Catarina, Boards,, .75	—	—
AMICIS, E. de. Alberto	.35	.50
Camilla	.35	.50
Fortezza; and Un Gran Giorno	.35	.50
Un Incontro	.35	.50
Anatomy—		
Anatomy, Physiology and Hygiene. E. Franklin Smith	—	1.00
Anecdotes—		
FRENCH		
Bercy's La Langue Française	—	1.25
" " " " (Seconde Partie)	—	1.25
" Le Second Livre des Enfants	—	.75
" Short Selections for Translating English into French	—	.75
Bernard's L'Art d'Intéraser en Classe....Boards, .50	—	—
" La Traduction Orale.....Boards, .30	—	—
Collot's Progressive French Anecdotes and Questions, Boards, .50	—	—
Du Bois et De Geer's Lectures et Conversations, Boards, .75	—	—
Du Croquet's La Conversation des Enfants	—	.75
" First Course in French Conversation	—	1.00
Pateis Précis d'Histoire de France.....Net,	—	.75
Rougemont's Manuel de la Littérature Française	—	1.25
Sardou's French Language (Part II)	—	1.25
Sauveur's Petites Causeries	—	1.00
" Contes Mervilleux avec Etudes de Mots	—	1.00
GERMAN		
Kase's Kleine Anfänge.....Boards, .75	—	—
ITALIAN		
Comba's Lingua Italiana	—	1.00
Edgren's A Brief Italian Grammar	—	.90
Waller's English for Italians	—	1.00

(See also Readers)

	Paper	Clo
ANGELI, ARTURO. Angeli and McLaughlin's Spanish-English, English-Spanish Dictionary	—	1.50
ARDEL, HENRI, Près du Bonheur	.25	.40
Arithmetic—		
Exercises and Problems in. J. Ruggles	.50	—
ARNOLD, Miss. Game of the Caesars....(In a box) 1.00		
AUGIER, E., et SANDEAU, J. Le Gendre de M. Poirier	.25	.40

B

BACH, Capt. F. W. How to Judge a Horse	—	1.00
BALZAC, H. D. Contes (including Jesus Christ en Flandre, La Bourse, Le Colonel Chabert, Le Réquisitionnaire, Une Passion dans le Désert, Un Épisode sous la Terreur)	—	1.00
BARRILI, A. Una Notte Bizzarra	.35	.50
BASSETT, R. E. Theuriet's Le Mariage de Gérard	.60	.85
Schultz's La Neuvaine de Colette	.60	.85
BAZAN. Temprano y Con Sol y Tres Otros Cuentos, viz.: Benito, El Voto, Fuego à Bordo	.35	.50
BEAUVOISIN M. de. French Verbs at a Glance	.25	.40
BECK, Madame B. Fables Choisies de la Fontaine.... Boards, .40	—	—
French Verb Form, size 9 x 12....Bds, .50	—	—
BEILEY, U. J. Der Praktische Deutsche	—	1.00
BELOT, A., et VILLETARD, E. Le Testament de César Girodot	.25	.40
BERCY, PAUL, Conjugaison des Verbes Français	—	.50
Contes et Nouvelles Modernes	—	1.00
Français Pratique, Le	—	1.00
Langue Française La (Ire partie)	—	1.25
Langue Française, La (2me partie)	—	1.25
Lectures Faciles	—	1.00
Livre des Enfanta	—	.50
Second Livre des Enfants, Le	—	.75
Malot's Sans Famille	.60	.85
Short Selections for Translating English into French (and Key) ....Each	—	.75
Simples Notions de Français....Boards, .75	—	—
BERCY, P., and CASTEGNIER, G. Simple Grammaire Française	—	1.00
BÉRANGER. Chansons	—	1.25
BERNARD, JEAN. Le Petit Tambour (see Boum Boum)	.25	.40
BERNARD, V. F. Genre des Noms	.25	—
L'Art d'Intéresser en Classe....Boards, .50	—	—
Labiche's La Lettre Chargée	.25	—
Le Traduction Orale ....Boards, .30	—	—
Le Français Idiomatique	—	.50
Les Fautes de Langage	—	.50
Bibliotheque Choisie pour la Jeunesse—		
Alexandre's Catherine, Catherinette et Catarina..... Boards, .75	—	—
Comtesse de Ségur's Les Malheurs de Sophie	.60	.90
Sandeau's La Roche aux Mouettes	.60	.90
BIRCH, MAJOR NOEL. Modern Riding and Horse Education	—	2.00

	Paper	Clo
Blanks—		
Browning's Elements of the Latin Verb..Per Tablet, .25	—	—
" German Verbs ..... " .25	—	—
" Greek Verbs, size 8x10..... " .25	—	—
" Latin Verbs, size 8x10..... " .25	—	—
Drisler's Conjugation of Latin Verbs.... " .25	—	—
DuCroquet's Conjugaison Abrégée ..... " .25	—	—
" Conjugation of FrenchVerbs " .30	—	—
" Conjugation of German Verbs ..... " .30	—	—
Havens' Conjugation of Greek Verbs.... " .25	—	—
Henin's French Verb Drill.....Tablet form, .30	—	—
Jenkins' Parts of Speech, per Pad 15	—	—
Miss Wilson's Spelling Blank....10¾x7½, in book form, 35	—	
Mme. Beck's French Verb Form....9x12, in book form, .50	—	
Robinson's German Verb Form....9x12, in book form, .50	—	
Sharp's Forms for Analysis and Parsing..Boards, .75	—	—
BONNET, F. L. Citations des Auteurs Français (Game), In Box, .75	—	—
BORNIER, H. de, La Fille de Roland..... .25	.40	
La Lizardière ..... .60	.85	
Botany—		
Hillard's Lessons in Botany	—	1.00
BOUVET, J. and M. Fleurs des Poètes et des Prosateurs Française .....Limp Leather, 1.00	—	—
BRÈTE, JEAN de la. Mon Oncle et Mon Curé..... .60	.85	
Bridge—		
Emery's Don'ts in Bridge.....	—	.50
Steele's Simple Rules for Bridge ..... .25	—	
Scores, small pads, 60 sheets, 2 7-8x4 5-8 in..Per pad, .25	—	—
Scores, large pads, 60 sheets, 3½x8 in..... " .40	—	—
"Bridge Count" pads..... " .40	—	—
Individual Scores, folder with pencil, each, .15; per dz., 1.25		
BRISSON. Maupassant's Contes et Nouvelles..... .25	.40	
BROWNING, A. (See Blanks)		

C

CABANA, A. M. y. El Desdén Con el Desdén..... .35	.50	
CASTEGNIER, G. Belot et Villetard's Le Testament de César Girodot ..... .25	.40	
About's La Fille du Chanoine et l'Album du Régiment .25	.40	
About's l'Oncle et le Neveu, et Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille ..... .25	.40	
Daudet's La Belle Nivernaise ..... .25	.40	
Contes de la Vie Rustique ..... .45	—	
Coppée's Extraits Choisis	—	.75
Coppée's Le Morceau de Pain..... .25	.40	
La Fauvette Bleue (see Contes de la Vie Rustique).		
Le Duc de Reichstadt ..... .50	—	
CASTEGNIER, G., and BERCY, P. Simple Grammaire Française	—	1.00
CHARBONNIÉRAS, JEANNE. Un Bal Manqué ..... .25	—	
Charts—		
Gay & Garber's Cartes de Lecture Française, Per Set, 5.00	—	—
Le Roy's Logical Chart for Teaching and Learning French Conjugation	—	.35

	Paper	Clo
Charts (Continued)—		
Marion's Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques..	—	.25
Sardou's All the French Verbs	—	.35
CHATEAUBRIAND, Atala, with Notes and Vocabulary....	.60	.85
Les Aventures du dernier Abencerage	.25	.40
CHATRIAN-ERCKMANN. L'Ami Fritz	.60	.85
Chemistry—		
Its Evolution and Achievements, F. G. Weichmann....	—	1.00
CHERBULIEZ, V. Le Roi Apépi	.60	.85
Chinese—		
Chinese-English and English-Chinese Phrase Book, Stedman and Lee .....Boards, 1.25	—	—
CHURCHMAN, P. H. Exercise on French Sounds.....	.25	.35
An Introduction to the Pronunciation of French	.50	—
CLARETIE, JULES. La Frontière	.25	.40
Boum-Boum	.25	.40
CLARK, REED PAIGE. Rostand's Cyrano de Bergerac..	.50	1.00
CLARK, T. M. En Voyage (for tourists and classes).....	—	.75
CLARKE, CHAS. C., JR. Common Difficulties in Reading French	—	1.00

Classiques Francais—

Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type.

Paper 25c. Cloth 40c.

1.—L'Avare, J. B. Poquelin de Molière.
2.—Le Cid. Pierre Corneille.
3.—Le Bourgeois Gentilhomme, J. B. Poquelin de Molière.
4.—Horace, P. Corneille.
5.—Andromaque, Jean Racine.
6.—Athalie, Jean Racine.
7.—Les Précieuses Ridicules, J. B. Poquelin de Molière.

CLAVEL. Jeu de Connaissez-Vous Paris (Game).....75	—	—
CLIFTON & McLAUGHLIN'S New Dictionary of the French and English Languages	—	1.50
CLORAN, T. Chateaubriand's Atala, with Notes and Vocabulary	.60	.85
COLLOT, A. G.		
Progressive Pronouncing French Reader.....Bds, .50	—	—
Progressive French Anecdotes and Questions..Bds, .50	—	—
Progressive French Dialogues and Phrases.....Bds, .50	—	—
French Grammar and Exercises.....Bds, .50	—	—
COLLOT, A. S. French-English, English-French Dictionary	—	2.75
Half leather, 5.00	—	—
COMBA, T. E. La Lingua Italiana	—	1.00
de Amicis' Alberto	.35	.50
Barrilli's Una Notte Bizzarra	.35	.50
de Amicis' Camilla	.35	.50
Farina's Fra le Corde di un Contrabasso	.35	.50
de Amicis' Fortezza Un Gran Giorno	.35	.50
Composition— FRENCH		
Bercy's Conjugaison des Verbes Français	—	.50
" Short Selections for Translating English into French	—	.75
Bercy and Castegnier's Simple Grammaire Française..	—	1.00
Bernard's L'Art d'Intéresser en Classe....Boards, .50	—	—
" La Traduction Orale .....Boards, .30	—	—
" Les Fautes de Langage	—	.50
" Le Français Idiomatique	—	.50

	Paper	Clo
Composition (continued)—		
Collot's Anecdotes and Questions.....Boards, .50	—	—
" Progressive French Grammar.....Boards, .50	—	—
DuCroquet's Elementary French Grammar and Exercises	—	.75
DuCroquet's College Preparatory French Grammar....	—	1.25
" First Course in French Conversation (recitation and reading)	—	1.00
Muzzarelli's Antonymes de la Langue Française.....	—	1.00
Rougemont's Progressive French Drill Book "A".....	—	.75
Rougemont's Progressive French Drill Book "B".....	—	.50
Sardou's French Language (Part II).....	—	1.25
Sardou's French Language (Part III).....	—	1.25
Sauveur's Causeries avec mes Elèves.....	—	1.25
" Petites Causeries	—	1.00
" Petite Grammaire Française pour les Anglais	—	1.25
GERMAN		
Deutsch's Drillmaster in German.....	—	1.25
Dreyspring's Constructive Process for Learning German	—	1.25
ITALIAN		
Comba's Lingua Italiana.....	—	1.00
Material for Composition based on Marinoni's Italian Grammar	—	—
LATIN		
Smith's First Year Latin	—	1.00
Halsey's Beginner's Latin.....Boards, .40	—	—
Conjugation—		
FRENCH		
Beauvoisin's French Verbs at a Glance.....	.25	.40
Beck, Mme. French Verb Form .....Boards, .50	—	—
Bercy's Conjugaison des Verbes Français.....	—	.50
DuCroquet's Conjugation of French Verbs (Blanks).. Per tablet, .30		
DuCroquet's Conjugaison Abrégée Blanks..... Per tablet, .25	—	—
French Verbs, Regular and Irregular.....	.35	—
Le Roy's Logical Chart for Teaching and Learning the French Conjugation.....	—	.35
Marion's Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques..	—	.25
Sardou's All the French Verbs (Chart).....	—	.35
Sauveur's Causeries avec mes Elèves.....	—	1.25
" La Parole Française	—	1.00
" Petites Causeries	—	1.00
Sauveur et Lougée's Premières Leçons de Grammaire..	—	.75
GERMAN		
Browning's German Verb Blanks.....Per Tablet, .25	—	—
Cutting's A Glance at the Difficulties of German Grammar .....Folded, .30	—	—
DuCroquet's Conjugation of German Verbs..per tablet, .30	—	—
Robinson's German Verb Form, 9½x12.....Bds, .50	—	—
GREEK		
Browning's Blanks for Greek Verbs.....Per tablet, .25	—	—
Haven's Blanks for Greek Verbs.....Per tablet, .25	—	—
LATIN		
Browning's Blanks for Elements of Latin Verbs, Per tablet, .25	—	—
Browning's Blanks for Latin Verbs.....Per tablet, .25	—	—

Conjugation (continued)

	Paper	Clo
Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs, Per tablet, .25	—	—
Sauveur's Talks with Caesar	—	1.25

(See also Grammar and Verbs)

Contes Choisis

Some of the very best short stories of French authors, many with notes in English by competent authorities. Well printed, convenient size.

Paper, 25c. **Cloth, 40c.**

1.—La Mère de la Marquise, Edmond About
2.—Le Siège de Berlin et Autres Contes, A Daudet.
3.—Un Mariage d'Amour, Ludovic Halévy
3.—La Mare au Diable, George Sand
5.—Peppino, L. D. Ventura
6.—Idylles, Mme. Henry Gréville
7.—Carine, Louis Enault
8.—Les Fiancés de Grinderwald, Erckmann Chatrian
9.—Les Frères Colombe, Georges de Peyrebrune
10.—Le Buste, Edmond About
11.—La Belle Nivernaise, Alphonse Daudet
12.—Le Chien du Capitaine, Louis Enault
13.—Boum-Boum, Jules Claretie, with other exquisite short stories by famous writers.
14.—L'Attelage de la Marquise, Léon de Tinseau, and Une Dot, E. Legouvé
15.—Deux Artistes en Voyage, and other stories, Comte de Vervins
16.—Contes et Nouvelles, Guy de Maupassant
17.—Le Chant du Cygne, George Ohnet
18.—Près du Bonheur, Henri Ardel
19.—La Frontière, par Jules Claretie
20.—L'Oncle et le Neveu, et Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille, E. About
21.—La Sainte-Catherine, André Theuriet
22.—Le Morceau du Pain et Autres Contes, François Coppée
23.—La Fille du Chanoine and l'Album du Régiment, Edmond About
24.—Les Aventures du Dernier Abencerage, Chateaubriand
25.—L'Auberge and other stories Maupassant

Conversation— FRENCH

Bercy's	Le Français Pratique	—	1.00
"	La Langue Française	—	1.25
"	La Langue Française (Second Part)	—	1.25
"	Lectures Faciles	—	1.00
"	Le Livre des Enfants	—	.50
"	Le Second Livre des Enfants	—	.75
"	Simples Notions de Français	—	.75
Bernard's	L'art d'intéresser en Classe .....Boards, .50	—	—
"	Les Fautes de Langage	—	.50
"	La Traduction Orale .....Boards, .50	—	—
"	Le Français Idiomatique	—	.50
Clark's	En Voyage	—	.75
Collot's	Progressive French Dialogues and Phrases, Boards, .50	—	—

	Paper	Clo
Conversation (continued)		
Collot's Progressive French Anecdotes and Questions Boards, .50	—	—
Du Bois et De Geer's Lectures et Conversations, Boards, .75	—	—
DuCroquet's La Conversation des Enfants	—	.75
" Le Français par la Conversation	—	1.00
" First Course in French Conversation	—	1.00
Ernst's French Conversation Cards.....In a box, .50	—	—
Ernst's French Construction Game.....In a box, .50	—	—
Fontaine's Choses de France	—	.75
Gay and Garber's Cartes de Lecture Française, Per set, 5.00	—	—
Heléin's Practical French Conversation.....1er livre	—	.85
" Practical French Conversation.....2e livre	—	1.00
Muzzarelli's Antonymes de la Langue Française	—	1.00
Prenty's French for Daily Use	—	.50
Robique's Historiettes et Poésies.....Boards, .60	—	—
Rougemont's Premières Lectures	—	.75
Rougemont's Preliminary French Drill	—	.50
Rougemont's Progressive French Drill Book "A"	—	.75
Rougemont's Progressive French Drill Book "B"	—	.50
Sardou's French Language (Part II)	—	1.25
Sauveur's Causeries avec mes Élèves	—	1.25
" Contes Merveilleux avec Étude de Mots	—	1.50
" Causeries avec les Enfants	—	1.00
" Entretiens sur la Grammaire	—	1.50
" La Parole Française	—	1.00
" Petites Causeries	—	1.00
" Petite Grammaire Française	—	1.25
Valette's La Méthode Directe, ...1er livre	—	.75
" La Méthode Directe .....2e livre	—	.75
ENGLISH		
Stedman's Complete Pocket Guide to Europe, Leather, 1.25	—	—
GERMAN		
Beiley's Der Praktische Deutsche	—	1.00
Deutsch's Drillmaster in German	—	1.25
Prentys' German for Daily Use	—	.50
Rippe's Des Kindes Erstes Buch.....Board, .40	—	—
Schultze's Praktischer Lehrgang	—	1.00
Valette's Die Direkte Methode.....Erstes Buch	—	.75
" Die Direkte Methode.....Zweites Buch	—	.75
Weineck's First German Reader	—	.40
Weineck's Second German Reader	—	.60
ITALIAN		
Comba's Lingua Italiana, La	—	1.00
Waller's English for Italians	—	1.00
SPANISH		
Valette's El Método Directo	—	1.25
Darr's Handbook of Spanish Words and Phrases	.25	—
CHINESE		
Stedman and Lee's Chinese-English, English-Chinese Phrase Book .....Boards, 1.25	—	—
JAPANESE		
Prenty's Japanese for Daily Use.....Leather, .75	—	—
LATIN		
Sauveur's Talks with Caesar de Bello-Gallico	—	1.25

	Paper	Clo
COPPÉE. Extraits Choisis	—	.75
Le Morceau de Pain, together with Le Remplaçant, Les Vices du Capitaine	.25	.40
CORNEILLE, P. Horace	.25	.40
Le Cid.	.25	.40
CORTINA, R. D. Alarcon's El Final de Norma	.75	1.00
Bazan's Temprano y Con Sol y Tres Otros Cuentos	.35	.50
Escrich's Fortuna y Otros Cuentos	.35	.50
Trueba's El Molinerillo	.35	.50
Valera's El Cautivo de Doña Mencia	.35	.50
COTTE, A. M. Contes Tirés de Molière, namely, L'Avare, Le Bourgeois Gentilhomme ....Each,	.20	—
CREW. Manual of French Verbs	—	.35
CROWTHERS, C. S. Pensées et Réflexions de La Bruyère et autres auteurs Français		1.00

Cuentos Selectos—

Some of the very best short stories of Spanish authors. Well printed and have notes in English by competent authorities.

Paper, 15c. 18mo. Cloth, 50c.

1.—El Pajaro Verde, by Juan Valera.
2.—Fortuna, y Otros Cuentos, by Enrique Pérez Escrich.
3.—Temprano y Con Sol y Tres Otros Cuentos by Doña Emilia Pardo Bazán.
4.—El Molinerillo y Tres Otros Cuentos, by Don Antonio de Trueba.
5.—El Cautivo de Doña Mencia, by R. Diez de la Cortina, B. A.

CUTTING, C. F. Glance at the Difficulties of German Grammar	—	.30

D

DARR, Mms. F. J. A. Handbook of Spanish Words and Phrases	.25	—
Verbes Français demandant des Prépositions	—	.50
DAUDET. Histoire d'un Enfant (Le Petit Chose)		
La Belle Nivernaise	.25	.40
Le Petit Chose	.60	.85
Le Siège de Berlin et Autres Contes, including La Dernière Classe, La Mule du Pape, L'Enfant Espion, Salvette et Bernadou, Un Teneur de Livres	.25	.40

DE AMICIS. See Amicis.
DE PEIFFER. See Peiffer.

DEUTSCH, S. Drillmaster in German	—	1.25

Dialogues and Phrases—

See Conversation.

Dictionaries—

Angell-McLaughlin's Spanish-English, English-Spanish Dictionary	—	1.50
Clifton-M'Laughlin's New Dictionary of the French and English Languages	—	1.50
Collot's French-English, English-French Dictionary..... Half leather, 5.00	—	2.75 —
Enenkel-McLaughlin's Italian-English, English-Italian Dictionary	—	1.50
DREYSPRING, A. Constructive Process for Learning German	—	1.25

Drill Books— FRENCH

Beck, Mme. French Verb Form.....Boards, .50	—	—

	Paper	Clo
Drill Books (continued)		
Bernard's Le Genre des Noms	.25	—
" Les Fautes de Langage	—	.50
DuCroquet's French Verbs	—	.35
Henin's French Verb Form.....Tablet form,	.30	—
Julien's Un Peu de Tout	—	.75
Moffitt's Drill in French Pronunciations and Reading Boards,	.15	—
Moffitt's French Pronoun Drill.....Boards,	.25	—
Muzzarelli's Antonymes de la Langue Française	—	1.00
Rougemont's Progressive Drill Book "A"	—	.75
" " " " "B"	—	.50
" Preliminary French Drill	—	.50
Schele de Vere's The French Verb	—	1.00
Valette's French Pronouns and Double Pronouns	—	.75
GERMAN		
Cutting's A glance at the Difficulties of German Grammar	—	.30
Deutsch's Drillmaster in German	—	1.25
(See also Grammar, Verbs, etc.)		
ENGLISH		
Sharp's Forms for Analysis and Parsing..Boards,	.75	—
DRISLER, Blanks for the Conjugation of Latin Verbs, Per Tablet,	.25	—
DU BOIS ET DE GEER. Lectures et Conversations, Boards,	.75	—
DUCROQUET, C. P. An Elementary French Grammar	—	.75
Blanks for Conjugation of French Verbs..Per tablet,	.30	—
Blanks for Conjugation of German Verbs..Per Tablet,	.30	—
College Preparatory French Grrammar	—	1.25
Conjugaison Abrégée Blanks.....Per Tablet,	.25	—
Conversation des Enfants	—	.75
First Course in French Conversation	—	1.00
French Verbs in a Few Lessons	—	.35
Le Français par la Conversation	—	1.00
DUMANOIR et LAFARGUE. Le Gentilhomme Pauvre	.25	.40
DUMAS, ALEX. La Tulipe Noire	.45	.75
DURAND, Cosia	.60	.85
E		
EDGREN. Brief Italian Grammar with Exercises	—	.90
EGGERT, C. A. Claretie's La Frontière	.25	.40
EMERY BELL BOWMAN. Don'ts in Bridge	—	.50
ENAULT, L. Carine	.25	.40
Le Chien du Capitaine	.25	.40
ENENKEL, ARTHUR. Italian-English, English-Italian Dictionary	—	1.50
ERCKMANN-CHATRIAN. L'Ami Fritz (Comédie)	.25	.40
L'Armi Fritz (Roman)	.60	.85
Les Fiancés de Grinderwald and Les Amoureux de Catherine	.25	.40
ERNST. French Conversation Cards (Game) 50	—	—
" " Construction " in a Box .50	—	—
ESCRICH, E. P. Fortuna, together with La Valenciana, Neron, Moratin y Comelia	.35	.50
ESTEBANEZ, J. Un Drama Nuevo	.35	.50
Examinations— FRENCH		
Bercy's Short Selections	—	.75
Collot's Progressive French Grammar (Key to) Boards, .50	—	—

	Paper	Clo
Examinations (continued)		
DuCroquet's College Preparatory French Grammar....	—	1.25
" French Verbs	—	.35
Julien's Un Peu de Tout	—	.75
Patet's Précis d'Historie de France.....Net,	—	.75
ENGLISH		
Ruggles' Exercises in Arithmetic	.50	—
Sharp's Forms for Analysis and Parsing..Boards, .75	—	—
LATIN		
Smith's First Year Latin	—	1.00
F		
Fables— FRENCH		
Beck's Fables Choisies de La Fontaine.....Boards, .40	—	—
Bercy's La Langue Française	—	1.25
Callot's Progressive Pronouncing French Reader, Boards, .40	—	—
Robique's Historiettes et Poésies .....Boards, .60	—	—
Sauveur's Causeries avec les Enfants.....	—	1.00
" Causeries avec mes Élèves.....	—	1.25
" Fables de La Fontaine	—	1.25
GERMAN		
Kase's Kleine Anfänge.....Boards .75	—	—
(See also Readers)		
FARINA, S. Fra le Corde di un Contrabasso	.35	.50
FAULKNER, W. T. Valdes' Los Puritanos y Otros Cuentos	.50	.75
FEUILLET, O. La Fée	.25	.40
Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre	.60	.85
FONTAINE, C. About's La Mère de la Marquise.....	.25	.40
Choses de France	—	.75
Claretie's Boum-Boum et Autres Contes.....	.25	.40
Daudet's Historie d'un Enfant (see Le Petit Chose).		
Daudet's Le Petit Chose	.60	.85
Doce Cuentos Escogidos	.50	.75
Erckmann-Chatrian's L'Ami Fritz (Roman)	.60	.85
Julliot's Mademoiselle Solange	.60	.85
Lamartine's Graziella	.45	.75
Les Historiens Français du XIXéme Siècle.....	—	1.25
Les Poètes " "	—	1.25
Les Prosateurs " "	—	1.25
Loti's Pêcheur d'Islande	.60	.85
Molière's Les Précieuses Ridicules	.25	.40
Ohnet's Le Maître de Forges (Comédie).....	.25	.40
Racine's Athalie	.25	.40
Sand's La Mare au Diable	.25	.40
Theuriet's L'Abbé Daniel	.60	.85
FONTAINE, LA. Fables Choisies (Beck).....Boards, .40	—	—
Fables (Sauveur)	—	1.25
FONTAINE, MARIE LOUISE P. Les Facheux	.35	—
Forestry—		
Nisbet's Translation of Protection of Woodlands (Kauschinger-Fürst's)	—	3.50
FOSTER. Game of Mythology .....In a Box, .75	—	—
FRANCE, HECTOR, La Folle du Port (see Boum Boum)	.25	.40
FRANÇOIS, V. E. Chateaubriand's Les Aventures du Dernier Abencerage	.25	.40

	Paper	Clo
G		
GALDOS, B. P. Marianela	.75	1.00
Games— FRENCH		
Bonnet's Citations des Auteurs Français " .75	—	—
Clavel's Jeu de Connaissez-vous Paris?..In a box, .75	—	—
Divided Proverbs " .50	—	—
Ernst's French Construction Game " .50	—	—
Ernst's French Conversation Cards " .50	—	—
Gay's Chanson's Poésies et Jeux Français Boards, .50	—	—
Roth's The Table Game " .75	—	—
Sée's Jeu des Académiciens " .75	—	—
GERMAN		
Zoller's Das Deutsch Litteratur Spiel.....In a box, .75	—	—
ENGLISH		
Arnold's Game of the Caesars.....In a Box, 1.00	—	—
Foster's Game of Mythology.....In a Box, .75	—	—
GARBER. Cartes de Lecture Française (Gay & Garber), 20 illustrated French Reading Charts, 3x2 feet .....Per set, 5.00	—	—
GAY. Alexandre's Catherine, Catherinette et Catarina, Boards, .75	—	—
Chansons, Poésies et Jeux Français.....Boards, .50	—	—
GAY & GARBER. Cartes de Lecture Française (see Garber).		
GAY, A. G. Mon Livrede Petites Histoires		1.00
Gender—		
Bernard's Genre des noms	—	.25
De Peiffer's Gender of French Nouns at a Glance, Cards, .10	—	—
GENNEVRAYE, A. L'Ombra	.60	.85
GOODMAN, E. La Duchesse Couturière	.25	.40
GOZLAN. La Pluie et le Beau Temps	.25	.40
Grammar— FRENCH		
Bercy's Conjugaison des Verbes Français	—	.50
" Le Français Pratique	—	1.00
" La Langue Française	—	1.25
" Lectures Faciles	—	1.00
" Le Second Livre des Enfants	—	.75
Bercy and Castegnier's Simple Grammaire Française..	—	1.00
Bernard's Les Fautes de Langage	—	.50
Collot's Progressive French Grammar and Exercises, Boards, .50	—	—
DuCroquet's College Preparatory French Grammar....	—	1.25
" Elementary French Grammar with Exercises	—	.75
" French Verbs	—	.35
" First Course in French Conversation	—	1.00
Moffitt's Drill in French Pronunciation and Reading Boards, .15	—	—
Moffitt's French Pronoun Drill .....Boards, .25	—	—
Rougemont's Progressive Drill Book "B"	—	.50
Sardou's French Language (Part III)	—	1.25
Sauveur's Entretiens sur la Grammaire	—	1.50
" La Parole Française	—	1.00
" Petite Grammaire Française pour les Anglais	—	1.25

	Paper	Clo
Grammar (continued)		
Sauveur and Lougée's Premières Leçons de Grammaire	—	.75
ENGLISH		
Sharp's Elements of English Grammar	—	1.00
Sharp's Forms for Analysis and Parsing...Boards, .75	—	—
GERMAN		
Beiley's Der Praktische Deutsche	—	1.00
Cutting's A Glance at the Difficulties of German Grammar	—	.30
Deutsch's Drillmaster in German	—	1.25
Dreyspring's Constructive Process for Learning German	—	1.25
Schultze's Praktischer Lehrgang	—	1.00
ITALIAN		
Comba's Lingua Italiana, La	—	1.25
Edgren's Brief Italian Grammar with Exercises	—	.90
Marinoni's An Elementary Grammar of the Italian Language	—	.90
LATIN		
Halsey's Beginner's Latin ....Boards, .40	—	—
Smith's First Year Latin	—	1.00
GRÉVILLE, H. Dosia	.60	.85
Idylles	.25	.40
Perdue	.60	.85
GUILLET, A. Mine et Contre-Mine	.25	.40
H		
HALE. En Son Nom. Translated by M. P. Sauveur	—	1.00
HALÉVY, L. L'Abbé Constantin	.60	.85
Un Mariage d'Amour	.25	.40
HALSEY, W. McD. The Beginner's Latin....Boards, .50	—	—
HARPER, G. McL. About's Le Buste	.25	.40
Contes de Balzac (see Balzac).		
Gréville's Perdue	.60	.85
HAVENS, H. C. Blanks (see Blanks).		
HELÉIN, JULES. Practical French Conversation	—	.85
HELÉIN, JULES. Practical French Conversation, 2nd Book	—	1.00
HENIN, B. L. French Verb Drill.....Tablet Form, .30	—	—
HENNEQUIN. Erckmann-Chatrian's L'Ami Fritz (Comédie)	.25	.40
Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie	.25	.40
Woman of Sense and a Hair Powder Plot, A	—	.40
HERDLER. Cabana's El Desdén Con el Desdén	.35	.50
Larra's Partir a Tiempo	.35	.50
HERREROS, M. B. De LOS. La Independencia	.35	.50
HERVILLY, D'. Vent d'Ouest and La Soupière	.25	.40
HILLIARD, C. E. Lessons in Botany	—	1.00
History—		
Patet's Précis d'Histoire de France....Net,	—	.75
HUGO, VICTOR. Hernani	.25	.40
Les Misérables—Five Volume Edition....Per Set,	4.50	6.50
" " " Half leather, set,	13.50	—
" " " Single volumes,	1.00	1.50
" One Volume Edition (Rougemont), Half leather,	3.50	— 1.25

	Paper	Clo
HUGO, VICTOR (continued)		
Les Travailleurs de la Mer.....Half leather, 3.50	1.00	1.50
Notre-Dame de Paris (2 vols.)—		
Regular Edition, per set.....half leather, 6.00	2.00	3.00
Edition de Grand Luxe (100 copies published), numbered, signed and in satin portfolio, $10.00.		
Edition de Luxe (400 copies published), numbered and signed, half leather, $6.00.		
Quatre-Vingt-Treize .....Half Leather, 3.50	1.00	1.50
Edition with notes	—	1.25
HUSE, C. E. Shakespeare Calendar (Perpetual).....	1.00	—
HULSHOF, JOHN L Deutsches Lesebuch .....Part I	—	.85
Deutsches Lesebuch .....Part II	—	.60
Hygiene—		
Smith's Anatomy, Physiology and Hygiene	—	1.00
I		
Idioms— FRENCH		
Bercy's Le Français Pratique	—	1.00
Bernard's Le Français Idiomatique	—	.50
Collot's Progressive French Dialogues and Phrases Boards, .50	—	—
Julien's Un Peu de Tout	—	.75
Muzzarelli's Antonymes de la Langue Française.....	—	1.25
Sardou's French Language, Part II (Conversation)....	—	1.25
GERMAN		
Deutsch's Drillmaster in German.....	—	1.25
Italian—		
An Elementary Italian Grammer, by A. Marinoni.....	—	.90
English for Italians, by Waller	—	1.00
Material for Composition, based on Marinoni's Italian Grammar	—	—
Italian Reader, by Marinoni.....	—	.90
Italian-English, English-Italian Dictionary, by Enenkel and McLaughlin	—	1.50
J		
Japanese—		
Japanese for Daily Use, E. P. Prentys.....Leather, .75	—	—
JENKINS. Parts of Speech .....per Tablet, .15	—	—
JULIEN, F. Un Peu de Tout	—	.75
JULLIOT, F. de. Mademoiselle Solange.....	.60	.85
Terre de France (Mlle. Solange).....	.60	.85
K		
KASE, A. Kleine Anfänge, illustrated, for little ones.. Boards, .75	—	—
KOPTA, F. P. Bohemian Legends and Other Poems....	.50	1.00
L		
LABICHE, E. La Grammaire	.25	.40
La Lettre Chargée	.25	.40
LABICHE, E., et MARTIN, E. Le Voyage de M. Perrichon	.25	.40
LAFARGUE et DUMANOIR. Le Gentilhomme Pauvre..	.25	.40
LALANDE, A. Sandeau's La Roche aux Mouettes.....	.60	.90
LAMARTINE, A. De. Graziella	.45	.75
LARRA, Don M. J. de. Partir a Tiempo.....	.35	.50
LEE and STEDMAN. A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book .....Boards, 1.25	—	—

	Paper	Clo
LEGOUVÉ, E. Autour d'un Berceau	.25	.40
Une Dot	.25	.40
LEMONNIER, CAMILLE. Fleur-de-Blé (see Boum Boum)	.25	.40
LeROY, S. Logical Chart for the French Conjugation	.35	—
LESUEUR, D. Le Mariage de Gabrielle	.60	.85
LEVIZAC. French Grammar (Collot) Boards, .50	—	—
LIVINGOOD and HARPER. Contes de Balzac	—	1.00
LOISEAUX. Herreros' La Independencia	.35	.50
Galdos' Marianela	.75	1.00
LOTI, PIERRE. Pêcheur d'Islande	.60	.85
LOUGÉE & SAUVEUR. Premières Leçons de Grammaire Française	—	.75

M

McCOLL, F. L. Helps for Skat Players	.50	—
Social Skat Scoring and Values Per Tablet, .25	—	—
Progressive Skat Scores Per Tablet, .25	—	—
McLAUGHLIN, J. Angeli- McLaughlin's Spanish-English, English-Spanish Dictionary	—	1.50
Clifton-McLaughlin's New Dictionary of the French and English Language	—	1.50
Emenkel-McLaughlin's Italian-English, English-Italian Dictionary	—	1.50
McKENZIE, KENNETH. Sardou's Le Perle Noire	.25	.40
MALOT, H. Sans Famille	.60	.85
MALOUBIER & MOORE. Help for the Study of French	—	.60
MARCHISIO, S. Russell's Horace's Art of Poetry	—	.60
MARINONI, A. An Elementary Grammar of the Italian Language	—	.90
An Italian Reader	.75	.90
Material for Composition, based on Marinoni's Italian Grammar	—	—
MARION. Le Verbe en quatre tableaux synoptique, Folder, .25	—	—
MARTIN et LABICHE. Le Voyage de M. Perrichon	.25	.40
MASSON, G. Hugo's Hernani	.25	.40
MATZKE. Estebanez's Un Drama Nuevo	.35	.50
MAUPASSANT, GUY DE. L'Auberge and other stories (including: L'Aventure de Walter Schnaffs, Le Bonheur, Deux Amis, Le Garde, L'Inferme, La Main, La Mère Sauvage)	.25	.40
Contes et Nouvelles (including: La Parure, La Loup, Un Lâche, Une Apparition, Une Vendetta)	.25	.40

Medical—

Send for Catalogue.

MICHAUD. Doña Quichotte	.10	—
La Somnambule	.10	—
Le Roi d'Amérique	.10	—
MICHAUD (continued)—		
L'Idole	.10	—
Ma Bonne	.10	—
Poésies de Quatre à Huit Vers	.20	—
Stella	.10	—
Une Affaire Compliquée	.10	—
Une Héroïne	.10	—
MOFFITT, B. L. Drill in French Pronunciation and Reading Boards, .15	—	—
French Pronoun Drill Boards, .15	—	—

	Paper	Clo
MOINAUX, J. Les Deux Sourds	.25	.40
MOLIERE, J. B. P. de. L'Avare	.25	.40
Le Bourgeois Gentilhomme	.25	.40
Les Précieuses Ridicules	.25	.40
Contes tirés de Molière, A. M. Cotte. Two novelettes, L'Avare and Le Bourgeois Gentilhomme.....each,	.20	—
MONROE, F. Maid of Montauk .....Net,	—	1.00
MONTAGUE. Bornier's La Fille de Roland	.25	.40
MOTT, L. F. Provençal Lyric.....Boards,	.75	—

Music—

See Songs with Music.

MUZZARELLI. Antonymes de la Langue Française:		
Livre de l'Élève	—	1.00
" du Maître	—	1.25

N

NISBET. Protection of Woodlands	—	3.50

Novelas Escogidas—

The stories are interesting, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. Well printed, cheap, and suitable for the class room or library. Each has explanatory notes in English.

Cloth, $1.00 12mo. Paper, 75c.

1.—El Final de Norma, by D. Pedro A. de Alarcon, annotated by R. D. Cortina, M. A.
2.—Marianela, by B. Perez Galdós. With explanatory notes in English by Louis A. Loiseaux, Instructor in the Romance Languages and Literature in Columbia University.

Novelle Italiane—

Some of the very best short stories of Italian authors. Well printed and have notes in English.

Cloth, 50. 18mo. Paper, 35c.

1.—Alberto, by E. de Amicis
2.—Una Notte Bizzarra, by Antonio Barrili
3.—Un Incontro, by Edmondo de Amicis, and other Italian stories.
4.—Camilla, by Edmondo de Amicis
5.—Fra le Corde di un Contrabasso, by Salvatore Farina
6.—Fortezza, by Edmondo de Amicis

O

OHNET, G. Le Chant du Cygne	.25	.40
Le Maître de Forges (Romans)	.60	.85
Le Maître de Forges (Comédie)	.25	.40

P

PAILLERON, E. Le Monde où l'on s'ennuie	.25	.40
PATET, JOSEPH. Précis d'Histoire de France....Net,	—	.75
PEYREBRUNE, G. de. Les Frères Colombe	.25	.40

Phonetics—

Churchman's An Introduction to the Pronunciation of French	.50	—
Churchman's Exercises on French Sounds	.25	.35

Phrases—

See Dialogues and Phrases.

	Paper	Clo
Physiology—		
See Smith's Anatomy, Physiology and Hygiene.		
PIATT, Verne's Le Tour du Monde	.60	.85
PIFFAULT, EUGÈNIE, Ma Tante et mon Curé (comédie)	—	.75
Plays— FRENCH		
See Classiques Français .....7 titles, each,	.25	.40
Charbonniéras's Un Bal Manque	—	—
Cyrano de Bergerac .....Half Mor., 2.75	.50	1.00
Fontaine's Les Fâcheux	.35	—
Hennequin's A Woman of Sense and a Hair Powder Plot	—	.40
Ma Tante et mon Curé, by Eugénie Piffault	—	.75
See Théâtre Contemporain.....21 titles, each,	.25	.40
See Théâtre pour la Jeunesse.....9 titles, each,	.10	—
SPANISH		
See Teatro Español .....4 titles, each,	.35	.50
Poetry— FRENCH		
Bercy's Livre des Enfants	—	.50
Bouvet's Fleurs des Poètes et des Prosateurs Français, Leather, 1.00	—	—
Castegnier. Coppée's Extraits Choisis	—	.75
Collot's Progressive Pronouncing French Reader, Boards, .50	—	—
DuCroquet's First Course in French Conversation	—	1.00
Fontaine's Les Poètes Français du XIXème Siècle	—	1.25
Gay's Chansons, Poésies et Jeux Français	—	.50
Alichand's Poésies de Quatre à Huit Vers	.20	—
Robique's Historiettes et Poésies.....Boards, .60	—	—
Rougemont's Manual de la Littérature Française	—	1.25
Sauveur's Chansons de Béranger	—	1.25
ENGLISH		
Horace's Art of Poetry (Russell)	—	.60
Kopta's Bohemian Legends and Other Poems	.50	1.00
Mott's Provençal Lyric .....Boards, .75	—	—
"Riddell's" Fireside Fancies .....Boards, .75	—	—
GERMAN		
Kase's Kleine Anfänge .....Boards, .75	—	—
Rippe's Des Kindes Erstes Buch.....Boards, .40	—	—
Weineck's Second German Reader	—	.60
Weineck's Third German Reader	—	.75
ITALIAN		
Comba's Lingua Italiana	—	1.00
PONSARD, F. L'Honneur et L'Argent	.25	.40
PRENTYS, E. P. French for Daily Use	—	.50
Japanese for Daily Use.....Leather, .75	—	—
German for Daily Use	—	.50
Prepositions—		
Bernard's Les Fautes de Langage	—	.50
Darr's Verbes Français demandant des Prépositions	—	.50
Pronunciation—		
Bernard's Les Fautes de Langage	—	.50
" La Traduction Orale, etc.....Boards, .30	—	—
Churchman's An Introduction to the Pronunciation of French	.50	—
Churchman's Exercises on French Sounds	.25	.35
Collot's Progressive Pronouncing French Reader, Boards .50	—	—

		Paper Cloth
Pronunciation (continued)		
Julien's Un Peu de Tout	—	.75
Moffitt's Drill in French Pronunciation and Reading Boards, .15	—	—
Pfeiffer's French Pronunciation, Rules and Practice for Americans	—	.50
Rougemont's Drill Book "A"	—	.75
Sardou's French Language (Part I)	—	.75

R

RACINE, J. Andromaque	.25	.40
Athalie	.25	.40
RANDALL, A. T. Choice Readings (English)	—	.75
Readers— FRENCH		
Alexandre's Catherine, Catherinette et Catarina Boards .75	—	—
Beck's Fables Choisies de La Fontaine.....Bds., .40	—	—
Bercy's Le Français Pratique	—	1.00
" La Langue Française	—	1.25
" " " (Second Part)	—	1.25
" Contes et Nouvelles Modernes	—	1.00
" Lectures Faciles	—	1.00
" Livre des Enfants	—	.50
" Le Second Livre des Enfants	—	.75
" Simples Notions	—	.75
Bernard's L'Art d'Intéresser en Classe.....Boards, .50	—	—
" La Traduction Orale .....Boards, .30	—	—
Bouvet's Fleurs des Poétes et des Prosateurs Français, Leather 1.00	—	—
Castegnier's Extraits Choisis des Oeuvres de François Copée . . .	—	.75
Collot's Progressive French Anecdotes and Questions, Boards .50	—	—
Collot's Progressive French Dialogues and Phrases Boards, .50	—	—
Collot's Progressive Pronouncing French Reader, Boards, .50	—	—
Crowther's Pensées et Réflexions de La Bruyère et autres auteurs Français		1.00
Du Bois et De Greer's Lectures et Conversations, Boards, .75	—	—
DuCroquet's College Preparatory French Grammar (Exercises)	—	1.25
DuCroquet's La Conversation des Enfants	—	.75
" Le Français par la Conversation	—	1.00
" First Course in French Conversation	—	1.00
Fontaine's Choses de France	—	.75
" Les Historiens Français du XIXème Siècle	—	1.25
" Les Poètes Français du XIXème Siècle	—	1.25
" Les Prosateurs Français du XIXème Siècle	—	1.25
Gay and Garber's Cartes de Lecture Française, Per Set, 5.00	—	—
Gay's Mon Livre de Petites Histoires		1.00
Harper-Livingood's Contes de Balzac	—	1.00
Patet's Précis d'Histoire de France	—	.75
Robique's Historiettes et Poésies .....Boards, .60	—	—
Rougemont's Manuel de la Littérature Française	—	1.25
Rougemont's (Veteran) Premières Lectures	—	.75

	Paper	Clo
Readers (continued)		
Sauveur's Causeries avec mes Élèves	—	1.25
" Causeries avec les Enfants	—	1.00
" Contes Merveilleux avec Étude de Mots	—	1.50
" Fables de La Fontaine	—	1.25
" La Parole Française	—	1.00
" Petites Causeries	—	1.00
GERMAN		
Beiley's Der Praktische Deutsche	—	1.00
Hulshof's Deutsches Lesebuch, Part I	—	.85
" " " Part II	—	.50
Kase's Kleine Anfänge ....Boards, .75	—	—
Rippe's des Kindes Erstes Buch ....Boards, .40	—	—
Weineck's First German Reader	—	.40
Weineck's Second German Reader	—	.60
Weineck's Third German Reader	—	.75
LATIN		
Halsey's Beginner's Latin ....Boards, .40	—	—
Sauveur's Talks with Caesar de Bello-Gallico	—	1.25
" The Vade Mecum of the Latinist	.25	—
Smith's First Year Latin	—	1.00
Waller's English for Italians	—	1.00
ITALIAN		
Comba's Lingua Italiana, La	—	1.50
Edgren's A Brief Italian Grammar with Exercises	—	.90
Marinoni's An Italian Reader	—	.90
Waller's English for Italians	—	1.00
SPANISH		
Fontaine's Doce Cuentos Escogidos	.50	.75
Valdes' Los Puritanos y Otros Cuentos	.50	.75
ENGLISH		
Randall's Choice Readings	—	.75
RIDDELL. Fireside Fancies. ....Boards, .75	—	—
Riding—		
Modern Riding and Horse Education, Major Noel Birch	—	2.00
RIGAL. Ardel's Près du Bonheur	.25	.40
Daudet's Le Siège de Berlin et autres Contes	.25	.40
RIPPE, W. Des Kindes Erstes Buch ....Boards, .40	—	—
ROBINSON. German Verb Form, size 9x12 ....Boards, .50	—	—
ROBIQUE, M. M. Historiettes et Poésies ....Boards, .60	—	—
ROJAS, J. Valera's El Pajaro Verde	.35	.50

Romans Choisis—

Interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap and suitable for the class-room or library. Many have English notes by competent authorities.

Paper, 60c. 12mo. Cloth, 85c.

1.—Dosia, by Mme. Henry Gréville
2.—L'Abbé Constantin, by Ludovic Halévy
3.—Le Mariage de Gérard, by André Theuriet
4.—Le Roi des Montagnes, by Edmond About
5.—Le Mariage de Gabrielle, by Daniel Lesueur
6.—L'Ami Fritz, by Erckmann-Chatrian
7.—L'Ombra, by A. Gennevraye
8.—Le Maître de Forges, by Georges Ohnet

Romans Choisis (continued)

9.—La Neuvaine de Colette, by Jeanne Schultz
10.—Perdue, by Mme. Henry Gréville
11.—Mlle Solange (Terre de France), by F. de Julliot
12.—Vaillante, ou Ce que femme veut, by J. Vincent
13.—Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours, By Jules Verne
14.—Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre, by Octave Feuillet
15.—La Maison de Penarvan, by Jules Sandeau
16.—L'Homme à L'Oreille Cassée, by Ed. About
17.—Sans Famille, par Hector Malot, abridged by Prof. P. Bercy, B.L., L.D.
18.—Cosia, et le Royaume de Dahomey, by André Michel Durand
19.—Mon Oncle et mon Curé, by Jean de la Brète
20.—La Lizardière, by Vicomte Henri de Bornier
21.—Nanon, by George Sand
22.—Le Petit Chose (Histoire d'un Enfant), by A. Daudet
23.—Pêcheur d'Islande, by Pierre Loti
24.—Madame Lambelle, by Gustave Toudouze
25.—Le Roi Apépi, by Victor Cherbuliez
27.—Atala, by Chateaubriand, with Notes and Vocabulary

	Paper	Clo
ROSTAND. Cyrano de Bergerac (see "Cyrano")		
ROTH, H. J. The Table Game.....In a Box, .75	—	—
ROUGEMONT, A. de. Gréville's Dosia	.60	.85
Drill Book "A"	—	.75
" " "B"	—	.50
Hugo. Les Misérables (1 vol. edition)	—	1.25
Manuel de la Littérature Française	—	1.25
(Veteran). Preliminary French Drill	—	.50
Veteran's Premières Lectures	—	.75
RUGGLES, J. Exercises and Problems in Arithmetic	.50	—
RUSSELL. Horace's Art of Poetry	—	.60

S

SAND, G. La Mare au Diable	.25	.40
Nanon	.60	.85
SANDEAU, J. La Maison de Penarvan	.60	.85
La Roche aux Mouettes	.60	.90
SANDEAU, J., et AUGIER, E. Le Gendre de M. Poirier	.25	.40
SARDOU, A. French Language—		
Part I. Pronunciation	—	.75
Part II. Conversation	—	1.25
Part III. Grammar and Syntax	—	1.25
Part IV. Chart of all the French Verbs	.35	—
SARDOU, V. La Perle Noire	.25	.40
SASAMOTO, K., and PRENTYS, E. P. Japanese for Daily Use .....Leather, .75	—	—
SAUVEUR. A Word for Word Rendering into English of C. Julius Caesar Commentarii de Bello Gallico— Book I	.25	—
Causeries avec les Enfants	—	1.00
Causeries avec mes Élèves	—	1.25
Corrigé des Traductions des Causeries avec mes Élèves	.25	—
Contes Merveilleux	—	1.50

	Paper	Clo
SAUVEUR (continued)		
De l'Enseignement des Langues Vivantes	.25	—
Entretiens sur la Grammaire	—	1.50
Fables de la Fontaine	—	1.25
Hale's En son Nom (see Hale).		
Introduction to the Teaching of Ancient Languages	.25	—
" " Living Languages	.25	—
Parole Française, La	—	1.00
Chansons de Béranger, Les	—	1.25
Petites Causeries	—	1.00
Corrigé des Exercices et Traductions	.15	—
Petite Grammaire Française pour les Anglais	—	1.25
Corrigé des Exercises	.50	—
Premières Leçons de Grammaire Française (Lougée)	—	.75
Talks With Caesar de Bello Gallico	—	1.25
Vade Mecum of the Latinist	.25	—
SCHINZ, A. Cherbuliez's Le Roi Apepi	.60	.85
Maupassant's L'Auberge and Other Stories	.25	.40
SCHMIDT. Scribe's Le Verre d'Eau, ou Les Effets et les Causes	.25	.40
SCHULTZ, J. La Neuvaine de Colette	.60	.85
SCHULTZE, H. Praktischer Lehrgang für den Unterricht der Deustchen Sprache	—	1.00
SCRIBE, E. Bertrand et Raton	.25	.40
Le Verre d'Eau	.25	.40
SCUDDER, Eng.-Lat. Vocab. to Scudder's Latin Reader	.25	—
SEE, Mlle. R. Jeu des Académiciens.....In a Box,	.75	—
SEGUR, Mme. La Comtesse de. Les Malheurs de Sophie	.60	.90
SHARP, A. E. Elements of English Grammar	—	1.00
Forms for Analysis and Parsing.....Boards,	.75	—
Skat—		
McColl's Helps for Skat Players	.50	—
" Progressive Scat Scores ....Per Tablet,	.25	—
" Social Skat Scoring and Values Per Tablet,	.25	—
SMITH, Dr. E. FRANKLIN. Text book of Anatomy, Physiology and Hygiene	—	1.00
SMITH, JOHN TALBOT. Cathedral Bells (Souvenir of St. Patrick's Cathedral, N. Y.).....Boards,	.50	—
SMITH, W. W. First Year Latin	—	1.00
Songs with Music		
Bercy's Simples Notions de Français.....Boards,	.75	—
Gay's Chansons, Poésies et Jeux Français..Boards,	.50	—
DuCroquet's Le Français par la Conversation	—	1.00
Kase's Kleine Anfänge .....Boards,	.75	—
Spanish—		
Darr's Handbook of Spanish Words and Phrases	.25	—
Spanish-English, English-Spanish Dictionary, Angeli McLaughlin	—	1.50
Valette's El Metodo Directo	—	1.25
See "Novelas Escogidas," "Cuentos Selectos," "Teatro Español," Fontaine, Valdes, Darr.		
Spelling—		
Miss Wilson's Spelling Blank, size 10¾x7½, bound in press board cover	.35	—
Moffitt's Drill in French Pronunciation and Reading Boards,	.15	—

	Paper	Clo
STEDMAN and LEE. A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book .....Boards, 1.25	—	—
STEDMAN, E. C. and T. L. Complete Pocket Guide to Europe .....Full Leather, 1.25	—	—
STEELE, K. N. Simple Rules For Bridge.....	.25	—
SUMICHRAST, F. C. De. About's Le Roi des Montagnes	.60	.85
Augier's and Sandeau's Le Gendre de M. Poirier.....	.25	.40
Brète's Mon Oncle et Mon Curé	.60	.85
Corneille's Horace	.25	.40
Enault's Le Chien du Capitaine	.25	.40
Halévy's L'Abbé Constantin	.60	.85
Les Amoureux de Catherine (see Erckmann-Chatrian).		
Ohnet's Le Chant du Cygne	.25	.40
Peyrebrune's Les Frères Colombe	.25	.40
Ponsard's L'Honneur et l'Argent	.25	.40
Racine's Andromaque	.25	.40
Tinseau's L'Attelage de la Marquise and Legouve's Une Dot	.25	.40
SYLE, L. Du P. Essays in Dramatic Criticism	—	.75

Syntax—

FRENCH

Bercy and Castegnier's Simple Grammaire Française..	—	1.00
Clarke's Common Difficulties in Reading French.....	—	1.00
Julien's Un Peu de Tout	—	.75
Sardou's French Language (Part III).....	—	1.25

LATIN

Sauveur's Talks with Caesar de Bello-Gallico.....	—	1.25

T

Teatro Espanol—

Some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature, and of invaluable use to the student in Spanish. Good type and annotated with English notes.

Cloth, 50c. 12mo. Paper, 5c.

1.—La Independencia, by Don Manuel Breton de los Herreros.
2.—Partir a Tiempo, by Don Mariano José de Larra.
3.—El Desdén con el Desdén, by Don Augustin Moreto y Cabana.
4.—Un Drama Nuevo: Drama en Tres Actos. By Don Joaquin Estébanez.

Théâtre Contemporain—

Some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in colloquial French. Good, clear type, and nearly all have English notes.

Cloth, 40c Paper, 25c

1.—Le Voyage de M. Perrichon, by Eugène Labiche et Edouard Martin.
2.—Vent D'Ouest, and La Soupière, by Ernest d'Hervilly
3.—La Grammaire, by Eugène Labiche
4.—Le Gentilhomme Pauvre, by Dumanoir and Lafargue
5.—La Pluie et le Beau Temps, by Leon Gozlan
6.—La Fée, by Octave Feuillet
7.—Bertrand et Raton, by Eugène Scribe
8.—La Perle Noire, by Victorien Sardou
9.—Les Deux Sourds, by Jules Moinaux
10.—Le Maître de Forges, by Georges Ohnet
11.—Le Testament de César Girodot, by Adolphe Belot and Edm. Villetard

Théâtre Contemporain (continued)—

12.—Le Gendre de M. Poirier, by Emile Augier and Jules Sandeau
13.—Le Monde où l'on s'ennuie, by Ed. Pailleron
14.—La Lettre Chargée, by E. Labiche
15.—La Fille de Roland, by Henri de Bornier
16.—Hernani, by Victor Hugo
17.—Mine et Contre-Mine, by Alexandre Guillet
18.—L'Ami Fritz, by Erckmann-Chatrian
19.—L'Honneur et L'Argent, by F. Ponsard
20.—La Duchesse Couturière, after the play Les Doigts de Fee
21.—Le Verre d'Eau, ou les Effets et les Causes, by Eugène Scribe

Ma Tante et mon Curé, by Eugénie Piffault	—	.75
Un Bal Manqué, by Jeanne Charbonniéras	.25	—

Théâtre for Young Folks—

Short plays in French, by well known teachers, and suitable either for readings or school performance. Brief, bright and lively.

10c. each.

1.—Les Deux Écoliers, by A. Laurent de Villeroy
2.—Le Roi d'Amérique, by Henri Michaud
3.—Une Affaire Compliquée, by Henri Michaud
4.—La Somnambule, by Henry Michaud
5.—Stella, by Henri Michaud
6.—Une Héroïne, by Henri Michaud
7.—Ma Bonne, by Henri Michaud
8.—Doña Quichotte, by Henri Michaud
9.—L'Idole, by Henri Michaud

THEURIET, A. L'Abbé Daniel	.60	.85
La Sainte Catherine	.25	.40
Les Pêches (see Boum Boum)	—	—
Le Voyage du Petit Gab (see Boum Boum)	—	—
TINSEAU, LEON de. L'Attelage de la Marquise	.25	.40
Lampe de Psyché, La	.35	—
TOUDOUZE, G. Madame Lambelle	.60	.85

Translating—

See Composition.

Travel—

See Conversation.

TRUEBA, A. de. El Molinerillo, together with El Montañesillo, El Sastrillo and Un Talentazo	.35	.50

V

VALDES. Los Puritanos y Otros Cuentos, including El Pájaro en la Nieve, El Sueño de un Reo de Muerte, and La Confesion de un Crimen	.50	.75
VALERA, DON, J. El Cautivo de Doña Mencia	.35	.50
El Pajaro Verde	.35	.50
VALETTE, MARO DE.		
La Méthode Directe. Premier Livre	—	.75
La Méthode Directe. Second Livre	—	.75
Die Direkte Methode. Erstes Buch	—	.75
Die Direkte Methode. Zweites Buch	—	.75
El Método Directo	—	1.25
French Pronouns and Double Pronouns	—	.45

	Paper	Clo
VAN DAELL and SAUVEUR. La Parole Française....	—	1.00
VENTURA, L. D. d'Amicis's Un Incintro.....	.35	.50
Peppino.....	.25	.40
Vingt-Quatre Décembre	.20	—
VERNE, J. Le Tour du Monde	.60	.85
VERVINS, Comte de. Deux Artistes en Voyage, together with Le Jardin de la France, Le Chant de Blondel, Le Zephyr	.25	.40
Verbs—Sharp's Forms for Analysis and Parsing, Boards, .75	—	—

FRENCH

Beauvoisin's French Verbs at a Glance....	.25	.40
Beck's Mme., French Verb Form.....Boards, .50	—	—
Bercy's Conjugaison des Verbes Français avec Exercises	—	.50
" Le Français Pratique	—	1.00
" La Langue Française	—	1.25
" La Langue Française (Second Part).....	—	1.25
" Lectures Faciles	—	1.00
" Le Second Livre des Enfants	—	.75
Bernard's Les Fautes de Langage	—	.50
Collot's Progressive French Grammar and Exercises. Boards, .50	—	—
Crew's Manual of French Verbs.....	—	.35
Darr's Verbes Français demandant des Prépositions....	—	.75
De Vere's French Verbs	—	1.00
DuCroquet's Blanks for the Conjugation of French Verbs .....Per Tablet, .30	—	—
" French Verbs, regular and irregular.....	—	.35
" Conjugaison Abrégée Blanks, Per Tablet, .25	—	—
Henin's French Verb Drill.....Tablet Form, .30	—	—
Julien's Un Peu de Tout	—	.75
Le Roy's Logical Chart for Conjugation.....	—	.35
Marion's Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques Folder, .25	—	—
Rougemont's Progressive French Drill Book "A".....	—	.75
" " " " " "B".....	—	.50
Sardou's Chart of all the French Verbs	—	.35
Sardou's French Language Part III (Chart).....	—	1.25
Sauveur's Causeries avec mes Élèves.....	—	1.25
" Entretiens sur la Grammaire	—	1.50
" La Parole Française	—	1.00
" Petites Causeries	—	1.00
Sauveur and Lougée's Premières Leçons de Grammaire	—	.75

GERMAN

Beiley's Der Praktische Deutsche	—	1.00
Browning's Blanks for the Conjugation of German Verbs .....Per Tablet, .25	—	—
Cutting's A Glance at the Difficulties of German Grammar	.30	—
Robinson's German Verb Form .....Boards, .50	—	—

GREEK

Browning's Blanks for Greek Verbs....Per Tablet, .25	—	—
Haven's Blanks for Conjugation or Synopsis of Greek Verbs .....Per Tablet, .25	—	—

ITALIAN

Comba's Lingua Italiana, La.....	—	1.00

(See also Grammar, Conjugation, etc.)

VERBS (continued)—	Paper	Clo
LATIN		
Browning's Blanks for Latin Verbs....Per Tablet, .25	—	—
Browning's Blanks for the Elements of Latin Verbs, Per Tablet, .25	—	—
Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs, Tablet, .25	—	—
Sauveur's Talks with Cæsar de Bello-Gallico	—	1.25
VERE, S. DE. Labiche's La Grammaire	.25	.40
Corneille's Le Cid	.25	.40
French Verbs (Complete Treatise)	—	1.00
Labiche's et Martin's Le Voyage de M. Perrichon	.25	.40
Molière's L'Avare	.25	.40
Molière's Le Bourgeois Gentilhomme	.25	.40
VETERAN. Premières Lectures	—	.75
(Rougemont). Preliminary French Drill	—	.50
VIGNY, ALFRED de. Cinq Mars:		
With Notes	—	1.25
Without Notes	—	1.00
VILLEROY, A. L. de. Les Deux Écoliers	.10	—
VILLETARD et BELOT. Le Testament de César Girodot	.25	.40
VINCENT, J. Vaillante	.60	.85
W		
WALLER, E. English for Italians	—	1.00
WEINECK. First German Reader	—	.40
Second German Reader	—	.60
Third German Reader	—	.75
WENDELL, K. English-Latin Vocabulary, for use with Scudder's Latin Reader	.25	—
WIECHMANN, F. G. Chemistry, Its Evolution and Achievements	—	1.00
WILSON. Miss Wilson's Spelling Blank....Press Board,	.35	—
WOODWARD. Feuillet's Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre	.60	.85
Hugo's Quatre-Vingt-Treize (see Hugo).		
Lesueur's Le Mariage de Gabrielle	.60	.85
Sand's Nanon	.60	.85
Z		
ZDANOWICZ. Dumanoir et Lafargue's Le Gentilhomme Pauvre	.25	.40
ZOLLER, F. S. Das Deutsche Litteratur Spiel (Game). In a Box, .75	—	—

François Ier Rabelais

1515-1547

XVII. Corneille
La Fontaine
Racine
[illegible]
Boileau
[illegible] Rochefoucauld-Marivaux
Mme de Sévigné
[illegible] Bruyère
[illegible] Lafayette
(Lamartine)

18me [illegible]
[illegible] Rousseau
Montesquieu
[illegible]
[illegible] de Staël

65
3
1.70